

L'ECRAN FANTASTIQUE



HELLRAISER II RETOUR VERS L'ENFER

TWINS

Le doublé
de Cronenberg

BLOB 88

Science-Frissons ...

PARIS 88

Le show effroi ...

Mensuel n°96 - Septembre 1988 - 28 F - Canada 5.25 \$ - Suisse 8.40 F - Espagne 825 P

M 1515 - 96 - 28,00 F



3791515028005 00960

NOUVEAUTÉS **REV** MGM AUTOMNE 88

CHEZ VOUS POUR TOUJOURS DES VIDÉOCASSETTES DE **REV***



2 Oscars
LA FILLE DE RYAN
Meilleure photographie
Meilleur second rôle

2 Oscars
LES MINES DU ROI SALOMON
Meilleure photographie
Meilleur montage

11 Oscars
BEN-HUR
Meilleur film
Meilleur réalisateur
Meilleur Acteur...

LA MORT AUX TROUSSES
Le plus fou des meilleurs films
d'ALFRED HITCHCOCK

MGM/UA HOME VIDEO

Après Autant en emporte le Vent, Quo Vadis, 2001 l'Odyssée de l'Espace, Les Douze Salopards, Un Américain à Paris, Victor Victoria, Tom et Jerry, Droopy Vol. 1, La Panthère Rose Vol. 1...

8 NOUVEAUTÉS EXCEPTIONNELLES QUI VIENNENT ENRICHI R LES PRESTIGIEUSES COLLECTIONS DES TRÉSORS DES STUDIOS MGM :

Ben Hur, Les Mines du Roi Salomon, La Fille de Ryan, La Mort aux Trousses, Sinatra Portrait of an Artist, That's Dancing, Bugs Bunny, Tom et Jerry.

* **REV** RÉSERVE
EXCLUSIVEMENT À LA VENTE
* PRIX GÉNÉRALEMENT
PRATIQUES 199 F ET 249 F TTC.

INFORMATIONS PRODUITS
ET POINTS DE VENTE
SUR MINITEL 3615
CODE "PARENTS"



RÉDACTION

9, rue du Midi, 92200 Neuilly
Tél. : (1) 47 45 62 31
Télex : 220 064 Etrave.

Directeur de la Rédaction :
Alain Schlockoff

Rédactrice en chef :
Cathy Karani

Comité de rédaction :
Jean-Pierre Andrevon, Laurent
Bouzereau, Pierre Gires, Dominique
Haas, Jean-Marc et Randy Lofficier,
Norbert Moutier, Daniel Scotto,
Giuseppe Salza.

Collaborateurs :
Forrest J. Ackerman, Luis Alcaide,
Pierre Bény, Bill George, Michel Gire, Philippe
Guersant, Claude Juszak, David Hutchinson,
Marc E. Louvat, Bruno Maccarone, Patrick
Nadjar, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton,
Claude Scasso, Daniel Thierry, George Turner,
Jean-Luc Vandiste, Caroline Vié.

Correspondants :
Laurent Bouzereau (New York), Randy et
Jean-Marc Lofficier (Los Angeles), Uwe
Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie),
Salvador Sainz (Espagne), Indra Bhose (G.-B.),
Danny De Laet (Belgique).

Remerciements :
Michèle Abitbol, Pierre Carboni, Michèle
Darmon, André Paul Ricci, Alain Roulleau,
Robert Schlockoff, Jean-Jacques Vannier,
Jean-Paul Vincent, les éditeurs et les compa-
gnies vidéo.

Crédits photos :
A.A.A., A.M.I.F., Cinetel, Capital Cinéma,
Columbia, D.D.A., Deal, Dister, Eurogroup,
J.M. Entertainment, Film Sales Intl., Fox,
Metropolitan Film Export, Palisades Ent.
Corps, Bob Keen, Rank Films, U.I.P., Warner-
Bros.

ÉDITION

Siège social : Screenplay,
11 bis rue du Colisée, 75008 Paris.

Directrice de la publication :
Cathy Karani

Abonnements :
Tarifs : 12 numéros : 280 F
(voir bulletin d'abonnement page 82)

Publicité :
Au journal (tél. : 47.38.67.30).

Notre couverture : "Hellraiser 2" (D.D.A.)

L'Ecran Fantastique mensuel est édité par Screenplay,
S.A.R.L. au capital de 50 000 F.
Commission paritaire : n° 55957. Distribution :
N.M.P.P. La rédaction n'est pas responsable des tex-
tes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule
responsabilité de leurs auteurs.
Dépôt légal : septembre 1988. Copyright L'Ecran Fan-
tastique. Tous droits réservés.

Composition et photogravure : Sériat
Imprimé en France par Roto-Sud
Ce numéro a été tiré en 60 000 exemplaires.

EDITORIAL

L'Ecran Fantastique retrouve son équipe d'origine, sa bonne tenue et sa qualité rédactionnelle, facteurs traditionnels ayant contribué à votre fidélité, et totalement absents depuis mars 88.

Un retour aux sources, qui s'accompagne cependant, côté «look», de quelques changements destinés à agrémenter votre magazine - et votre lecture.

80 pages tout en couleurs, dans un format agrandi : bien sûr, nous avons été contraints de modifier le prix, mais nous pensons que le résultat peut le mériter. Qui plus est, si les ventes augmentent, ainsi que nous l'espérons, dans les prochains mois, nous serons alors en mesure d'apporter de nouvelles améliorations (poster en plus, fiches cartonnées, gadgets, etc...).

Pour cette «reprise de contact», nous avons choisi de vous laisser découvrir un certain nombre de «previews», dans des domaines aussi variés que l'horreur (*Hellraiser 2*), la SF (*The Blob*), le fantastique (*Waxwork*, *La brigade des monstres*), ou l'épouvante (*Cameron's Closet*, *Twins*). Chacune d'entre elles ou presque a été effectuée sur place (les lieux de tournage), et se compose d'interviews avec les responsables. A cela s'ajoute le compte-rendu du 17ème Festival de Paris du Film Fantastique, dont une partie de son excellent programme se retrouvera sur nos écrans ces deux prochains mois.

A partir du numéro d'octobre, nous reprendrons nos grands dossiers sur les films-événements de l'actualité (*Qui veut la peau de Roger Rabbit*, *Angoisse*, *Near Dark*, *Beetlejuice*), ainsi que nos Archives et nos rubriques habituelles (courrier des lecteurs, cinémusique, les effets spéciaux).

Bref, l'Ecran Fantastique va retrouver sa bonne santé, dans un contexte passionnant (de très nombreux films vous attendent : *Outer Heat*, *Chinese Ghost Story*, *Vibes*, *Pumpkinhead*, *Freddy 4*, *The Fly 2*, *Münchhausen*). Rendez-vous, donc, le mois prochain !

Alain Schlockoff

DIX HUITIEME ANNEE

SOMMAIRE DU N° 96

L'ACTUALITÉ

BAD TASTE. Le film-gore de la rentrée !	10
LE 17 ^e FESTIVAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE. Le compte-rendu complet.	56

LES PREVIEWS

HELLRAISER 2. Les producteurs estiment avoir surpassé l'original !	14
LA BRIGADE DES MONSTRES. Fred Dekker ressuscite ces chers monstres de l'Universal.	20
WAXWORK. A. Hickox fait d'éclatants débuts au cinéma en renouvelant le thème du Musée de Cire hanté !	28
CAMERON'S CLOSET. Entretien avec l'un des cinéastes new-yorkais spécialisés les plus intéressants du moment.	35
BLOB 88. Chuck Russel, qui avait trappé fort avec <i>Freddy 3</i> , est apparemment abonné à ce chiffre pour lui bénéfique, puisqu'il vient d'achever le troisième volet de <i>The Blob</i> .	46
TWINS. Le nouveau film-choc de David Cronenberg !	52

LES FILMS

Sur nos écrans : <i>Big</i> • <i>Bonjour l'angoisse</i> • <i>Danger haute tension</i> • <i>Polltergeist 3</i>	6
---	---

LA CHRONIQUE

Cineflash (les dernières nouvelles du fantastique international)	4
Horrorscope (la naissance des rêves)	72
La gazette (l'actualité littéraire du fantastique et de la SF)	74
Vidéo show (les nouvelles cassettes et notre concours)	78
Bloc note (mots croisés, petites annonces, photo mystère)	82

LES FICHES CINÉ

Bad Taste • Critters 2 • L'Emprise des ténébres • Polltergeist 3
--

■■■ Arnold Leibovit, un jeune réalisateur, qui a produit en 1986 un remarquable documentaire sur George Pal intitulé *The Fantasy Film Worlds of George Pal* (où il a recueilli des dizaines d'interviews de personnalités ou d'anciens collaborateurs du cinéaste, évoquant ses chefs-d'œuvre tels *La machine à explorer le temps*, *La guerre des mondes*, *Les merveilleux contes de Grimm*, etc.) vient de créer une nouvelle compagnie, Talking Rings Entertainment, dont le but sera de produire des films fantastiques et de SF pour la télévision et le cinéma. En cours, *The Curse of Cali Caliph*, d'après un scénario original de Gary K. Wolf (un des membres de la société, auteur du livre "Who Censored Roger Rabbit" dont Walt Disney et Steven Spielberg viennent de tirer l'un de leurs plus gros succès : *Who Framed Roger Rabbit*, mélange réussi de personnages réels et de dessins animés).

Terreurs en Espagne...

■■■ Le dernier film de Paul Naschy *El aullido del diablo* ("le hurlement du Diable") interprété par la toujours ravissante Caroline Munro, est bloqué depuis un an en raison de problèmes juridiques. En attendant, Paul Naschy, en tant que comédien cette fois, figure dans un avatar ibérique des *Vendredi 13* signé José Luis González. Les autres "spécialistes" du genre s'activent, au mépris de la canicule estivale. Ainsi, Sebastian d'Arbo prépare pour le producteur Vincenzo Salviani (celui du *Miel del Diablo* de Fulci) un thriller intitulé *Cena de Asesinos*, tandis que Juan Piquer Simon achève le scénario de *La Grieta*.



Caroline Munro en Espagne.

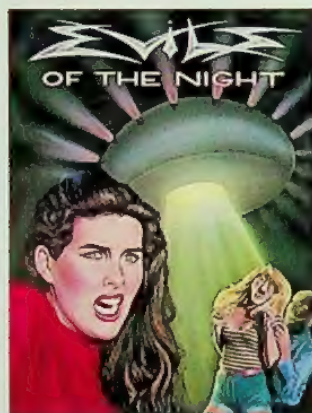
■■■ Voyage dans le temps pour *Lucas y Sombras* de Jaume Camino : un enfant "entre" dans une peinture de Velazquez et voyage au siècle d'or espagnol... le 16^e. Assez curieusement, un ancien film fantastique ibérique proposait le sujet inverse : *El Duende de Jerez* nous narrait les exploits d'un personnage sorti d'une toile du même maître et s'aventurant dans le monde moderne !

Suites et remakes.

■■■ Cette fois c'est parti : après plusieurs années d'attente et de

Changements à vue...

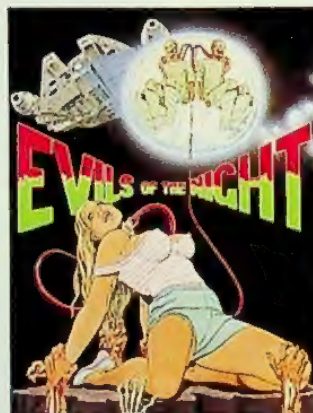
■■■ Les changements de titres et les transformations du look d'une affiche sont monnaie courante aux U.S.A., à tel point que l'amateur non averti ou le cinéophile peu observateur risquera soit de ne pas visionner l'œuvre qu'il attend, soit de la visionner deux fois ! C'est un phénomène qu'on observe assez peu en France, où, il faut bien le reconnaître, les stratégies du marketing dans le domaine du cinéma fantastique sont inexistantes ou fort timides. Au moins évite-t-on, en général, certaines escroqueries (films "rajeunis" - ce fut le cas du *Blob* avec Steve McQueen voici quelques années - films "transformés", etc.). Il n'empêche qu'il s'avère assez amusant de suivre les évolutions artistiques du matériel de promotion d'Outre-Atlantique. Ainsi reproduisons-nous ci-contre à titre d'exemple édifiant deux posters réalisés simultanément en 1984 pour *Evils of the Night*, une production



Transformation du matériel publicitaire : du banal à l'agressif !

de Mardi Rustam : de *Rencontres du 3^e type* à *Evil Dead*, l'évolution d'une campagne de publicité transformant un thriller de SF en un film gore intersidéral !

Dans un même esprit, le film de terreur *Blue Monkey*, décrivant les évolutions d'un monstre géant dans le cadre d'un hôpital canadien, fut-il rebaptisé tout simplement *Insect*, le premier titre ayant, paraît-il, des connotations évoquant trop... le Sida ! Parfois, il est vrai, ce sont des améliorations considérables qui sont apportées. *The Farm*, de David Keith, qui fut présenté sous ce titre voici deux ans au Festival de Paris, a été rebaptisé *The Curse*, et l'affiche entièrement refaite, la nouvelle (noire photo) s'avérant à juste titre plus percutante et plus "lovecraftienne" (il s'agit d'une nouvelle adaptation de "La couleur tombée du ciel", dont les excellents effets spéciaux furent réalisés par Lucio Fulci). Plus proche de nous, *Pumpkinhead*, de Stan Winston, devait sortir en décembre dernier pour les



fêtes d'Halloween ; les perturbations intervenues au sein de la firme D.E.G. (avec pour conséquence la démission de Dino De Laurentiis) ont retardé sa diffusion, et le film s'appelle maintenant *Vengeance : the Demon*.

Un autre aspect très délicat concerne la traduction d'un titre original, celle-ci souvent un véritable casse-tête au distributeur français. Parfois des concours sont organisés auprès des spectateurs (*Retribution* devenant *Les forces du Mal*), parfois l'on fait appel aux journalistes spécialisés (il nous est arrivé à plusieurs reprises de suggérer des titres ; ainsi, il s'avérerait impossible de trouver une adaptation efficace au jeu de mots phonétique anglais *Love at First Bite* — "l'amour à la première mor-

rumeurs diverses, *S.O.S. fantômes II* sera mis en chantier dans quelques semaines, sous la direction de Harold Ramis. On ignore encore, cependant, si le casting sera identique à celui de l'original.

■■■ Une insolite co-production soviéto-américaine : une nouvelle version de *L'île Mystérieuse* de Jules Verne, financée conjointement par les studios Gorky de Moscou et Paul Maslansky (*Police Academy*). Il est vrai que ce dernier sera en pays familier, puisqu'il choisit déjà de tourner les extérieurs de *Red Tent* et *L'Oiseau Bleu*, dans les années 70, en Union Soviétique. Le budget s'élèverait à 16 millions de dollars. Après les *Aventures du Baron de Munchausen*, attendues pour cet hiver, il semblerait que s'amorce un retour aux films de merveilleux par le truchement des "classiques" du 7^e art.

■■■ Le tournage de *Indiana Jones and the Last Crusade* se poursuit à Londres dans les studios d'Elstree. Pour ce troisième volet, l'intrépide, l'aventurier sera secondé

par Sean Connery, incarnant le père d'Indiana Jones. A noter que les studios d'Elstree (parmi les mieux équipés de Grande-Bretagne, et où se sont tournées d'innombrables productions fantastiques, dont les derniers Hammer Films) ayant subi



la menace d'une fermeture définitive en raison de leur déficit budgétaire, George Lucas, présent bien entendu sur les lieux aux côtés de son ami Spielberg, a fait une proposition d'aide financière, voire de rachat afin de préserver les activités futures de ces studios.

■■■ Charles Griffith, qui fut l'un des collaborateurs attirés de Roger Corman durant les années 50/60 (on lui doit, entre autres, le scénario de *La petite boutique des horreurs*) mettra en scène pour le même Corman (et sa maison de pro-

duction Concorde Pictures) un *Wizards of the Lost Kingdom II*, une aventure d'héroïc-fantasy imaginée par Lance Smith qui sera tournée dans les studios de Venice, à Los Angeles.

■■■ Anthony Perkins, depuis son come-back dans *Psychose 2*,



Tony Perkins dans "Destroyer".



sure". Nous avons donc proposé *Le Vampire de ces Dames*, qui fut retenu. C'est une assez grande responsabilité car la carrière d'un film peut en souffrir (*L'Emprise des ténèbres* succédant malencontreusement au *Prince des ténèbres*) ou en bénéficier (*Flic ou zombie pour Dead Heat*). Le résultat peut s'avérer des plus insolites ou des plus hilarants. Chez nos voisins allemands, *Return of the Living Dead* est devenu *Les Zombis Sauvages Continuent à faire les fous !*, et *Fright Night* tout simplement *Mon voisin le vampire*.



Quant aux titres originaux les plus déliants, un bon point sera attribué à la firme new-yorkaise Troma (qui nous livra un savoureux *Monster in the Closet* et le très apprécié *Toxic Avenger*), qui n'hésite pas à plagier la *Guerre des Etoiles* pour une production mineure glorieusement baptisée *Star Worms II, Attack of the Pleasure Pods* ! A suivre...



Suspense et frissons dans une prison où erre librement un tueur !

flirte de plus en plus régulièrement avec le fantastique - qui s'en étonnerait ? Ainsi vient-il de terminer, sous la direction de Gérard Kikoine un *Dr. Jekyll & Mr Hyde* qui promet d'être assez intéressant, le scénario s'inspirant des sinistres exploits de Jack l'Eventreur (une approche originale qui fut déjà celle

d'un savoureux *Dr Jekyll et Sister Hyde* avec Martine Beswick lors des beaux jours de la Hammer Film). En attendant vient de sortir aux U.S.A. le *Destroyer* (ex. *Shadow of Death*), de Robert Kirk, où Perkins incarne un réalisateur tournant un film de série B dans le cadre d'une prison de haute sécurité fermée depuis un an en raison des événements tragiques qui l'ensanglantèrent. En fait, le dangereux criminel qui y avait provoqué la violente insurrection dont on croyait avoir identifié le "cadavre" semble ne pas avoir péri. Tueur psychopathe ayant totalement basculé dans la folie, il guette ses nouvelles proies, en l'occurrence l'équipe de tournage ! Metteur en scène à part entière (*Psychose 3*), Anthony Perkins a depuis entamé la production de son nouveau film, *Mr Christmas Dinner*.

Festivals

■■■ La revue "Mad Movies" organise le 5^e Festival du Super 8 et 16 mm fantastique, qui aura lieu au

Théâtre de Paris, 15, rue Blanche, 75009 Paris, le samedi 1^{er} octobre 1988, de 11 h 30 à 19 h. Les places (35 F) sont à retirer à la Librairie Movies 2 000, 49, rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris (de 14 h 30 à 19 h sauf dimanche et lundi). Au programme : une trentaine de films en compétition, diverses expositions d'effets spéciaux, des démonstrations de maquillage en direct, un spectacle sur scène et le concours de maquillage.

■■■ Le Festival International du Cinéma Fantastique de Sitges aura lieu du 7 au 15 octobre prochain. Tous renseignements : C. Diputacio 279 (baixos), 08007 Barcelone. Tél. : 19.34.3.317.35.85. Rappelons à nos lecteurs que ce festival est l'un des mieux organisés dans le genre, qu'il accueille toujours des invités prestigieux (Robert Wise, Jack Arnold, Richard Fleischer l'an dernier), et qu'il se compose d'une rétrospective importante et d'une compétition d'une vingtaine de nou-

veautés, auxquelles s'ajoutent de superbes expositions. Au programme de cette 21^e édition : *Twins*, *Hellraiser 2* (premières mondiales en présence des réalisateurs), *Child's Play*, et un hommage à la Rank humoristiquement intitulé "King Gong" ! (invités : Peter Sasdy, Ralph Bates, Ingrid Pitt, Rex Harrison, etc.). Plage et soleil en octobre, gambas et bons films... Recommandé à tous les aficionados !

Le fantastique à l'honneur

■■■ Riccardo Freda, le célèbre réalisateur italien de films fantastiques (*L'effroyable secret du Dr Hicchock* et sa suite *Le Spectre*, *Caltiki*, *Les Vampires*, *Maciste en enfer*, etc.) a été le 6 juin dernier, à la Cinémathèque Française, fait Commandant des Arts et des Lettres ! Rappelons que son dernier film, *Murder Obsession* (1980, présenté au Festival de Paris) fut coproduit par un Français.

CE CHER DISPARU



Annabel et Douglas Hickox, invités au Festival de Paris en 1983.

Hickox, survenu le 25 juillet dernier à Londres. Agé de 56 ans, il possédait un beau palmarès. Durant les années 60, il se révéla l'un des meilleurs réalisateurs de films publicitaires, et sa compagnie, Illustra Films, remporta à ce titre de nombreuses récompenses internationales. En 1970, Douglas débute pour le grand écran avec *Entertaining Mr. Sloane*, suivi trois ans plus tard par le célèbre *Théâtre de Sang*, l'un des films préférés de Vincent Price (il y incarne un acteur shakespearien que le désespoir a rendu fou et qui assassine les critiques responsables de son état). Après avoir dirigé Oliver Reed (*Sitting Target*) et John Wayne (*Brannigan*), il mettra en chantier en 1979 un superbe film d'action sur la révolte des Zoulous, *Zulu Dawn*, qui en dépit de ses immenses qualités et d'un accueil presse excellent, fut un fiasco au box-office essentiellement en raison de problèmes avec des producteurs incompetents. Douglas Hickox décida de revenir à la télévision, où il signa, notamment, une intéressante adaptation du *Chien des Baskerville*, qui fut projetée, en sa présence, au Festival de Paris en 1983, ainsi que de nombreuses mini-séries et des feuilletons à succès (dont un, tourné à Paris, avec Joan Collins). Notre dernière rencontre remonte à un an. Douglas Hickox, au cours d'un déjeuner, m'avait parlé de son fils aîné, Anthony, et de son projet de film fantastique, intitulé *Waxwork*. Il m'avait confié que le script lui paraissait remarquable, et en tout cas très original (ce qui est effectivement le cas) : adorant les films fantastiques, Anthony avait su éviter les redites et banalités qui sont le lot courant des productions actuelles. Après sa propre "expérience" au Rex, Douglas Hickox pensait que *Waxwork* conviendrait parfaitement à ce Festival et souhaitait le voir programmer en juin 88. Les hasards de la production en ont décidé autrement, mais ceux du fantastique font que, précisément, dans ce numéro, un dossier est consacré, en "avant première", à *Waxwork*. Très certainement, Douglas Hickox aurait été heureux de voir l'attention portée à l'œuvre de son fils, et fier de constater que le talent s'avère parfois héréditaire. En effet, Anthony s'affirme un digne successeur, son *Waxwork* témoignant d'une fraîcheur, d'une invention et d'un humour noir fort bien venus. (cf. le *Théâtre de Sang*). Douglas Hickox était un homme adorable, courtols, cultivé, et passionné par le 7^e art. Lorsque nous nous sommes quittés, ce jour-là, c'était le début de l'après-midi, et je l'ai déposé aux Champs-Élysées, devant les salles de cinéma : il était tout excité à l'idée de voir plusieurs films dans la même journée, et témoignait de l'enthousiasme d'un adolescent ! C'est cette image que je garderai de lui, avant même celle de ce petit bijou qu'est *Théâtre de Sang* qui, 20 ans après, conserve encore tout son charme.

Alain Schlokkoff.

SUR NOS ÉCRANS

BONJOUR L'ANGOISSE

Serrault positif !

Modeste employé dans une entreprise de protection contre le vol, Michaud est un rêveur impénitent. Timoré, il perd tous ses moyens dès qu'un supérieur hiérarchique lui adresse la parole. L'arrivée d'un nouveau directeur dans son entreprise coïncide avec un fait divers, l'attaque d'une banque dont il est le témoin involontaire. Suit une série de quiproquos dont il saura cependant se sortir avec panache...

A l'image des précédents films de Pierre Tchernia, *Bonjour l'angoisse* est un divertissement de qualité où l'auteur se plaît à jouer sur le dérisoire du quotidien. Son "héros" resterait noyé et broyé dans la masse s'il ne se décidait à réagir face à une société qui s'évertue à écraser l'individu. D'où ce double aspect du personnage qui s'adresse constamment à lui-même et qui révèle ainsi sa face cachée et aussi ces échappées vers le rêve, vers l'ailleurs où il s' imagine tour à tour aviateur ou à la tête des Incorruptibles. Le scénario fait ainsi alterner ces deux aspects du personnage et même si on a l'impression d'avoir déjà vu cette remise en question de notre société, on ne peut qu'apprécier le regard,



Michel Serrault en route vers de nouvelles aventures...



Pierre Tchernia et Michel Serrault, éternels complices, à la ville comme à l'écran...

jamais méprisant que l'auteur porte sur cet univers parfois "petit". De même, on sera sensible à quelques gags visuels bien venus comme l'ingénieux système mis au point par Michaud pour confondre le voleur. Si *Bonjour, l'angoisse* enfin, force la sympathie, il le doit beaucoup à ses interprètes et à Michel Serrault en particulier auquel Tchernia a, semble-t-il, laissé la bride sur le cou. C'est un véritable feu d'artifice de la part de l'acteur au point de donner l'impression d'avoir toujours été ce personnage. Mais il serait injuste de ne pas y associer tous les autres comédiens dont certains ne font qu'un bref passage et qui tous méritent l'attention du spectateur.

Jean-Pierre Piton

France 1988. Production : T Films/Films A2/Images Investissements. Prod. : Alain Terzian. Réal et scén. : Pierre Tchernia. Adapt. : P. Tchernia et Marcel Gottlieb. Phot. : J. Tournier, C. Bourgoïn, J.C. Gaillard, P. Godaert. Mont. : F. Javet, N. Muse, M. Fleury, R. Wekslein, E.R. Legarçon. Mus. : Gérard Calvi. Son : P. Laine, J.P. Loublier, M. Villain. Int. : Michel Serrault (Michaud), Geneviève Fontanel (Jacqueline), Pauline Larrieu (Sonia), Pierre Arditi (Jean-Hugues Aymeric), Jean-Pierre Bacri (Desfontaine), Guy Marchand (Lambert), Hubert Deschamps (Robert), Bernard Fresson (le commissaire Maréchal), Bernard Haller (Brossard). Dist. en France : AMLF. 95 mn. Couleurs.

TABLEAU D'HORREUR

CK : Cathy Karani. NM : Norbert Moutier. JPP : Jean-Pierre Piton. JCR : Jean-Claude Romer. GS : Giuseppe Salza. DS : Daniel Scotto. AS : Alain Schlockoff

TITRE DU FILM	CK	NM	JPP	JCR	GS	DS	AS
BAD TASTE	2	4	3	4	3	3	4
BIG	3			2	4		3
BONJOUR L'ANGOISSE			3	3			
CRITTERS 2	3	3	3	2	1	3	4
DANGER HAUTE TENSION			2		2		
POLTERGEIST 3	1			1	1	0	0

4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul.

POLTERGEIST 3

"Les miroirs de l'esprit"

S'il est ici, et pour la troisième fois consécutive, question "d'esprits", force est de constater que ce trait de caractère semble faire particulièrement défaut au réalisateur ! En effet, si cette trilogie souffrait déjà d'un essoufflement conséquent ressenti par le public à travers le second volet, ce n'est certes pas la prestation effectuée par Gary Sherman (Le métro de la mort, Réincarnations) sur ce dernier épisode qui parviendra à y remédier.

Misant sur l'acharnement pour le moins exemplaire mis par ces esprits balladeurs à ce que la lumière soit, via la petite Carol Ann, *Poltergeist 3* a pris ses quartiers d'hiver pour s'implanter cette fois à Chicago. Les esprits n'affichant cependant aucun penchant pour les

charmes trépidants de cette grande cité, les voici confinés dans un grand complexe où ils pourront tout à loisir jouer les Narcisses de l'au-delà.

C'est en effet sur l'idée d'une gigantesque galerie des glaces que repose *Poltergeist 3*, dont les multiples vitres et miroirs du décor deviennent, pour les héros, la surface révélatrice de leur aspect négatif. Une idée attractive et séduisante au demeurant, mais qui hélas ne parvient guère à compenser un scénario-fantôme dont on ne perçoit que les reflets ternis. Tout à son plaisir de réaliser ses effets spéciaux en direct au moyen de techniques photographiques diverses, lesquelles nous ménagent quelques bons moments, Sherman a totalement négligé ses personnages, dénués de teneur et de crédibilité. Le film tout entier ne se résume donc plus qu'à une longue déambulation au fil de couloirs miroitants, où l'ennui se révèle beaucoup plus redoutable que ces esprits mal éclairés.

On regrette d'autant ce ratage que c'est certainement sur lui que s'achèvera cette série désormais privée de sa principale héroïne, la jeune interprète Heather O'Rourke ayant rejoint définitivement le monde des esprits.

Cathy Karani

Le retour d'un être diabolique
(Nathan Davis)



U.S.A. 1988. Production : MGM. Prod. : Barry Bernardi. Réal. : Gary Sherman. Prod. Ex. : Gary Sherman. Scén. : Gary Sherman et Brian Taggart. Phot. : Alex Nepomniashchy. Architecte-déc. : Paul Eads. Dir. art. : Steve Graham. Mont. : Ross Albert. Mus. : Joe Renzetti. Son : Glenn Williams. Maq. : Jerry Turnage. Cost. : Tom McKinley. Cam. : George Kohut. Effets spéciaux visuels : Gary Sherman. Maquillages spéciaux : John Caglione Jr et Doug Drexler. Conseiller maquillages spéciaux : Dick Smith. Asst. Réal. : Tom Davies. Int. : Tom Skerritt (Bruce Gardner), Nancy Allen (Patricia Gardner), Heather O'Rourke (Carol Anne), Zelda Rubinstein (Tangina), Lara Flynn Boyle (Donna Gardner), Kip Wenz (Scott), Richard Fire (le Dr Seaton), Nathan Davis (Kane), Roger May (Brut), Paul Graham (Martin), Meg Weldon (Sandy), Stacy Gilchrist (Melissa), Joey Garfield (Jeff), Chris Murphy (Dusty), Roy Hytner (Nathan), Meg Thalken (Deborah). Dist. en France : U.I.P. 98 mn. Technicolor. Panavision. Dolby stéréo.

SUR NOS ÉCRANS

BIG

Un "grand" film !

Il n'est pas indispensable d'avoir une multitude d'effets spéciaux pour réaliser un film fantastique actuellement. Néanmoins, mieux vaut le prévoir si vous désirez obtenir un franc succès au box-office. Parfois, il est heureusement satisfaisant de savoir que l'impact d'un scénario vraiment excellent peut surpasser celui des plus délirantes images "high-tech" contemporaines. Tel est le cas de Big, une petite comédie fantastique au ton intimiste et l'un des 4 meilleurs titres du hit-parade américain de cet été. Lorsque vous lirez ce numéro, le film aura vraisemblablement atteint des recettes de 100 millions de dollars, suivant de près Qui veut la peau de Roger Rabbit, Coming to America et Crocodile Dundee II.

"Je voudrais être grand !"

C'est ce que déclare Josh, 12 ans, à une étrange machine à lire l'avenir, lors d'une soirée passée dans une fête foraine itinérante. Josh est humilié. Il éprouve de tendres sentiments pour une jolie blonde prénommée Cynthia, qui lui préfère des gamins plus âgés. Il aimerait bien aussi faire du rollercoaster, mais on lui interdit l'accès car il n'est pas "assez grand". Josh souhaiterait également posséder sa propre maison, là où personne ne pourrait venir le déranger lorsqu'il joue avec ses ordinateurs. La machine lui répond avec une carte au dos de laquelle est écrit : "Votre vœu est exaucé". Le lendemain matin, Josh se réveille dans le corps de Tom, un homme de 30 ans. Il est grand. Le problème est que sa mère ne considère pas cet étranger comme son fils. Et il ne peut plus aller à l'école. Tout ce qui lui reste est un copain. Josh décide alors de tenter sa chance dans une grande ville, en l'occurrence New York. Grâce à ses connaissances en informatique, il obtient un travail chez un fabricant de jouets. Bientôt, son amour pour ceux-ci, lui vaut une promotion, et il devient Vice-Président de la compagnie. Cette nouvelle vie s'apparente pour lui à un rêve. En effet, le voilà payé (et plutôt bien) pour jouer toute la journée, il peut tout à loisir exercer ses talents au rollercoaster et de plus, la belle Susan, l'une des cadres de la société, se sent attirée par lui. Cet enchantement durera-t-il en permanence ?

Les rêves peuvent-ils un jour se réaliser ? Tel est le sujet de *Big*. Aussi simple que cela. La fantastique possibilité de devenir quelqu'un d'autre, plus grand, plus fort, meilleur. C'est l'une des vieilles histoires circulant à Hollywood. Un cliché. Mis en scène des centaines de fois lors des précédentes décennies. Mais aujourd'hui, ce thème archi usé a trouvé un scénario qui se nourrit de l'innocence, de la joie de vivre et du

bonheur de tout ce qui nous environne. *Big* vous donne l'impression que l'âme des vieux films de Frank Capra est toujours vivante quelque part à Hollywood. *Big* semble être la réponse directe aux propos de Steven Spielberg lequel déclarait, l'an dernier, que les cinéastes devaient commencer à reconsidérer un peu plus les "mots écrits". *Big* est le premier script porté à l'écran par les scénaristes Gary Ross et Anne Spielberg. Cette dernière est, vous l'aurez deviné, la sœur de Steven. Et c'est son grand frère qui, le premier, se pencha sur ce sujet pour en tirer un film, juste après avoir terminé *La couleur pourpre*. Il désirait Harrison Ford dans le rôle principal. Mais Spielberg abandonna ce projet pour *L'empire du soleil*, et Ford l'imita.

Penny Marshall, la réalisatrice de *Big*, hérita du dossier des mains du producteurs exécutif James L. Brooks. Le seul film que Penny Marshall comptait jusqu'alors à son actif, est *Jumpin' Jack Flash*, cette comédie d'espionnage truculente où elle dirigea Whoopi Goldberg. Changer de corps et de formes, prétendre être une personne totalement différente, sont des concepts très à la mode à notre époque.

**Tom Hanks
ou l'étonnant enfant
au corps d'adulte !**

La qualité, standard de ces produits cinématographiques est en générale très moyenne, l'ennui se faisant presque toujours ressentir. Dans *18 Again*, de Paul Flaherty, George Burns échange son corps avec celui de son petit fils. Dans *Vice Versa* (que nous verrons en novembre) de Brian Gilbert, la transformation s'opère entre un cadre quinquagénaire et son fils âgé de 11 ans,



Un automate dans une fête remplace la lampe d'Aladin...

Une des scènes les plus émouvantes d'un film lyrique et amusant...



DANGER HAUTE TENSION

Du fil à retordre !

David Rockland, 11 ans, débarque en Californie passer ses vacances près de son père Bill et de sa nouvelle épouse Ellen. Mais des phénomènes bizarres vont bientôt survenir et David sera le seul à s'en rendre compte. Désormais il sait que l'électricité provenant du transformateur près de son pavillon représente un danger mortel...

Ce film agréable à suivre, quoique un peu lent, renouvelle avec bonheur le thème de la maison hantée. En effet, la demeure n'est pas la proie des traditionnels fantômes mais semble plutôt animée d'une force maléfique, une impulsion meurtrière, un signal aussi invisible que dangereux. L'origine de cette force n'est hélas que suggérée dans le premier plan du film, où la foudre frappe un pilône électrique, provoquant une surcharge. Tout le talent du réalisateur Paul Golding (qui a également écrit le scénario après avoir signé celui de *Power* de Bob Rafelson avec Richard Gere), est de rendre crédible l'histoire et d'instaurer un réel suspense. Pour cela, il a eu recours à une mini-caméra de conception "scientifique" afin de filmer des composants de circuits électriques de quelques dixièmes de millimètres qui, bien qu'unanimés, deviennent des éléments

majors de l'action. Les trucs simples mais efficaces s'effacent devant le jeu des acteurs. Une qualité qui néanmoins devient un défaut, à aucun moment le spectateur ne savourant la séquence réellement spectaculaire qu'il était en droit d'attendre. En préférant la suggestion à l'effet-choc, *Pulse* se rapproche de *La Maison du Diable*, remplaçant les cadrages géométriques et décalés de Wise par la macrophotographie, et le noir et blanc par une superbe photographie à dominante bleue. Le jeune Joey Lawrence, pour son premier rôle à l'écran, s'avère parfaitement convaincant tandis que Cliff de Young (*F/X Effet de Choc*) et Roxanne Hart (*Highlander*) font preuve de très grandes qualités de comédiens dans des rôles tout en nuances. La bande-son vaut à elle seule le déplacement et est intimement liée à l'excellente musique de Jay Ferguson.



Le renouvellement salutaire de la maison hantée...

Un film original produit par Patricia A. Stallone, proche parente d'un certain Sylvester...

Jean-Luc Vandiste

C. Edwards. Phot. : Peter Lyons Collister. Architecte-déc. : Holger Gross. Mont. : Gib Jaffe. Mus. : Jay Ferguson. Son. : Sumusu Tokunow. Maq. : Kathryn Miles Logan. Asst. réal. : Mike Topozian. Int. : Cliff de Young (Bill), Roxanne Hart (Ellen), Joey Lawrence (David), Matthew Lawrence (Stevie), Dennis Refield (Pete) Romanus (Paul), Myron D. Healey (Howard), Michael Rider (le contremaître), Jean Sincere (Ruby). Dist. en France : Columbia, 90 mn. Couleurs. Dolby Stéréo.

U.S.A. 1987. Production : Aspen Film Society. Prod. : Patricia A. Stallone. Réal. et scén. : Paul Golding. Prod. ex. : William E. McEuen. Prod. ass. : Robert



Au contraire, *Big* essaye de visualiser la conception qu'a un enfant toujours désireux de s'amuser, de l'adulte. L'étrange impact de ce film résulte du fait qu'il n'est pas orienté vers un public de teenagers, mais qu'il touche l'ensemble des spectateurs indifféremment de leur âge. La clef de son succès réside dans la splendide performance de Tom Hanks, qui s'était déjà fait remarquer pour d'excellentes compositions dans *Splash* et *La palce en délire*, mais s'était souvent heurté à de mauvais scripts. Son allure juvénile et sa candeur en font le parfait enfant trop vite grandi. Hanks, non seulement prétend être un garçon de 12 ans, mais il l'est réellement ! Il a pris beaucoup de plaisir à ce tournage, et insufflé à son personnage cette joie sincère propre à toucher le cœur des spectateurs.

L'anecdote amusante à propos de *Big* est qu'à Noël dernier en Italie fut distribué un film intitulé *Da Grande* (titre d'export : *Growing Up*) doté d'une histoire similaire et

interprété par le comique local Renato Pozzetto. Bien que les deux films aient une fin différente, ils partagent la même réflexion au sujet de la vie des adultes. L'adulte y est vu comme quelqu'un de plutôt ennuyeux ayant tué toute la magie qui était en lui. Si le film italien nous montre la fiancée "adulte" du héros redevenue, comme lui, une enfant, *Big* affirme que la vie doit être vécue, étape par étape. Le personnage incarné par Tom Hanks a obtenu tout ce qu'il désire, mais il doit retourner en arrière : retrouver ses parents, ses amis, la fille blonde qui ne sortira jamais avec lui et sa puberté. C'est la vie. Mais la grande affirmation de *Big* est que le merveilleux peut être vécu, partout, n'importe quand par chacun d'entre nous.

Hollywood a ainsi produit son film ultime sur le sens universel du merveilleux et de la magie, sans que Steven Spielberg y soit impliqué d'une manière ou d'une autre. A présent, nul ne devrait être effrayé de por-

ter à l'écran, le moment venu, une semblable histoire naïve et intime. Les grands cœurs de Penny Marshall et Tom Hanks l'ont prouvé.

Gluseppe Salza

U.S.A. 1988. Production : Gracie Films. Prod. : James L. Brooks, Robert Greenhut. Réal. : Penny Marshall. Scén. : Gary Ross, Anne Spielberg. Phot. : Barry Sonnenfeld. Architecte-déc. : Santo Loquasto. Dir. art. : Tom Warren, Speed Hopkins. Mont. : Barry Malkin. Mus. : Howard Shore. Son. : Les Lazarowitz. Maq. : Mickey Scott. Cam. : Anthony Jannelli. Int. : Tom Hanks (Josh), Elizabeth Perkins (Susan), Robert Loggia (MacMillan), John Heard (Paul), Jared Rushton (Billy), David Moscow (Josh à 12 ans), Jon Lovitz (Scotty Brennan), Mercedes Ruehl (Mrs Baskin), Josh Clark (Mr Baskin), Kimberlee M. Davis (Cynthia Benson), Erika Katz (l'amie de Cynthia), Allan Wasserman (le prof de gymnastique), Mark Ballou (Derek), Gary Klar (le contrôleur), Alec Von Sommer (le premier frère), Chris Dowden (le deuxième frère), Rocks Redglare (le réceptionniste). Dist. en France : Fox. 123 mn. Couleurs par DeLuxe. Dolby Stéréo.

BAD TASTE

Un dégoût étrange venu d'ailleurs.

Peter Jackson a 26 ans, et est originaire de Wellington, capitale de la Nouvelle-Zélande. Il est venu au Festival de Paris du Film Fantastique, en juin dernier, présenter son premier long métrage, Bad Taste, co-financé par la New-Zealand Film Commission, qui en assure la distribution. Le film a obtenu au Rex un accueil très chaleureux de la part du public, mais aussi des professionnels, qui ont découvert un nouveau réalisateur de l'envergure d'un Sam Raimi. Lauréat du Prix Gore décerné par les Editions Fleuve-Noir dans le cadre de la manifestation, Peter Jackson envisage avec enthousiasme et fougue son avenir, consacré à sa passion : le cinéma fantastique !



Peter Jackson au naturel : un individu charmant et parfaitement normal !



Comment savourer à la petite cuillère l'ennemi !

Bad Taste n'est-il d'après vous qu'un film "gore" ?

Je ne pense pas. Je crois plutôt qu'il s'agit d'une comédie sanglante. J'ai bien sûr envie de faire un film d'horreur pure mais je crois que même ce genre de film, devrait comporter un peu d'humour. Le "rire libérateur" me semble très important. Le prochain sera un film de zombies, intitulé : *Brain Dead*. Nous avons déjà un bon scénario. Il ne nous reste plus qu'à trouver le financement. Il sera comme *Bad Taste*, drôle et sanglant, mais aussi très effrayant. Il y aura beaucoup d'action et d'effets spéciaux réalisés par mes soins en collaboration avec les deux seuls autres spécialistes d'effets spéciaux de maquillage néo-zélandais. Cela devrait donner de bons résultats. En tout cas on va bien s'amuser en le faisant !

Parlez-vous des maquillages de Bad Taste...

Je les ai réalisés d'après les revues spécialisées tels que "Fangoria" et "Cinéfex" et en visionnant beaucoup de films. A force d'expérience je me suis perfectionné (rires).

L'humour a une place prépondérante dans le film.

Tous les moments d'humour de *Bad Taste* ont été intégrés parce qu'ils me faisaient rire personnellement. A présent beaucoup de scènes humoristiques ne me font plus rire, ayant été filmées sur une période de quatre ans, je les connais trop bien. Je suis content que le public du Festival de Paris ait trouvé le film drôle, car cette projection était la première et la réaction favorable me met du baume au cœur.

Le film a quand même été projeté en Nouvelle-Zélande ?

Jamais entièrement ! On a projeté des extraits et des rushes, mais le Rex était la première projection publique.

Vous jouez dans le film.

Oui, j'interprète deux personnages, Derek et l'extra-terrestre à la chemise bleue, celui qui décortique et mange un cerveau avec une cuillère (rires). Il y a d'ailleurs une scène assez bizarre dans le film, qui se déroule au sommet d'une falaise. Dans cette scène Derek est censé planter un clou dans le pied de "mon" extra-terrestre. Planter un clou dans mon propre pied n'était pas chose facile (rires).

Photo Ph. Guersan



L'abondance, la qualité et l'originalité des effets spéciaux d'horreur de "Bad Taste" lui valurent d'obtenir le Prix Gore 88 au Festival de Paris.

Comment avez-vous résolu ce problème ?

Nous avons tourné deux séquences différentes à un an d'intervalle (rires). D'abord les scènes où je joue l'E-T puis les scènes où je joue Derek (pour les scènes où les deux

"J'ai incarné Robert, l'extra-terrestre, par manque d'acteurs et aussi parce que j'ai un penchant naturel pour jouer les idiots !"

personnages sont visibles, un autre acteur enfilé le pantalon de Derek). Finalement nous avons mixé le tout. J'ai joué le rôle de L'Alien pour m'amuser. Par contre, j'ai été pratiquement obligé de jouer aussi



"Bad Taste" ou la Guerre des Cerveaux version néo-zélandaise !

Derek (personnage rajouté après deux ans de tournage) parce que je ne voulais pas surcharger de travail un autre "acteur".

Jouer a été une bonne expérience ?

Je ne suis pas un acteur, et je ne jouerais plus si j'ai le choix. Je ne me vois pas jouer dans un film d'un autre, parce que je ne m'en crois pas capable. Mais je reconnais que je me suis bien amusé. De toutes façons jouer la comédie est plus facile quand le personnage que vous campez est stupide et dingue. Je ne pense pas que je pourrais tenir un rôle sérieux. Je jouerais de nouveau le rôle de Derek puisque nous comptons tourner une suite à *Bad Taste*.

Bad Taste 2 se déroulera-t-il sur la planète des E-T ?

Non ! Nous avons déjà un script de base. *Bad Taste 2* commencera

exactement quand le premier se termine. Derek ira dans l'espace. Donc nous filmerons des scènes dans l'espace, mais pas la planète des E.T. L'histoire implique un savant fou, mais elle n'est pas tout à fait terminée. De toute façon, nous comptons faire *Brain Dead* d'abord.

Dans Bad Taste, tout le milieu du film s'apparente à un film d'action.

Oui, car c'est justement le milieu du film que nous avons tourné en premier. A cette époque, il n'était pas question des extra-terrestres, ce devait être un film d'action, de gang, et il reste beaucoup de ces scènes dans *Bad Taste*. Le film à cette époque portait le nom de *Giles Big Day*.

Quel est le budget du film ?

Un peu moins de 500 000 \$. C'est un film bon marché. Nous avons utilisé une grande partie de ce budget pour la post-production. On exigeait le meilleur son possible.

De qui est la musique ?

Elle a été composée par une femme d'une trentaine d'années qui s'appelle Michelle Scullion, une flutiste célèbre en Nouvelle-Zélande. Il y a aussi deux morceaux rock, joués par deux groupes dont deux des acteurs, Ozzie (Terry Potter) et Frank (Mike Minett), font partie.

Pourquoi les Beatles dans la voiture ?

Quand vous tournez votre propre film, vous pouvez faire quelques clin d'œil et vous ménager de menus plaisirs personnels. J'aime les Beatles, et les ai donc mis dans mon film.

Pensez-vous qu'un jour vous présenterez Bad Taste dans un Festival ?

Non ! Au départ *Bad Taste* ne devait être qu'un court-métrage de 15 à 20 minutes s'intitulant *Roast of the Day*. Plus nous filmions, plus le film s'allongeait. On pensait que le film serait distribué uniquement en vidéo. Et gonfler du 16 mm en 35 mm coûte très cher. Puis nous

dit qu'ils ne regardaient pas habituellement des films gore, mais qu'ils avaient apprécié *Bad Taste*. Toucher cette partie du public est très encourageant.

Avez-vous déjà entendu parler du Festival de Paris ?

Oui, bien sûr. L'ambiance y est géniale !

"On pourrait considérer "Bad Taste" comme un film "Z", mais un "Z" qui fonctionne !

avons fait une projection pour l'équipe et quelques pros de Nouvelle-Zélande qui nous conseillèrent de gonfler le film et d'essayer de le distribuer pour le grand écran. Ça semble avoir été un bon conseil, puisque tous les pays qui l'ont acheté veulent une sortie cinéma.

Ne pensez-vous pas que votre film s'adresse surtout à une certaine partie du public ?

Je crois que les amateurs de gore apprécieront, mais peut-être aussi les fans des films dans le style des Monty Python. Beaucoup de personnes en Nouvelle-Zélande m'ont

Saviez-vous qu'un film néo-zélandais a déjà obtenu la Licorne d'Or au Festival de Paris ?

Oui ! "Death Warned Up".

Y-a-t-il d'autres réalisateurs en Nouvelle-Zélande attirés par l'horreur ?

Non, je pense que je suis le seul ; David Blythe, le réalisateur de *Death Warned Up*, travaille désormais aux U.S.A., il devait réaliser *House 3* mais le projet semble avoir avorté. Vous savez, *Death Warned Up* et *Bad Taste* sont les deux seuls films d'horreur produits par la Nouvelle-Zélande.

Quels sont les films les plus effrayants que vous ayez vus ?

Blanche-Neige (plus jeune, j'étais terrifié par la sorcière), *Halloween* et *Massacre à la Tronçonneuse*, spécialement à cause de son ambiance inconfortable. Ceci dit, les films d'horreur ne m'effraient plus depuis longtemps. J'ai toujours l'impression de savoir d'avance ce que le réalisateur va faire. Je le regrette, car j'appréciais beaucoup d'avoir peur au cinéma. Maintenant, je suis immunisé. (rires).

Avez-vous eu des problèmes de censure ?

Non, le système de censure en Nouvelle-Zélande ne coupe pas les films, ils utilisent un "ratings system". *Bad Taste* a été classé a-16, interdit au moins de 16 ans, comme la plupart des films d'horreur : *Evil Dead* ou *Réanimateur*. La censure, en Nouvelle-Zélande, ne juge pas les scènes gore en elles-mêmes, mais en les replaçant dans le contexte du film. Ce qui, je pense, est une excellente méthode de travail. La censure s'est améliorée récemment car *Mad Max*, par exemple, avait été totalement interdit jusqu'à il y a 2 ou 3 ans.

Pensez-vous que le cinéma néo-zélandais soit influencé par celui d'Australie ?

Non, je ne pense pas. Il existe une rivalité amicale entre l'Australie et

Aux commandes de son vaisseau spatial, le simiesque chef des E.T.



Un macabre et sanglant rituel sur fond de comédie...



la Nouvelle-Zélande. Nous essayons toujours de les battre au foot, rugby et cricket ! (rires) Mais chaque pays à son identité propre et n'essaie pas de plagier ce que fait le voisin.

Aimez-vous les films "Z" ?

Non. Ils m'énervent pour la plupart. Néanmoins, on pourrait considérer *Bad Taste* comme un film "Z", mais un "Z" qui "fonctionne".

Appréciez-vous les "psycho-killers" ?

Pas vraiment. Le seul que j'apprécie beaucoup est *Halloween*, un vrai film fantastique, original et le premier du genre. Je déteste ces films où des gens déambulent au hasard en attendant de se faire tuer. Il ne se passe jamais rien entre les scènes de meurtre.

Quel genre des films "marche" en Nouvelle-Zélande ?

En gros, les mêmes qu'ailleurs, plus quelques films néo-zélandais, surtout les films anglais et américains, mais pas du tout les films européens.

Les films gore marchent-ils en Nouvelle-Zélande ?

Oui, plutôt bien, mais pas autant qu'en Europe. Par exemple, le seul magazine "spécialisé" disponible en



Peter Jackson à Paris entouré de ses "vedettes" !
(photo Ph. Guersan)

*Y'a-t-il des scènes dans *Bad Taste* que vous appréciez particulièrement ?*

J'aime beaucoup la dernière demi-heure, à partir du moment où les E.T. apparaissent, la scène où Derek coupe un Alien en deux et celle de la falaise. Il y a aussi des scènes que j'apprécie peu. Il est difficile de juger sur une période de tournage aussi longue, ce qui marche et ce qui ne fonctionne pas à 100 %. C'est seulement maintenant, quand je vois le résultat final que je m'aperçois de ce qui est bon et de ce qui l'est moins.

Est-ce vous qui avez décidé de montrer l'E-T sur l'affiche originale ?

C'est une décision collective. Nous pensions que le fait de montrer les E-T indiquerait au public que c'est bien d'un film fantastique qu'il s'agit.

*Pensez-vous que *Bad Taste* va provoquer une mode en Nouvelle-Zélande ?*

Je ne pense pas. Je connais à présent la plupart des réalisateurs néo-zélandais, et aucun d'eux travaille sur un projet qui s'approche, de près ou de loin, de *Bad Taste*. Si cela arrive un jour, ce sera un jeune cinéaste, comme moi, qui surgira son film à la main. De toutes façons la Nouvelle-Zélande ne produit que 4 à 5 films par an, et encore, seulement les bonnes années.

Comptez-vous continuer à faire du gore ?

Oui et non. Je veux faire *Brain*

kiosque est "Fangoria". Si vous voulez lire autre chose, il faut vous abonner à l'étranger.

Pensez-vous que l'humour est l'avenir des films fantastiques ?

Pas spécialement. Je pense que chaque réalisateur devrait faire des films qui lui plaisent avant tout. En

ce qui me concerne, c'est le gore et l'humour noir qui me motivent. De toutes façons, quand une équipe fait un film pour l'argent, cela se sent tout de suite à l'écran. En règle générale, je pense que plus un film "monte" dans le gore, plus il devient drôle, voyez le génial *Evil Dead*.



Dead, puis *Bad Taste 2*, ensuite j'aimerais bien réaliser un film d'Héroïc-Fantasy dans le genre de *Conan* mais avec beaucoup d'animation en stop-motion.

*Tous les ans au Festival de Paris du Film Fantastique, il y a une révélation. Cette année, beaucoup pensent que c'est *Bad Taste*. Est-ce que cela vous surprend ?*

Cela me surprend et ça me ravit. Cela semble être une première réussite (rires).

Propos recueillis par P. Bény, B. Maccarone et P. Nadjar.

(Trad : Luis Alcaide)

di Giuseppe Salvi

HELLBOUNDED HELLRAISER II



Destination
Enter 1



HELLRAISER II

Dante n'aurait pas imaginé l'enfer autrement s'il avait vécu au XX^e siècle... L'enfer : par-delà le Styx et l'Achéron, vers le Léviathan, gigantesque et monstrueux.

"Tous les personnages sont présents à l'appel : certains morts, d'autres vivants... Mais la plupart sont morts."

Ainsi parlait Clive Barker alors que *Hellbound* en était à sa seconde semaine de tournage aux studios de Pinewood. Le film est maintenant "dans la boîte", et l'Enfer, sur le point de se déchaîner !

Hellbound est le second chapitre de *Hellraiser*. On y retrouve, en fait, l'équipe d'origine au grand complet : à Hollywood, on ne change pas une équipe gagnante ! Frank est parti depuis longtemps, mais son âme noire éthérée hante les enfers. En effet, l'acteur Oliver Smith incarne de nouveau le doux et terrible Frank tout en interprétant un second personnage, Browning. On retrouve Clare Higgins, sous les traits de la meurtrière Julia, mais elle est loin d'être aussi séduisante que naguère. Ashley Lawrence reprend la rôle de l'innocence Kirsty. Quant à Clive Barker, s'il s'est contenté de tracer les grandes lignes de l'histoire, il est également crédité au générique comme co-producteur exécutif du film. Lequel est réalisé par Tony Randel, dont c'est la première mise en scène, mais qui a longtemps œuvré pour la New World Pictures. Comme le dit suffisamment le titre, *Hellbound* se déroule principalement en enfer, un enfer criant de vérité, sinistre à souhait et aussi spectaculaire que possible, par la magie des effets spéciaux. Malheureusement, si vous souhaitez frémir d'angoisse, vous n'avez qu'à lire ce qui suit. Dans le cas contraire, refermez immédiatement ce numéro de l'Ecran Fantastique : ces lignes ne sont pas pour vous !

"Hellraiser II : Hellbound 7 Ce film est plus raffiné que le premier", déclare son producteur, Christopher Figg. *"Ce n'est pas un film dérangeant ; on n'y retrouve pas les situations horribles, l'atmosphère paroxystique du premier film. Celui-ci fait la part plus belle à l'imagination. Nous espérons atteindre un public plus vaste."*

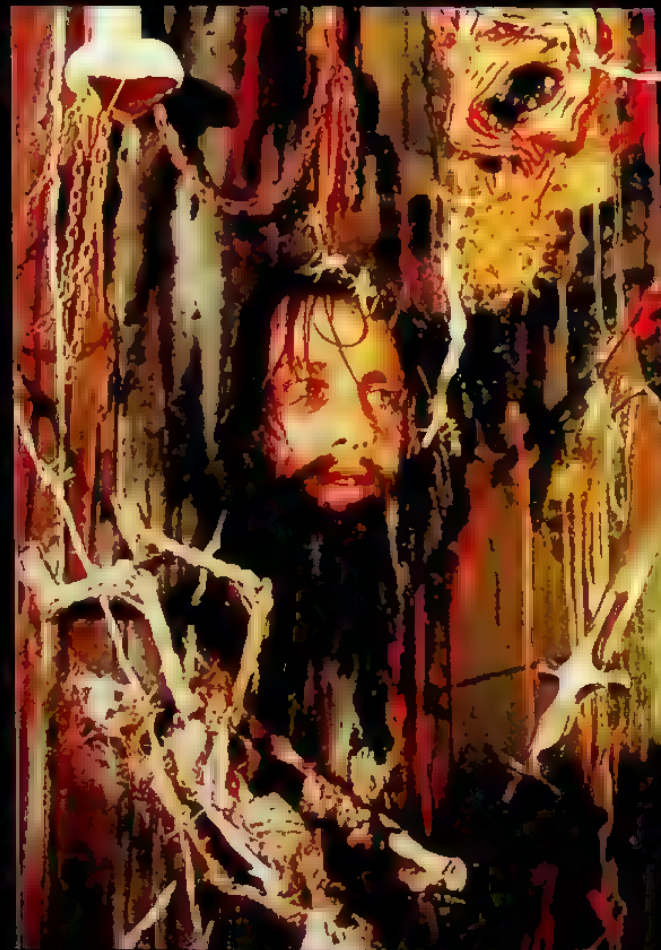
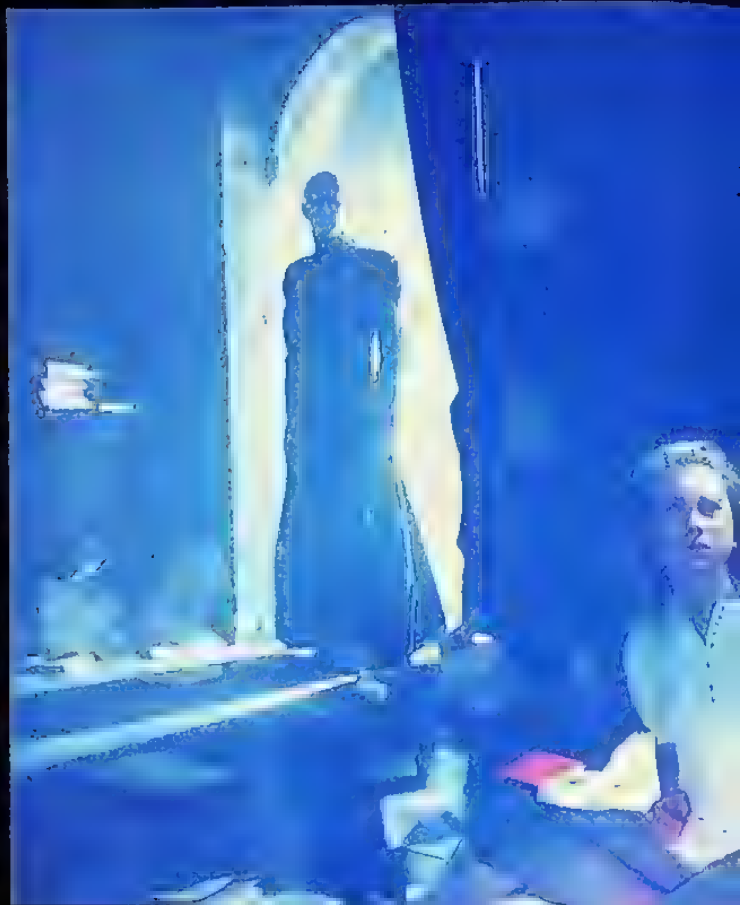
Réponse de Clive Barker : *"Je vais vous dire ce que Hellbound n'est pas : ce n'est pas un film comme ceux de la série Vendredi 13, dans laquelle le scénario est toujours le même et où seuls changent les personnages et la façon de tuer. L'argument du film est fidèle à l'esprit de l'original. Il commence deux heures après la fin du premier épisode."*

Que l'on ne s'y trompe pas : cela ne veut pas dire que la séquelle est une croisière en enfer. D'abord, elle fait beaucoup plus de vicélisme que l'original. Ensuite, elle est très stylisée. Ses décors sont du dernier raffinement. Les cinéastes ont retourné une nouvelle fois encore plus spectaculaire au mois de juin, et, à en croire les rares privilégiés qui l'ont vu, le film serait beaucoup plus sanglant que le premier (soyons prudents toutefois : la censure américaine a encore son mot à dire là-

dessus). *Hellbound* promet d'être à *Hellraiser* ce qu'*Alien* était à *Alien*. La New World projette de sortir le film fin septembre aux Etats-Unis, et de le présenter au Festival de Sitges, en octobre. En tous cas, *Hellbound* devrait sortir en juin 89 sur nos écrans.

Ainsi donc la jeune Kirsty a survécu... Elle se remet dans un hôpital de fous, où elle est suivie médicalement par le Docteur Channard. Mais le toubib a des petits projets à lui : il a passé sa vie à mettre au point une maudite boîte qui procure, au choix, le plaisir ou la douleur suprêmes (voilà les deux), la "Lament Configuration" (littéralement "configuration de gémissement"). Il parvient à mettre la main sur les restes sanglants de Julia et à la ramener à un semblant de vie. La femme, naguère séduisante et même

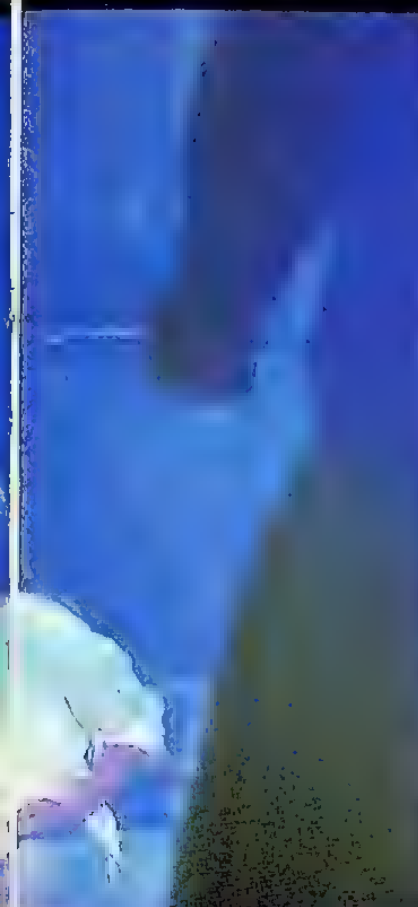
L'univers de l'horreur totale retrouvé...



érotique, n'est plus qu'un hochet répugnant, mais ils concluent un marché : le docteur lui fournira du sang frais, et en échange, elle lui révélera les secrets de l'au-delà. Kirsty reçoit enfin la visite de son père, qui lui laisse un message écrit avec son propre sang : "Viens à mon secours...". Mais il est trop tard pour sauver qui ou quoi que ce soit : des portes donnant sur des dimensions parallèles s'ouvrent un peu partout à l'hôpital, Kirsty est projetée en Enfer, où elle affronte Frank, les Cenobites et le mal suprême : le Léviathan...

Le titre — *Hellbound* — est emprunté à une nouvelle de Clive Barker : *"The Hellbound Heart"*, qui donna lieu au premier *Hellraiser*. *"Le film est intitulé Hellbound à cause de Kirsty,"* nous explique le producteur. *"Pour être allée en enfer, elle est vouée aux forces infernales. La vision de l'enfer est assez conforme à la mythologie française : c'est un endroit immense, et très personnel : à chacun son enfer. Kirsty a le sien, comme vous le verrez. Le personnage maléfique, celui du Docteur, a lui aussi son enfer, qui nous est exposé. Finalement, quelque chose s'empare de lui, mais je ne vous dirai pas quoi !"*

Quel que Chris Figg puisse en dire, *Hellbound* est bien parti pour surpasser son prédécesseur en violence, tant visuellement que physiquement. Il faut voir Oliver Smith hurler et s'ouvrir la poitrine avec une lame de rasoir. Il faut voir les photos du film pour comprendre à quel point *Hellbound* est peu fait



faut distraire le public. Il fallait donc faire un autre film, distrayant, excitant, stimulant, qui allait passionner le public comme le premier."

Clive Barker, qui était pris par

vue artistique. Mais il n'est pas responsable du style du film ou des détails de son script.

C'est un film différent, mais de la même inspiration. C'est ce qui nous voulions faire. En même



"Hellraiser 2" est peu fait pour les petites natures ! Il est, au contraire, bien parti pour surpasser son précesseur en violence...



La terrifiante et sanglante résurrection de Julia.

pour les petites natures. Les visions de l'enfer sont d'une rare puissance, et la tension ne se relâche plus, depuis l'instant où les paysages torturés de l'au-delà commencent à se matérialiser jusqu'à la fin du film. D'après les premières informations, Tony Randel et Clive Barker auraient réussi à retrouver avec *Hellbound* le niveau de *Hellraiser*.

La suite de *Hellraiser* prit définitivement forme le jour où la New World reçut les premiers rushes. "C'était automatique, comme toujours dans ce métier, dès que quelque chose a du succès" remarque Chris Figg. "Le public en réclamait. Ce sont des choses qui arrivent. Quand on est dans le spectacle, il

Cahat et par son prochain projet cinématographique, décida de ne pas mettre en scène *Hellbound* lui-même. "Nous avons pris la décision qui s'imposait" poursuit le producteur. "Pour un metteur en scène, c'est une erreur que de faire coup sur coup deux films d'horreur sur le même thème. Et je pense qu'il est fâcheux, dans ce pays, de se retrouver catalogué comme metteur en scène d'horreur. C'est une impasse dont il est très difficile de sortir. Mais encore une fois, nous n'avons pas perdu la "Barker touch" : Clive est producteur exécutif du film, c'est lui qui en a écrit l'argument et il a suivi le tournage de très près. Il n'a rien laissé au hasard, du point de

temps, le nom de Clive est une garantie de la qualité artistique du film : les gens s'en rendront compte à sa sortie."

Très bien, mais quel est ce réalisateur qui commence sa carrière par un film de 3 millions de dollars grouillant de Cénobites, d'effets spéciaux et d'images dérangeantes, avec une réputation à soutenir ? Qui diable peut bien être Tony Randel ?

Jetons un petit coup d'œil à son palmarès : service montage du département des effets spéciaux de la New World (sous le règne de Corman) ; responsable de la post-production à la New World (après le départ de Corman). Monteur de films-annonces, dont celui de *Hellraiser*. Le californien Tony Randel n'écrit peut-être pas de livres comme Clive Barker : il n'en a pas moins un talent très sûr pour le montage et une connaissance approfondie des effets spéciaux.

"Si nous avons retenu le nom de Tony Randell parmi ceux des réalisateurs pressentis, c'est qu'il nous avait aidés lors de la post-production du premier film. Nous avions été séduits par sa capacité à imaginer les éléments de la post-production. Lorsqu'il a monté le film, il savait d'avance où chacun des éléments l'emmènerait. C'est tout l'art de la fabrication d'un film : analyser, composer et réunir des bouts de film, avec une idée précise de ce qui en sortira. Il a un don pour ça."

Chris Figg est très fier de *Hellraiser* et *Hellbound*. Ce sont ses enfants. Pour le premier film, il n'avait pas pu négocier avec la New World le contrat d'un million de dollars dont il rêvait. Il y est arrivé pour *Hellbound*. Et celui qui voudra faire équipe avec la Film Futures, la compagnie de Barker et Figg, pour la production de leur prochain film, *Hellraiser III*, la sentira passer. "C'est une chose que d'écrire un bon scénario ; c'en est une autre que de savoir rythmer un film, et c'en est encore une troisième que de



HELLRAISER II

pouvoir diriger un acteur" déclare le producteur. "Or c'est sur ces trois éléments que repose la mise en scène d'un film. Quand on a dix sur dix dans les trois matières, on est un génie. Mais on trouve souvent d'excellents techniciens qui savent où placer la caméra et ce qu'est le rythme, mais qui n'ont pas le feeling avec les acteurs. Ils en souffrent forcément, et c'est le film tout entier qui en pâtit. Tony Randel a prouvé son talent dans ces trois domaines."

Tout a commencé avec un synopsis d'une page écrit par Clive Barker dans l'espoir d'intéresser d'éventuels investisseurs. Le scénario lui fut fourni par l'un de ses anciens associés du temps où il montait des pièces de théâtre, Peter Atkins. Le processus d'écriture de *Hellbound* fut très linéaire ; la troisième version du scénario devait être la bonne, à quelques détails près.

"Le Léviathan est le symbole de l'enfer" commente Chris Figg. "Pour plusieurs raisons, il fallut l'adapter en prévision du tournage. Le résultat est plus compréhensible que ce qui était initialement prévu. Au départ, nous avions imaginé une combinaison de structures organiques et inorganiques, mais ça ne pouvait pas marcher. De mon point de vue de producteur, le Léviathan

"C'est une boîte monumentale, de cinq kilomètre de haut" déclare Barker. "Une boîte vraiment immense ! On y voit comment les choses se passent, comment les Cénobites sont créés, ainsi que quelques autres choses que je vous laisse le plaisir de découvrir vous-même."

J'aurais bien voulu construire une boîte de ce format" reprend le producteur, "mais nous avons été contraints de nous en sortir avec des modèles réduits." Cette boîte infernale est également une usine. C'est de là que sortent les Cénobites, et on comprend leur nature véritable. *Hellbound* le démontre sans ambiguïté, aux dépens du docteur maléfique.

"Mais surtout" poursuit Chris Figg, "le film incarne l'enfer privé de chacun. Julia revit un moment très pénible. Pour Kyle (incarné par William Hope), l'un des protagonistes, nous avons créé une vision très touchante, afin de permettre à chacun de comprendre ce que Frank recherchait dans le premier film ; cela se termine par une vision de l'enfer proprement dit. Et ça marche très bien. Nous avons en quelque sorte essayé de sortir un peu du look claustrophobique du premier film, et on éprouve cette fois une

exprimé." Mais, encore une fois, il convient de pondérer les déclarations de Figg : même dépevée, Julia conserve tout son pouvoir de séduction. Le producteur éducore volontairement les détails érouillants pour préserver l'effet de surprise. Au cours des neuf semaines de tournage (onze, avec les effets spéciaux), Clive Barker est venu au studio presque tous les jours pour visionner les rushes et conseiller Randel. Selon les mêmes sources, Barker aurait virtuellement co-réalisé le film. On verra bien, lors de la sortie de *Hellbound*, à qui revient la paternité du style du film, et à qui il convient d'en rendre la matière brute.

Parler de *Hellraiser* ou de sa séquelle, c'est parler des effets spéciaux. Des effets spéciaux remarquablement macabres, partiellement atroces. La tâche était encore compliquée par le fait que le film se déroule en partie en enfer : on y retrouve les Cénobites, y compris Pinhead ("Tête d'épingles") et le monstrueux Ingénieur. On y voit une scène sur la genèse des monstres, des meurtres très spectaculaires, et l'enfer proprement dit, ce qui impliquait des prises de vues sur fond bleu, des matte et beaucoup de rotoscopes.

Les effets spéciaux de maquillage sont une fois de plus dûs à la compagnie de Bob Keen, Image Animation. "Nous n'avons pas hésité" déclare Chris Figg. "Détail surprenant, ce n'est pas Bob Keen qui les supervise. Lorsque nous avons commencé la pré-production de *Hellbound*, à la fin de l'année dernière, Keen venait de terminer *Waxwork* et *The Unholy* et il avait un projet de mise en scène aux États-Unis, un film de genre sur les métamorphoses humaines intitulé *The Changer*. Le projet ne se concrétisa jamais, et Bob Keen rentra en Angleterre pour travailler sur *Hellbound*.

Mais entre-temps, Geoff Portass, son assistant, avait assuré la supervision des effets spéciaux de maquillage pour nous" poursuit Figg. "Bob Keen est arrivé vers la fin du tournage, et il nous a un peu aidés (il est d'ailleurs crédité pour les maquillages d'effets spéciaux du film). Nous nous sommes très bien entendus, et nous continuerons à faire appel à lui."

"Le plus étonnant" reprend-il, "c'est la Julia sans peau. Elle a été dépecée en enfer, et son maquillage est fabuleux. Très érotique... Il y a décidément quelque chose de très séduisant chez elle. Bob Keen a signé sur elle l'un de ses meilleurs maquillages." La Julia sans peau est incarnée par une doublure, Deborah Joel, qui cède ensuite la place à Clare Higgins.

Parmi les autres principaux collaborateurs, citons Graham Longhurst (*Britannia Hospital*), pour les effets spéciaux, Cliff Culley et Dennis Bartlett, du département des effets spéciaux visuels, et Bob Harman (*Superman*), pour la câblerie.

Les scènes du Léviathan devaient être les plus spectaculaires du film. "Nous avons un plan d'effets spéciaux extrêmement complexe qui fait appel à cinq éléments différents," nous révèle le producteur.

"Le décor est peint sur un matte, dans lequel sont insérés des acteurs, qui sont filmés sur le terrain vague, derrière le studio. Ensuite, il y a la boîte du Léviathan en miniature. Celle-ci a été tournée image par image. Enfin, il y a les rayons de



Le retour des Cénobites (Doug Bradley devant la caméra).

en question était beaucoup trop coûteux ; le jeu n'en valait pas la chandelle."

Le "père" des Cénobites, le Léviathan, est la représentation ultime et terrifiante de l'enfer dans *Hellbound*. C'est l'ennemi le plus monstrueux de Kirsty. Mais le Léviathan et la boîte maudite, la "Lament Configuration", ne font qu'un. Sauf que le Léviathan est plus grand. Beaucoup plus grand.

certaine agoraphobie, ce qui est exactement le contraire.

Il n'y a aucune allusion à l'érotisme, aucune image érotique dans tout le film. Ce n'est pas la motivation des personnages, contrairement à ce qui se passait dans le premier film. Le lien invisible qui relie le docteur et Julia, lorsqu'il la ressuscite, est bien de nature érotique, mais ce n'est qu'un sentiment fugitif ; ce n'est pas explicitement



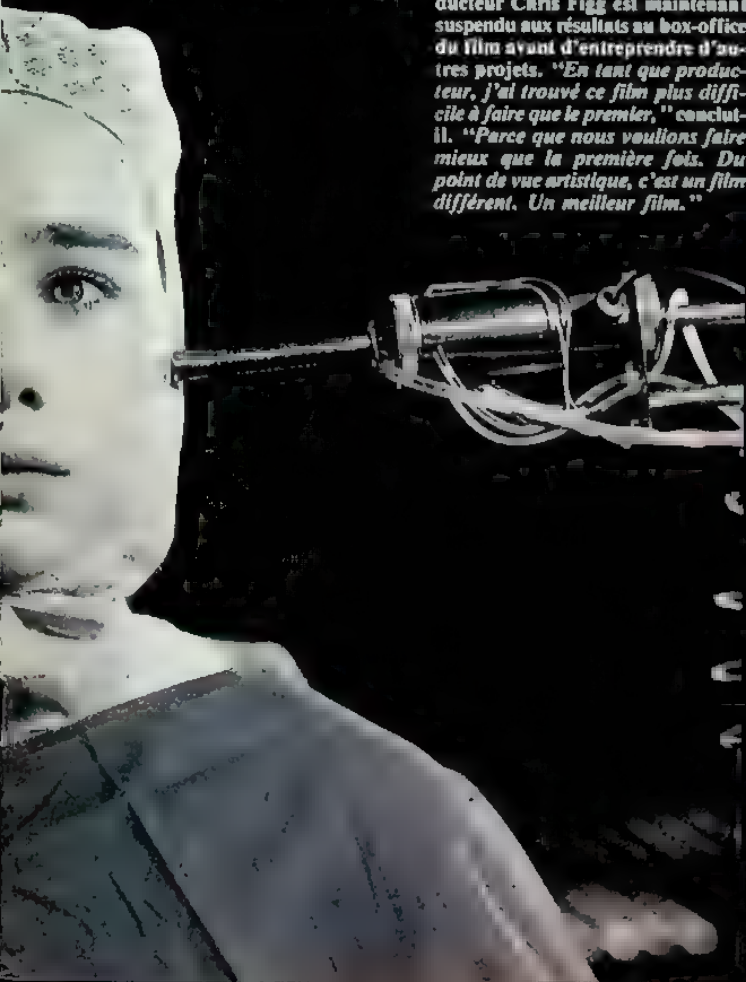


lumière qui en sortent : de la lumière noire, puisqu'il s'agit d'une énergie négative. Et pour couronner le tout, le grain de l'image est d'une très haute définition.

Cela faisait beaucoup de choses. Si tout se passe comme prévu, ce plan devrait faire date dans l'histoire des effets spéciaux. Il commence par une descente aux enfers

classique, puis on arrive à l'immense porte du Léviathan, avec cette énergie noire qui se répand dans toutes les directions ! C'est très spectaculaire."

La composition de la partition de *Hellbound* a été confiée à Christopher Young, qui avait déjà signé la musique de *Hellraiser*. On y retrouvera certains thèmes connus, agrémentés d'autres, nouveaux. Le producteur Chris Figg est maintenant suspendu aux résultats au box-office du film avant d'entreprendre d'autres projets. "En tant que producteur, j'ai trouvé ce film plus difficile à faire que le premier," conclut-il. "Parce que nous voulions faire mieux que la première fois. Du point de vue artistique, c'est un film différent. Un meilleur film."



CLIVE BARKER son programme de terreur 89

"Je dessine beaucoup pour me faire fixer les idées. Je ne sais pas combien de loup-garous j'ai pu griffonner pour mon nouveau roman, *Cabal*. Pour moi, ces croquis font en quelque sorte office de repérage photo : si, en arrivant à la page 400, je me rends compte que j'ai oublié à quoi ressemblait le monstre de la page 100, au moins, je peux toujours jeter un coup d'œil sur mes dessins."

Voici comment Clive Barker décrit la façon dont il conçoit visuellement ses ouvrages. Son dernier, en fait un court roman, est destiné à paraître dans l'édition américaine de son sixième "Livre de sang". On fait la connaissance, dans cette anthologie, d'un personnage que l'on retrouvera prochainement dans les salles obscures : Harry D'Amour, le détective de l'étrange. Harry, qui est le héros d'une des nouvelles de Clive Barker, "*The Last Illusion*." Harry devrait en effet être la vedette du prochain film de Barker, un long métrage fantas-

"Harry D'Amour — le film" (qui n'a pas encore de titre) vient de faire un grand bond en avant : la troisième version de son scénario serait "palpitante". Le tournage devrait en principe commencer dès le début de l'année prochaine, aux États-Unis et aux studios de Pinewood à Londres.

Mais on ne se refait pas... Vous pouvez dès à présent vous attendre à revoir le carnage de *Hellbound* à quelque chose près : *Hellraiser 3* a reçu officiellement le feu vert il y a quelques mois. Intitulé *Hell On Earth* ("L'Enfer sur terre"), ce troisième épisode promet d'être le plus spectaculaire de la trilogie. "Nous avons beaucoup de pain sur la planche" annonce Figg. "Avec de film, nous reprenons pied dans la réalité, nous nous ancrons à nouveau dans le quotidien. L'histoire est de Clive, encore une fois. Et nous avons effectivement un réalisateur, mais je ne peux pas encore vous dire qui."

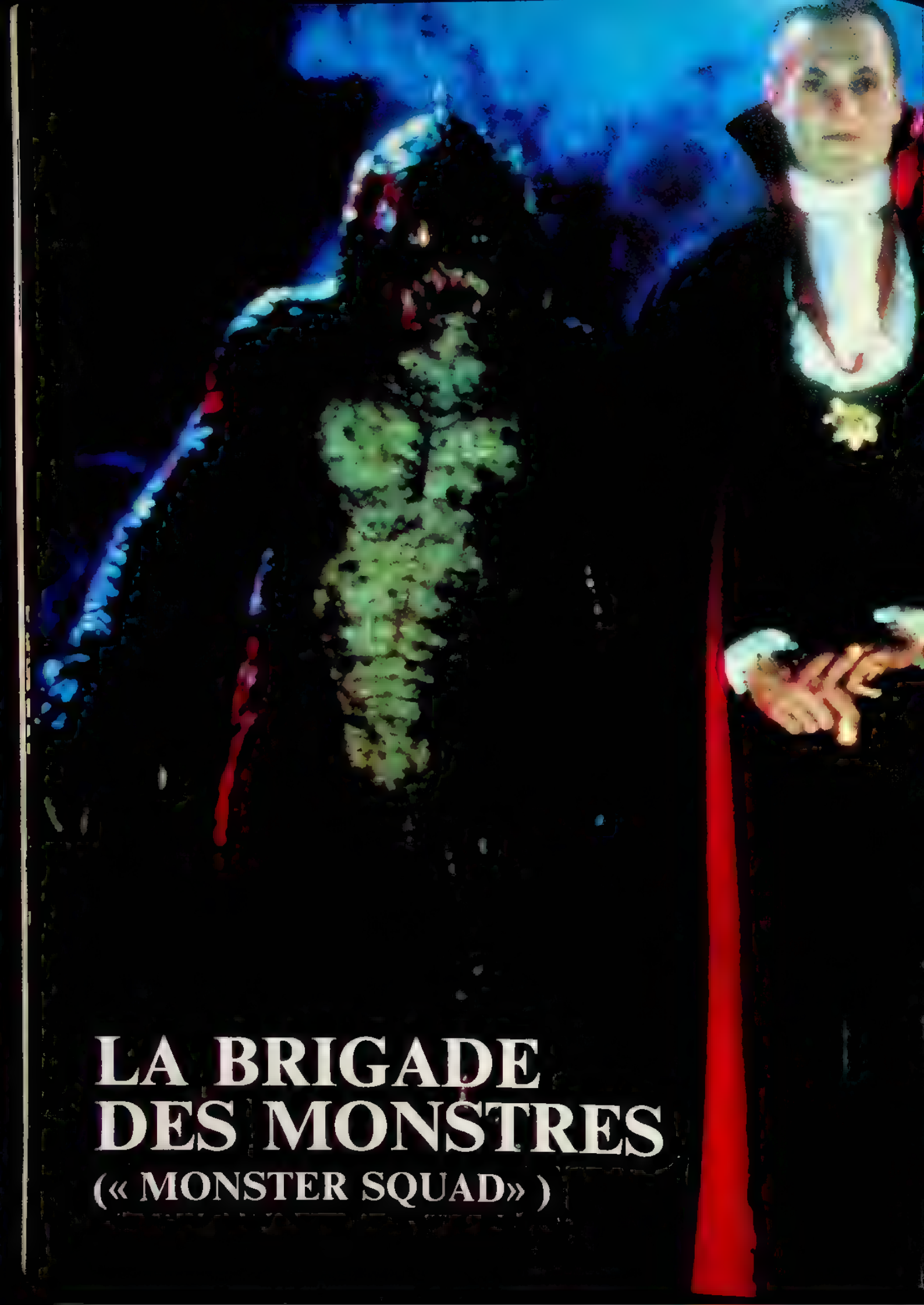
Chris Figg a beau être discret, il ne peut s'empêcher de s'étendre un peu sur ce projet, dont il a en-
core



Ci-contre : Tiffany (Imogen Boorman) en mauvaise posture...

tique à gros budget produit par Chris Figg. Lequel s'empresse de déclarer que "ce n'est pas un film d'horreur, bien qu'il y soit question de monstres et de dimensions parallèles. Harry est un détective employé pour une mission précise mais il ne tarde pas à voir des choses étranges. C'est là que le film commence. On y voit des créatures impressionnantes, le spectacle est étonnant, et plein d'humour."

mené à parler avec la New World au Festival de Cannes. De l'argument de Barker, Peter Atkins, le scénariste de *Hellbound*, a tiré le script de *Hell On Earth*. Quant à la New World, elle attend le résultat des deux premières semaines de sortie de *Hellbound* pour participer au financement du projet. Mais nul ne doute que la suite de *Hellraiser* aura encore plus de succès que l'original.



**LA BRIGADE
DES MONSTRES**
(« MONSTER SQUAD »)





Les grands monstres du bestiaire fantastique hollywoodien des années 40-50 sont chers au souvenir du cinéphile. Dracula, le Loup-Garou, la Créature du Lac Noir, la Momie et le Monstre de Frankenstein ont ainsi hanté des générations de fantastico-philes, envahissant même les productions européennes des années 60-70 (particulièrement en Angleterre, Espagne et Italie). Il était inévitable que nous retrouvions, un jour ou l'autre, ces charmantes créatures réunies comme par enchantement pour des aventures encore plus délirantes. C'est au jeune réalisateur américain Fred Dekker qu'incomba cette glorieuse tâche. The Monster Squad a été projeté avec succès au récent Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, dont Fred Dekker est un habitué puisqu'il y avait obtenu le Prix de la Première Œuvre en 87 pour Night of the Creeps (inédit en salle

mais sorti depuis peu en vidéo en France sous le titre : La nuit des extra-sangsues). Après nous avoir concocté une œuvre alliant l'horreur viscérale, style La nuit des morts-vivants, à un humour dévastateur pour teenagers, Fred Dekker a donc décidé rassembler voici presque un demi-siècle les monstres issus de pour deux classiques du genre : La maison de Frankenstein et La maison de Dracula. Monster Squad bénéficie cependant d'un budget bien plus conséquent que Night of the Creeps : écran large, dolby stéréo, décors magnifiques, qui impressionnent favorablement les heureux spectateurs du Festival de Paris. Et surtout : Fred Dekker a su s'entourer de remarquables artistes, Richard Edlund pour les truccages optiques, et Stan



Winston à qui l'on doit les effets spéciaux de maquillage. Bien que s'agissant essentiellement d'une comédie, *Monster Squad* respecte ses personnages fantastiques, qu'il ne caricature jamais (contrairement à un *Transylvannia 6-500* de sinistre mémoire). Le *Loup-Garou* est féroce et menaçant comme il se doit, le Comte Dracula impressionnant, et le monstre Frankenstein aussi émouvant qu'il le fut sous la direction de James Whale (*The Bride of Frankenstein*). C'est donc plus à un hommage qu'à une simple parodie que nous convie Fred Dekker. Il nous tardait de rencontrer ce talentueux et inspiré metteur en scène, qui nous révéla son premier projet : un remake du célèbre *Godzilla* de Inoshiro Honda !

Alain Schlockoff

LA BRIGADE DES MONSTRES

Entretien

avec Fred Dekker

Votre premier film Night of the Creeps, n'a semble-t-il pas connu un grand succès aux U.S.A., et pourtant, vous avez enchaîné avec une superproduction, Monster Squad, pourriez-vous nous expliquer comment les choses se sont passées ?

Personne ou presque n'a vu *Night of the Creeps* aux États-Unis, puisqu'il n'est sorti que sur la Côte Est, dans certaines villes du Middle-West et au Canada. On ne l'a pas vu sur la côte Ouest. Autant dire qu'il n'a pas marché du tout ! Pas parce qu'il n'a pas plu au public, parce que personne n'est allé le voir ! Question de marketing. Ce qui s'est passé, c'est que, alors que j'étais en train de finir *Creeps*, nous sommes tombés sur le script de *Monster Squad*, et nous l'avons soumis, avant la sortie de *Creeps*, à des gens à qui il a plu. Ils se sont dit qu'on pouvait en tirer un film raisonnable pour un budget raisonnable, et c'est ainsi que le contrat a été signé et que nous avons tout mis en place pour la production du film avant même la sortie de *Creeps*, dont le succès ou l'échec ne pouvaient plus avoir la moindre importance sur l'issue du film.

beaucoup. Tout n'est donc pas perdu ! Enfin, à l'époque, j'avais toujours rêvé de faire des films, et c'est dans ce contexte que j'ai eu une idée de film d'horreur pas cher... Au début du film, un vétéran du Vietnam entrainé dans une maison et en ressortait à la fin, et entre les deux, on assistait aux scènes d'épouvante les plus terrifiantes qu'on ait jamais vues. J'ai donné cette idée à un ami à un moment où j'étais très occupé, et il m'a demandé s'il pouvait écrire un scénario. J'ai dit d'accord. Il a écrit le scénario qui s'appelait *House*. C'était un film assez comique, et il m'a demandé à qui il pouvait le montrer. Je lui ai conseillé de s'adresser à Steve Miner, à qui il a beaucoup plu, et il en a fait, avec Sean Cunningham, un film qui a eu un succès phénoménal en Amérique. Il avait coûté 4 millions de dollars et il en a rapporté 40. Alors, quand on me parle de *House*, je réponds que ce film ne m'a pas donné beaucoup de travail ! C'est un peu comme si j'avais eu un bébé que j'aurais abandonné avant d'avoir eu le temps de le voir grandir. En tout cas, c'était la première fois que j'avais mon nom au générique d'un film.

Pourquoi Godzilla ?

C'était l'idée de Steve Miner. Je sortais de l'école. J'avais pris un agent, mais je n'avais jamais rien

pour le mythe que ce qui avait déjà été fait ! Ça ne pouvait qu'être meilleur. Je regrette que le film ne se soit pas fait ; ça aurait été très spectaculaire.

Quelle était votre idée en faisant Monster Squad ? Ressusciter tous les vieux monstres de l'Universal ?

Exactement ! J'adorais tous les films des années 30 comme *Our Gang*, etc. et j'ai eu envie de les mélanger : que se passerait-il si on



La Créature du Lac Noir fait son heureuse réapparition...

"J'ai dû braver les principes d'Hollywood selon lesquels il ne faut jamais faire de films avec des enfants et des effets spéciaux !"

Qui a produit Monster Squad ?

La Taft-Barish, qui avait produit *Le Choix de Sophie*, 9 semaines 1/2, *Running Man*. C'est une compagnie indépendante qui a beaucoup d'argent, grâce à la Taft Corporation.

Le tournage a-t-il été compliqué ?

Il y a un vieux principe, à Hollywood, selon lequel il ne faut jamais faire un film avec des enfants, des animaux, des effets spéciaux, des scènes tournées de nuit... pratiquement tout ce qu'on trouve dans *Monster Squad* ! (rires). Je savais donc à quoi je m'engageais : ça n'allait pas être facile. Mais c'était extrêmement gratifiant. Le jeu en valait la chandelle.

Ce n'était pas votre premier scénario...

J'en avais déjà écrit quelques uns, mais aucun n'avait vu le jour jusque-là. En sortant de l'école, mon premier vrai travail a consisté à écrire — à sa demande — un film pour Steve Miner, le réalisateur de *Vendredi 13*, qui rêvait de mettre en scène un *Godzilla*. Le film ne s'est jamais fait, parce qu'il était trop cher, mais c'était mon meilleur scénario à ce jour. J'ai écrit un autre scénario de science-fiction, intitulé *The Forever Factor*, un film très humain, que j'espère bien mettre en scène un jour. Jack Sholder m'a appelé, parce qu'il lui plaisait

fait et c'est lui qui m'a convaincu d'accepter. Je n'avais pas froid aux yeux, à l'époque ! Je ne savais pas ce que j'écrivais, mais je me disais que ce serait forcément meilleur que ce à quoi tout le monde pouvait s'attendre puisque c'était *Godzilla* ! On ne pouvait pas faire pire



De superbes maquillages signés Stan Winston.

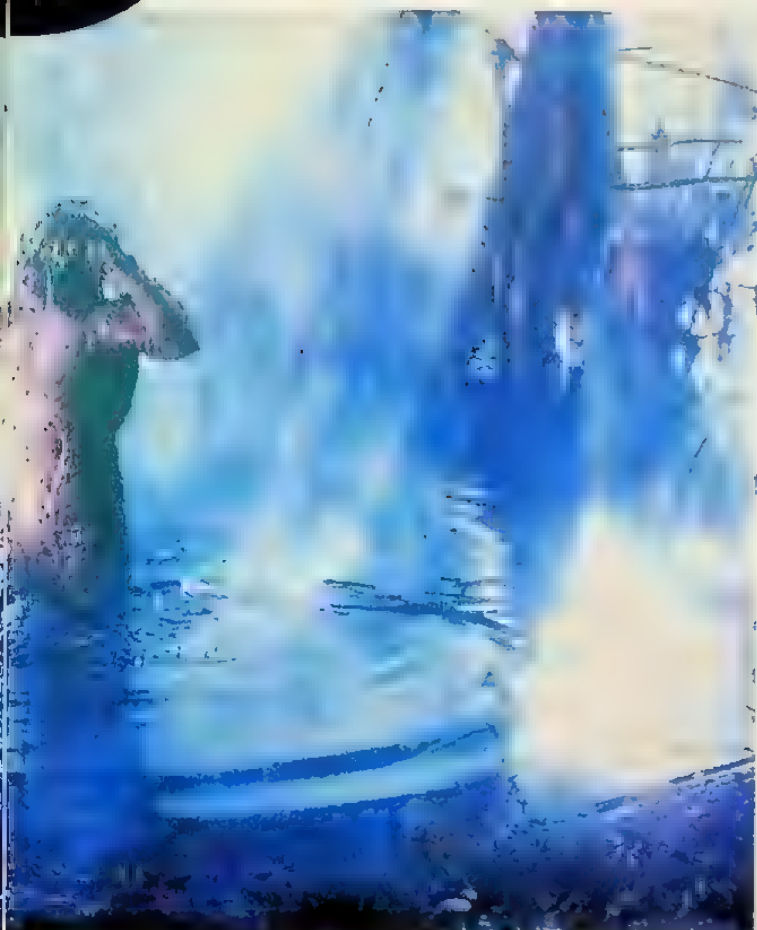
mettait en présence des enfants et des monstres ?

Les séquences d'effets spéciaux du début et de la fin, celles de Richard Edlund, sont magnifiques. Avez-vous travaillé en liaison étroite avec lui ?

En fait, c'est le producteur, Peter Hyams, qui était en rapport avec lui, à cause de 2010, le premier film (avec *Ghostbusters*) qu'il a fait en quittant l'ILM et George Lucas. Peter et Richard étaient très amis, et comme c'était un film très compliqué, j'ai confié la responsabilité des effets spéciaux à Peter. J'ai réalisé les storyboards moi-même, bien que Peter trouve cette approche un peu limitative, mais c'est ce que j'avais fait pour *Night of the*



Creeps et ça n'avait pas mal marché, alors... Il est arrivé que Peter regrette ce que j'avais fait. Je ne saurais pas vous dire lequel de nous deux avait raison. La vérité se situe probablement à mi-chemin. Les effets spéciaux optiques doivent être préparés soigneusement à l'avance. J'esquissais donc les grandes lignes des scènes mettant en œuvre ce type d'effets spéciaux, et Peter et Richard s'occupaient du reste.



L'étonnante histoire d'amour entre le Monstre et la petite fille...

Etes-vous intervenu au niveau du look des monstres ?

Là, nous avons collaboré beaucoup plus étroitement. J'ai beaucoup contribué à l'élaboration des monstres. C'est moi qui ai conçu la momie, pour l'essentiel, tandis que le Loup-Garou, un croisement d'homme et de loup, est l'œuvre de Stan Winston. Rick Baker, Rob Bottin et les autres ont passé une

Et notre préféré, le monstre de Frankenstein ?

Pour lui, nous nous sommes beaucoup inspirés du maquillage original de Jack Pierce, mais comme nous ne pouvions pas plagier la créature de l'Universal, nous avons dû lui apporter certaines modifications. C'est ainsi que sa chevelure, les cicatrices, sont plus réalistes, par exemple. Nous avons réalisé

"Ce qui me plaisait dans l'histoire, c'était l'idée de ces montres qui ne sont pas monstrueux, mais des exclus de la société, avides d'amour..."

bonne partie de leur temps, ces dernières années, à faire des loups : Stan se démarque donc de cette vision : son loup-garou est vraiment mi-homme, mi-animal, avec un crâne qui tient des deux, un écartement entre les yeux, etc., très géométriques.

un maquillage en une seule pièce, mais il fallait quatre heures pour l'appliquer, de sorte qu'une nuit, l'acteur l'a gardé pour rentrer chez lui. Il l'a donc porté pendant vingt-quatre heures d'affilée. Vous auriez dû le voir, quand il a pris le volant avec son maquillage... Les flics ne voulaient pas en croire leurs yeux !

Il y avait aussi la Créature du Lac Noir, que nous ne pouvions même pas appeler ainsi, à cause des problèmes de copyright. C'est Stan qui en a l'idée, mais nous l'avons ensuite retravaillée ensemble.

*Comment êtes-vous passé à la réalisation avec *Night of the Creeps*, alors que jusque-là vous n'écriviez que des scénarios ?*

Si j'ai commencé par écrire des scénarios, c'est que je voulais faire de la mise en scène ! Je n'avais pas l'intention de me contenter éternellement de laisser les autres tourner mes scénarios. J'avais toujours pensé devenir réalisateur. Ayant écrit ce scénario, je me suis dit qu'il ne coûterait pas cher à mettre en scène et que ça ne devait pas être très difficile de faire un petit film d'horreur. J'ai écrit ce scénario en



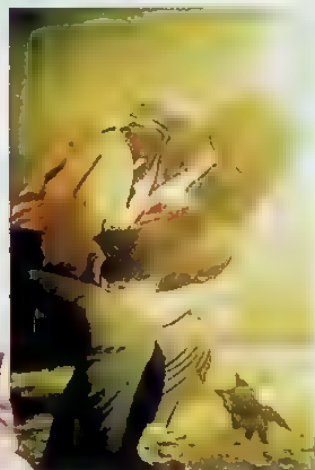
Le Maître des créatures maléfiques : le Comte Dracula !

LA BRIGADE DES MONSTRES

La momie qui s'effiloche : un gag génial !



une semaine, et je l'ai remis à mon agent, à qui il a beaucoup plu. Il faut dire que les dialogues étaient très amusants, alors que la plupart des scénarios sont mortellement ennuyeux à lire, d'habitude. J'avais veillé à ce que même les descriptions soient drôles, et pas seulement les dialogues. On avait l'impression que ça pouvait faire un bon film. Mon agent en a ensuite négocié les droits en spécifiant que c'était moi qui devais le mettre en scène. La TriStar, qui l'avait lu et avait envie de le produire, a accepté le marché. Je n'avais aucune



habitude de la mise en scène : bien qu'étant très familiarisé avec le cinéma depuis que j'étais tout jeune, je n'avais jamais suivi de cours de mise en scène, et je crois que ça se ressent. C'est ce qui fait l'originalité du style : je ne savais pas quoi faire d'autre !

Etes-vous plus à l'aise, maintenant, avec un budget plus important ?

Oh oui !

Et comment voyez-vous l'avenir ? Vous êtes très attiré par le fantastique, la science-fiction, l'horreur. Avez-vous l'intention de poursuivre dans cette voie ?

J'aime le fantastique dans toutes ses formes, mais pas trop l'horreur.



"Cessons de



Comment Monster Squad a-t-il été reçu aux États-Unis ?

Il a été accueilli par de très bonnes critiques, et il a été beaucoup apprécié de tous ceux qui l'ont vu, ce qui doit faire une douzaine de personnes en tout, la TriStar l'ayant très mal vendu. Ce sont certainement de très bons producteurs, mais de piètres commerçants ! Sur les douzaines et les douzaines de films qu'ils ont faits ces dernières années, trois ou quatre seulement ont eu du succès. On se demande d'où leur vient l'argent...

Nous avons surtout beaucoup aimé la description des relations entre les enfants et les monstres...

Je crois qu'on a trop fait, et que les bons films d'horreur sont rares. Je ne vois pas ce que je pourrais apporter au genre. Le fantastique, la science-fiction, transcendent la réalité, et c'est ce qui m'intéresse. Ma société de production s'appelle Hollywood Pulp Productions et ce n'est pas un hasard ; j'aimerais retrouver l'atmosphère des périodiques populaires des années 30 et 40, avec leurs héros, leurs créatures pulpeuses, leurs méchants vraiment très méchants, leurs savants fous, ce genre de choses... Je ne ferai certainement pas uniquement des films de science-fiction, mais je suis indiscutablement attiré vers tout ce qui dépasse la réalité.

Ce qui me plaisait dans l'histoire, c'était l'idée de ces monstres qui ne sont pas monstrueux, mais des exclus de la société ; des êtres avides d'amour et désireux de se faire accepter par les autres. Ce qui était d'ailleurs le fond du problème des films de l'Universal : rappelez-vous Boris Karloff dans *Frankenstein* : il voulait faire ami-ami avec la petite fille, et c'est bien involontairement qu'il la tuait. Il n'avait pas l'intention de tuer qui que ce soit au départ, il ne le faisait que parce que les gens avaient peur de lui. Il voulait être aimé des autres, et c'est leur haine qui le déstabilisait, l'amenait à tuer. Tout le monde a vu ces films, dans les-



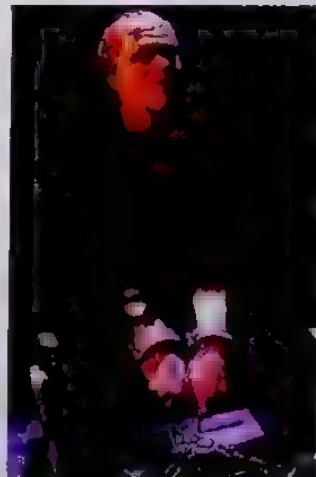
traiter les monstres en paria, et ils cesseront de tuer !"

quels le monstre se comportait en meurtrier ; dans cette perspective, nous avons décidé que les enfants seraient tellement gentils, tellement confiants, qu'ils aimeraient les monstres et se lieraient d'amitié avec eux, de telle sorte qu'ils cesseraient de se comporter en monstres. J'aime le message du film : cessons de traiter les monstres en parias et ils cesseront de tuer. Ce n'est pas parce qu'ils ne nous ressemblent pas, parce qu'ils ne parlent pas comme nous, que ce sont forcément des meurtriers.

Quel est le statut des scénaristes, aux États-Unis ? Pour peu qu'ils aient l'idée d'un bon film, ils semblent arriver relativement facilement à toucher les producteurs et à monter leur projet...

C'est vrai, et ça le sera sans doute de plus en plus. Les studios recherchent de jeunes talents dans tous les domaines. Mais ce n'est pas vraiment nouveau : on a toujours donné leur chance aux jeunes : Paul Shrader, Laurence Kasdan, en sont la vivante preuve de nos jours, mais dans les années 40 déjà, Preston Sturges, avait écrit un grand nombre de comédies avant de passer derrière la caméra. Billy Wilder était également scénariste... Ce qui est en train d'évoluer, c'est que les jeunes metteurs en scène d'aujourd'hui n'étaient pas tous scénaristes ; certains ont fait des vidéo-clips, quant ils ne sortent pas directement d'une école de cinéma. Le problème, c'est que s'ils sont parfaitement compétents sur le plan technique, ils n'ont aucune idée de la façon de raconter une histoire. Je ne citerai pas d'exemples, parce que je risquerais de parler de films que vous avez aimés et vous ne verriez pas ce que je veux dire, mais on connaît trop de

jeunes réalisateurs qui tentent de camoufler la faiblesse de l'intrigue en faisant bouger la caméra d'une façon inconsidérée, en jouant avec les éclairages et en noyant l'image dans la fumée. Ça fait beaucoup d'effet, mais c'est creux. Or, l'histoire est l'élément prépondérant d'un bon film. C'est un vieux débat : ça a beau être très bien fait, s'il n'y a rien dedans, ça ne peut pas être un bon film. La crise du cinéma ne vient pas du fait que l'on manque de réalisateurs ; il y a pénurie de bons scénaristes. Dans les années quarante, on regardait les films avec intérêt parce qu'on se



Le monstre au regard douloureux...

demandait ce qui allait arriver. Dans les films de Tony Scott, on s'en moque ; on sait que la photo sera belle et voilà tout...



Maxwork

Crimes au musée des

par Giuseppe Salza



horreurs !

*"La nuit des morts vivants",
recrée avec humour (et talent)
par le réalisateur, Anthony Hickox.*

Waxwork

Il en va des films ambitieux comme des hommes : certains sont merveilleux, d'autres parfaitement médiocres. Quelques-uns parviennent à se hisser à un niveau honorable ; ce sont des films honnêtes, sans prétention, qui savent nous distraire et parfois nous faire peur. Mais ces bons films sont de plus en plus rares. Waxwork fait partie du lot : une bande d'adolescents, de bons moments de terreur, quelques scènes de gore (qui pourront être coupées), et des effets spéciaux de très bonne qualité. Le tour était joué. Il fit une bonne impression au Marché du Film de Cannes, cette année où il passait pour la première fois. Waxwork est une petite production Vestron au budget de 3 millions de dollars, qui devait sortir aux Etats-Unis le 19 août. Mais comme elle ne pouvait pas espérer lutter avec The Blob et Nightmare 4, programmés le même jour, sa sortie fut repoussée à la Toussaint. Waxwork devrait sortir en France début 89.

Waxwork raconte l'éternelle histoire du musée de cires hanté où une bande de teenagers connaît un sort cruel. Mais cette fois, il y a du nouveau : chacun des garçons et des filles est attiré, comme par une force magnétique, vers un mannequin de cire, et se retrouve propulsé dans le passé, à l'époque où vivait le personnage qui lui a servi de modèle. C'est ainsi que ces gamins rencontrent tour à tour le Loup-garou, le Comte Dracula, le monstre de Frankenstein, la Momie, quelques zombies et même le Marquis de Sade.

C'est là que les effets spéciaux ultra-convaincants de Bob Keen entrent en jeu. Waxwork est une parodie, mais c'est aussi une production soignée et très amusante. Son réalisateur, Anthony Hickox — c'est le fils du réalisateur de Theatre de Sang — signe là sa première mise en scène, aidé par un producteur dont c'est la première production, Staffan Th. Ahrenberg.

« J'ai travaillé trois ans et demi comme bras droit d'Alexander Salkind [à qui l'on doit les trois premiers Superman et Supergirl] de Superman III à Santa Claus » nous confie le producteur. « J'étais responsable du financement, des ventes, du marketing et de tout ce qui avait trait aux questions financières. J'ai laissé tomber parce que son bureau était basé à Londres et que j'avais envie de m'installer aux Etats-Unis. Ahrenberg ne tarda pas à monter sa propre compagnie de production, Electric Pictures. « J'étais parité avec l'intention de mener à bien quelques projets personnels. Il ne s'agissait pas de Waxwork à l'époque. L'histoire de Waxwork est amusante : j'avais rencontré son réalisateur et scénariste, Tony Hickox, à mon hôtel, en ayant un accident de voiture dans le garage ! C'était en février 1986. Nous avons commencé à parler du projet, et six mois plus tard, nous traitions avec Vestron. » Ahrenberg avait alors autre chose en vue, dont une comédie de science-fiction, actuellement en cours de tournage. Il était tombé amoureux de Waxwork pour de

L'effrayant loup-garou ?

L'une des nombreuses métamorphoses du film.

De superbes effets spéciaux au service d'un scénario totalement délirant.

Une autre créature légendaire du bestiaire

bonnes raisons : « J'ai imaginé que chacun des jeunes de l'histoire pouvait être attiré par un mannequin de cire qui faisait écho à ses propres phantasmes. Pour l'une des filles, c'était le Marquis de Sade, pour l'un des garçons, c'était le Loup-garou ; chacun d'eux était en quelque sorte mesmerisé par ses phantasmes personnels. »

Anthony Hickox envisageait déjà de faire un film se déroulant dans un musée de cire. A la demande du producteur, il écrit le scénario de *Waxwork* en trois jours ; une semaine plus tard, ils s'efforçaient de concert de réunir le financement du film. L'expérience cinématographique de Hickox se résumait à un court métrage intitulé *Rocket Bye Baby*, un conte terrifiant narré par Vincent Price, avec Sophie Ward et Jean March. Malheureusement pour lui, les courts métrages n'ont jamais joui d'un très grand prestige à Hollywood.

La redoutable momie, où l'éternelle malédiction des Pharaons !



Waxwork

« Je n'avais jamais produit un seul film tout seul, mais Tony n'avait jamais mis en scène un seul long métrage non plus. C'était notre plus gros handicap lorsque nous avons essayé de monter le projet », nous révèle Ahrenberg. « Vestron était notre... 21^e tentative ! Nous avions rencontré 20 autres compagnies avant qui nous avaient fait trois sortes de réponses : « non », « peut-être » ou « nous avons dit oui, mais nous avons changé d'avis ». Tout d'un coup, je me suis retrouvé en train de parler, chez Vestron, avec trois responsables de différents services, qui se sont immédiatement montrés intéressés. Trois jours plus tard, l'affaire était faite. Notre association avec la Vestron a été extrêmement fructueuse : ils se sont montrés très coopératifs. »



L'effrayant bain de sang qui attend certains visiteurs.

Horreur et mutilations diverses...

...pour un sketch particulièrement réussi !



L'un des moments clés dans la négociation fut la projection de *Rocket Bye Baby* à la maison de production. A partir de ce moment-là, tout marcha comme sur des roulettes.

« La première version du scénario est presque celle que nous avons tournée. Nous y avons apporté quelques corrections de détail, qui ne prirent pas plus de deux semaines : en tout cas, tout ou presque s'y trouvait déjà. »

En fait, Tony Hickox est très amateur de films fantastiques et d'horreur. Il aime tout particulièrement les productions de la Hammer et les films de George Romero. Il y a dans notre film une séquence qui est un hommage direct à *La Nuit des morts vivants* : elle est d'ailleurs tournée en noir et blanc. Et puis il y avait la momie et les monstres classiques. Je crois que c'était pour lui un moyen de revivre sa petite enfance en s'amusant. »

Tony Hickox et Staffan Ahrenberg auraient bien voulu confier le rôle du directeur du musée de cire à Vincent Price. « Car il avait justement figuré dans *House of Wax* » déclare le producteur. « Mais ça n'a pas été possible, car, en raison de son âge, il ne peut travailler que sur de courtes périodes. Nous avons donc dû faire appel à David Warner, qui est d'ailleurs parfait dans son rôle de méchant. »

Nous avons repris Zach Galligan, rescapé de *Gremlins*. Nous voulions un groupe de jeunes, à la fois crédibles et faciles à reconnaître. C'est pour cela que nous avons choisi Deborah Foreman, la vedette de

Les souvenirs marquants d'une visite au Musée Tussaud de Londres

Valley Girls, qui donne maintenant la réplique à John Travolta dans un film de la Paramount intitulé *The Express*. Nous avons également pris Michelle Johnson, que l'on a vue aux côtés de M. Caine dans *Blame It On Rio* ; le rôle semblait fait pour elle. Enfin, on retrouvera au générique le nom de Patrick MacNee, que nous avons tous adoré dans *Chapeau melon et bottes de cuir*. » Staffan Ahrenberg avait tout de suite écarté l'idée que *Waxwork* pourrait ressembler à *House of Wax*, mais le film ne s'en inspire pas moins des souvenirs que Hickox garde des visites qu'il rendit au musée Tussaud d' Londres, où il vivait étant enfant,

Les nouveaux forfaits du célèbre Marquis de Sade ?

Le monstre d'Halloween ou celui

Le tournage du film, commencé le 17 août de l'année dernière devait se terminer le 30 septembre. Tout se passa bien. Cependant, quand on fait un film, on ne peut jamais dire à l'avance s'il va marcher ou pas. Or *Waxwork* était précédé de *Monster Squad* qui met également en scène un groupe de monstres classiques.

« On tremble toujours un peu avant la sortie du film. » déclare le producteur. « Mais il y a deux différen-



de Frankenstein ?

ces essentielles entre The Monster Squad et Waxwork : les héros du premier film étaient des enfants ; chez nous, ce sont des adolescents. Par ailleurs, le film avait coûté 11 millions de dollars, là où le budget du nôtre n'est que de 3 millions de dollars. Et encore, pour ce budget, j'ai pu m'offrir les services de Gianni Quaranta, le décorateur de La Traviata de Zeffirelli, qui a remporté un Oscar pour Chambre avec vue. C'est un de mes amis. C'est lui qui a

face au vampire
l'éternel recours :
l'usage du crucifix !

Waxwork



La fièvre du samedi soir au musée de cire ? (au centre : Patrick McNee)

conçu tous les décors du film, qui sont formidables. Nous les avons réalisés sur un plateau juste à la sortie de Los Angeles, à un endroit où on n'a pas l'habitude de faire des films d'horreur. C'est là que nous avons tourné tout le film.

Staffan Ahrenberg parle avec une excitation croissante de Waxwork. « Nous avons une femme reptile — allusion plaisante à The Reptile de John Gilling. Le film regorge d'ailleurs de références, à L'Invasion des profanateurs de sépultures, à Dr Jekyll & Mr Hyde, au Fantôme de l'Opéra, et beaucoup d'autres films. Nous aurions bien voulu faire allusion à Freddy Krueger, mais la New Line ne nous a pas donné l'autorisation.

Parce qu'il a bien fallu que nous demandions la permission aux ayants droits, ce qui implique toujours des recherches assez longues. Nous avons en particulier été très prudents avec le monstre de Frankenstein ; il ne fallait pas qu'il rappelle le maquillage de Karloff dans la version de l'Universal. Curieusement, nous n'avons pas eu le même problème avec les autres créatures.

Les monstres, les transformations et les effets spéciaux sanglants étaient du domaine du magicien britannique Bob Keen (Hellraiser, Hellbound). Sa collaboration à Waxwork valut d'ailleurs à l'artiste de se faire proposer par Vestron la

prise en charge des séquences additionnelles de The Unholy. Le film devant sortir avec le label « R »

en chauve-souris : comme les autres, cette créature a été fabriquée en Angleterre, dans le laboratoire de

mur où se trouvent des bouteilles de champagne ; il se retrouve empalé et les bouteilles de champagne explosent. Pour réaliser la scène, nous avons entouré la poitrine de l'acteur, sous ses vêtements, d'une sorte de ceinture d'où sort le goulot des bouteilles, et sous la pression, le champagne — du vrai champagne ! — gicle partout. »

À la fin du film, Patrick MacNee est décapité par le loup-garou. Pour ce faire, Bob Keen construisit une tête mécanique aux yeux exorbités, entièrement télécommandée par des manettes.

Le producteur Staffan Ahrenberg envisage de faire réaliser pour Waxwork une affiche dessinée qui retrouverait le style des années 50. Il est très satisfait de la collaboration avec Vestron : bien que la firme se soit réservée un droit de regard sur le montage, elle s'est bornée à lui faire quelques suggestions. « C'était une expérience formidable » conclut-il. « Nous n'avons pour ainsi dire pas eu de problèmes. Nous n'avons pas eu besoin de nous battre pour imposer notre point de vue. L'entente était superbe !

Je suis persuadé que ce que veut le public, c'est se distraire avant tout. Je crois que ce film fera peur, surtout aux jeunes, mais plus on est grand, plus on s'en amusera. Pour moi, Waxwork est une comédie ! »

“Je crois que ce film fera peur, surtout aux jeunes, mais plus on est grand, plus on s'en amusera”

(c'est-à-dire interdiction aux moins de 13 ans), on imagine si Keen put s'en donner à cœur joie !

Le choix de Staffan Ahrenberg ne fut pas le fruit du hasard, ainsi qu'il nous l'explique lui-même : « Nous avons tout de suite pensé à lui, dès la mise au point du scénario. C'était un grand ami de Tony Hickox, à Londres. Il avait beaucoup aimé le scénario et en a tiré quelque chose de formidable.

Nous avons demandé à Bob Keen de nous dessiner chacun des monstres du film, afin de savoir de quoi ils auraient l'air. À la fin du film, par exemple, Dracula se métamorphose

Bob Keen. Nous l'avons ensuite emmené aux États-Unis, avec 6 de ses 18 employés, pour les prises de vues des effets spéciaux. Keen était en effet directeur de la seconde équipe, et il a lui-même réalisé les séquences d'effets spéciaux. » Après Hellraiser, Bob Keen avait envie de s'engager dans un projet plus simple : les créatures du musée de cire devaient lui permettre de donner libre cours à son imagination en ce domaine. « Nous avons un loup-garou », nous raconte le producteur, « ainsi qu'une tête qui explose, et une scène comique dans la cuisine de Dracula : l'un des vampires est projeté contre un



CAMERON'S CLOSET

Armand Maestri est un petit homme timide et joyeux. Il ne s'enthousiasme vraiment que lorsqu'il parle de sa profession qui réunit deux de ses principales passions. Armand ne se contente pas de réaliser des films : Il vit une véritable histoire d'amour avec ses personnages et ses acteurs. Pour lui, chaque détail, même le plus minime, doit avoir son importance. Entre deux visites des monuments parisiens, il a pris le temps de nous parler de *Cameron's Closet* et de nous communiquer son enthousiasme pour son métier et pour le cinéma.

par Catherine...



CAMERONS'S

Entretien

avec Armand Mastroianni

Depuis plusieurs années, vous n'avez réalisé que des films fantastiques. S'agit-il d'un choix personnel ou y êtes-vous contraint par les producteurs ?

J'éprouve un plaisir personnel à faire des films fantastiques. Mais il est bien certain que les producteurs de films à petit budget privilégient ce genre parce qu'il est particulièrement commercial. Ils n'ont pas d'argent pour s'offrir des stars. Ils sont donc obligés de les remplacer par des scènes d'action et de violence qui attirent le public dans les salles.

CLOSET

Vous parvenez pourtant à tirer le maximum du peu d'argent dont vous disposez ?

Je trouve ce défi permanent particulièrement excitant, j'aime faire des films fantastiques quand je peux me livrer à un travail de création sur le scénario et la mise en scène.

J'adore exprimer les choses de façon visuelle en essayant de trouver des idées originales. Je n'éprouverais aucun intérêt à réaliser un film d'horreur traditionnel.

Cela vous est-il déjà arrivé ?

Une seule fois. Pour *He Knows You're Alone*, mon premier film. Je ne le regrette pas car cela a été une expérience très enrichissante. Il est d'ailleurs amusant de noter que ce film a constitué mon plus grand succès commercial. Il s'agissait d'une histoire de tueur psychopathe classique qu'il faut replacer dans le contexte de l'époque : le film a bénéficié de la popularité de *Vendredi 13* et d'*Halloween* qui venaient juste de sortir.

Avez-vous participé au script de Cameron's Closet ?

Je venais juste de terminer mon film *Distorsions* lorsque le producteur Luigi Cingolani m'a confié le projet. Il m'a donné le livre de Gary



Un flic hanté par des cauchemars prémonitoires lutte contre...



Le monstre : une création horrifique due à Curro Rambaldi.

Brandner ainsi qu'une première mouture du script. J'ai beaucoup apprécié l'histoire mais je me suis tout de suite senti gêné par un détail : toutes les séquences de meurtre avaient lieu dans le placard du jeune garçon. Cela me paraissait trop évident pour le spectateur : il pourrait trop facilement prévoir quand allaient se dérouler les scènes d'action. Il fallait donc trouver autre chose et je dois reconnaître que Brandner s'est monté tout à fait ouvert à mes suggestions. Il a approuvé mon idée de rendre le monstre plus démoniaque. Pour moi, le placard de Cameron n'était qu'une image : c'est ce qui se passe dans l'esprit du garçon qui est intéressant. J'ai particulièrement joué sur la psychologie du personnage que je voulais rendre attachant. J'ai fait de Cameron un petit garçon

solitaire qui s'est créé un compagnon de jeu imaginaire pour combler le manque d'amour de ses parents. Je trouve indispensable que les spectateurs se sentent concernés par les personnages. C'est vraiment un facteur capital pour que le film soit réussi. Aucun maquillage, aussi bien fait soit-il, ne pourra faire vibrer le public comme les sentiments et l'affection qu'il éprouve pour les personnages d'un film.

Cameron est doué de pouvoirs paranormaux. C'était déjà le cas de l'héroïne de Un Tueur dans la Ville. Êtes-vous passionné par ce genre de phénomènes ?

Ce n'est pas une obsession mais cela m'intéresse. J'aime à sortir des limites de la réalité parce que cela me donne une plus grande liberté. Tout le monde sait de quoi est capable un tueur psychopathe : il est difficile d'improviser sur ce thème. Mais, dès que le surnaturel entre en ligne de compte, on peut mieux jouer avec le spectateur qui n'a plus aucun point de référence. Il se laisse alors guider et surprendre par l'histoire.

Votre discours se rapproche plus de celui des réalisateurs européens, plus cérébraux, que de celui des Américains qui ne s'intéressent qu'à l'action...

C'est certainement vrai. J'ai été frappé, en France, par la façon dont les gens aiment le cinéma pour son côté artistique. Aux États-Unis, la plupart des professionnels ne s'intéressent qu'au commerce et aux affaires. Je crois pourtant fermement que l'un n'empêche pas l'autre. Pour ma part, j'aime étudier chaque aspect d'un scénario de façon très cérébrale parce que je suis sûr que cela permet d'améliorer la qualité et l'efficacité de l'histoire. Je pense constamment aux réactions

"Il n'y a aucun plan gratuit, chaque angle de caméra est étudié par rapport à la psychologie des personnages".

du public ce qui me paraît le meilleur moyen de le satisfaire. Cela semble peut-être ardu à première vue mais je vous assure que le résultat est très gratifiant : je me sens d'autant plus fier de moi si le film est un succès !

Vous montrez-vous aussi intellectuel dans votre travail avec les comédiens ?

Absolument ! Comme je vous le disais, les personnages ont une importance prédominante dans mes films. J'aime à étudier leur personnalité à fond même si elle n'apparaît pas toute entière dans le film. Je confie donc toutes mes idées aux comédiens et je pense que cela les aide beaucoup à construire leur personnage. Je leur donne énormément d'indications, pas seulement sur le jeu, mais aussi sur les réactions et les motivations profondes de leur personnage.



...une créature infernale réfugiée dans le placard de Cameron.

CAMERON'S CLOSET

Contrairement à beaucoup de vos pairs, les effets spéciaux ne semblent pas vous motiver...

Je sais qu'ils sont une nécessité dans ce genre de films. Mais, les gens en ont tellement vu et de tellement bonne qualité que je n'ai pas envie de jouer sur ce terrain. Je réalise des films à petit budget et je ne pourrais jamais concurrencer les grands studios dans le domaine des effets spéciaux. Alors, je n'essaye même pas : je préfère donc m'intéresser à d'autres aspects du script. De plus, de dois avouer que je trouve trop facile de faire de l'esbrouffe avec des effets spéciaux spectaculaires. Cela réussit peut-être à d'autres réalisateurs mais ce n'est pas pour moi. J'aime mieux travailler mes intrigues et mes personnages.

Vous avez tout de même choisi un grand spécialiste, Carlo Rambaldi, pour réaliser le monstre...

Rambaldi était sur le projet avant mon arrivée. Les producteurs ont fait appel à lui dès qu'ils ont eu acheté le scénario. Carlo m'a montré ses premiers dessins et je n'ai pas aimé l'aspect simiesque qu'il envisageait pour la créature. Nous en avons discuté et il a accepté de lui donner une apparence plus démoniaque. C'est un homme charmant et un véritable génie de la mécanique.



Une histoire contée sous une multitude de points de vue...

afin de dynamiser les scènes d'exposition et de mieux faire entrer le spectateur dans l'histoire. J'ai aussi utilisé un objectif "champ-coupé", lentille qui garde la mise au point sur deux sujets qui ne sont pas dans le même plan d'image, pour la séquence durant laquelle Cameron avoue à la psychologue qu'il souhaitait la mort de son beau-père. Ainsi, je suis parvenu à obtenir les réactions des deux personnages au moment où le garçon prononce cette réplique-clé.

Ressentez-vous toujours la même passion lorsque vous tournez vos films ?

Je suis comme un gamin sur un plateau. Je sautille dans tous les sens et j'essaye de communiquer mon enthousiasme à toute l'équipe,



L'horreur visuelle alterne avec le suspense psychologique.

Face au minotaure de l'enfer !

Pourtant, la créature reste assez statique : on ne la voit pas beaucoup bouger...

C'est un choix tout à fait conscient. Le monstre n'a pas besoin d'être très mobile. Il se contente d'observer, de contrôler ses victimes. Je le trouvais plus impressionnant ainsi... Je ne crois pas qu'il soit utile de tout montrer. Par exemple, pour la séquence où le collègue du policier se fait tuer, je n'ai pas souhaité insister sur la violence. Il suffit de voir le sourire monstrueux du beau-père de Cameron pour comprendre qu'il va se passer des choses terribles...

Parlez-nous de la séquence pendant laquelle Cameron, collé au plafond par la créature, est sur le point de se faire happer par le ventilateur...

J'ai eu cette idée pendant le tournage. Je trouvais gênant que le petit garçon ne soit jamais en danger. Cela me semblait nuire à la force du scénario. J'ai donc écrit cette scène durant laquelle le monstre lui fait

une démonstration de ses pouvoirs. L'idée m'est venue, un soir, en regardant le ventilateur de ma chambre d'hôtel. Je me suis dit : "Qu'arriverait-il s'il me tombait sur l'estomac ?". Au fond, cette séquence n'est qu'une variation de la scène classique de la femme menacée par une scie circulaire : je n'ai rien inventé de vraiment nouveau. Néanmoins, nous avons été obligés de construire une pièce tournoyante pour réaliser cet effet. Cela a fait grincer des dents au producteur parce que ça nous a coûté très cher !

Vous vous êtes visiblement beaucoup amusé à tourner certains plans du film. Cela ne va-t-il pas à l'envers de ce que vous nous disiez sur l'importance primordiale du scénario ?

Pas du tout ! Il n'y a aucun plan gratuit dans *Cameron's Closet* ! Chaque angle de caméra est étudié par rapport à la psychologie des personnages. Par exemple, pendant tout le début du film, j'utilise de très nombreux mouvements de caméra



même au perchman ou à la script ! Je donne vraiment des suggestions à tout le monde et il paraît que ma passion est contagieuse !

Pour vous, le cinéma est un perpétuel amusement ?

Vous savez, je me sens quelquefois coupable de m'amuser autant sur mes tournages. Lorsque j'étais adolescent et que je réalisais des films en Super 8, mes parents considéraient que je perdais mon temps. Ils auraient préféré me voir étudier ou lire. Souvent, mon père me faisait des réflexions à ce sujet. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais quand je me sens bien sur mon plateau, j'ai parfois encore la crainte de sentir sa main sur mon épaule et

sexuels d'un prêtre qui finissait par renoncer à ses vœux. Ce petit film a obtenu plusieurs prix dans les festivals américains ce qui a constitué un bon début pour ma carrière. Je n'ai jamais mis les pieds dans une école de cinéma mais toutes ces expériences m'ont été très profitables.

Revenons à Cameron's Closet. Comment avez-vous rencontré Scott Curtis, le petit garçon qui interprète le rôle de Cameron ?

Cela n'a pas été sans mal. J'ai auditionné un grand nombre d'enfants mais aucun ne semblait convenir au rôle. Il s'agissait de petits garçons déjà très habitués à se trouver devant une caméra pour des publicités et ils manquaient de naturel. Scott n'avait fait que quelques photos avant de jouer dans mon film. Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il serait un Cameron idéal. Il dégageait une impression de fragilité et d'innocence

qui convenait tout à fait au personnage. Depuis *Cameron's Closet*, sa carrière a fait un saut en avant : il vient d'être engagé dans une série télévisée. J'ai vraiment été ravi de travailler avec lui ainsi qu'avec tous les autres comédiens du film. Je suis conscient d'avoir eu de la chance de trouver des acteurs aussi professionnels et talentueux. Je tiens particulièrement à signaler la prestation de Cutter Smith qui joue le rôle du policier : il est parfaitement parvenu à rendre le côté vulnérable de son personnage et j'ai été impressionné par son interprétation.

Vous vivez à New-York, mais, depuis quelques temps, vous tournez vos films à Los Angeles. Comment expliquez-vous cette affection soudaine pour Hollywood ?

J'aimerais bien continuer à travailler à New-York mais cela revient beaucoup plus cher que de tourner

en Californie. En effet, à Hollywood, on a tout sous la main : équipe technique, comédiens, spécialistes en effets spéciaux. Tout est adapté pour le cinéma à Los Angeles. Les producteurs pensent qu'il est plus avantageux d'y tourner et il faut reconnaître qu'ils ont raison.

D'autres réalisateurs connus, comme William Lustig, Sam Raimi ou les frères Cohen, semblent avoir tenu le même raisonnement que vous. Quels sont vos rapports avec eux ?

Nous formons un petit groupe très uni et nous nous retrouvons souvent pour échanger des idées. Nous formons presque une nouvelle école, comme pouvaient le faire De Palma, Lucas, Coppola et Friedkin ! Je trouve qu'il est bon de s'entre-aider parce qu'on a toujours quelque chose à apprendre de l'expérience des autres. C'est une attitude saine. Si l'on croit tout connaître et si l'on reste isolé, on finit par étouffer et par ne plus évoluer. Il y a toujours moyen de s'améliorer et la discussion est bien souvent très utile.

Vous ne perdez pourtant pas trop de temps à parler puisque vous avez déjà réalisé un autre film depuis Cameron's Closet. S'agit-il d'une autre histoire fantastique ?

Pas du tout. Mon nouveau film, *Double Revenge*, est un thriller bourré d'action et de cascades. On y retrouve Joe Dallesandro, qui n'avait pas travaillé depuis un moment. J'ai été très heureux de changer de registre et j'espère que les spectateurs apprécieront le résultat.

Vous allez maintenant prendre quelques vacances ?

Il n'en est pas question ! Je dois tourner un film d'horreur. *Skins*, dont le thème est assez proche de *Sépulture*. J'ai aussi un projet de film sur le catch. Cela s'appelle *Hammerlock* et cela permettrait au public de découvrir les dessous de ce sport si spectaculaire. Mais, pour dire la vérité, mon plus grand rêve est encore plus ambitieux : j'aimerais faire un remake de *Rocco et ses frères*, le film de Visconti. Je raconterais l'histoire d'une famille venue d'une petite ville des Etats-Unis et qui se laisse détruire par la vie dans une grande cité américaine. Je pense que cette histoire est magnifique et universelle. Les personnages sont superbes et très vivants et, comme je vous l'ai déjà dit, c'est pour moi l'essentiel et le plus stimulant !

Propos recueillis à Paris et traduits par Caroline Vié.



Photo Ph. Guersan

Armand Mastroianni dans les coulisses du *Grand Rex*.

de l'entendre me dire que je perd mon temps !

Vous avez donc réalisé quelques films Super 8. De quoi parlaient-ils ?

J'ai fait mes études dans un établissement religieux : ma première inspiration a donc été la vie du Christ. Mes petits camarades se déguisaient avec des draps de lit et interprétaient leur rôle vêtus de ces toges improvisées. J'ai fait aussi quelques péplums, puis je me suis dirigé vers le fantastique avec un *Dracula* et un *Jack l'Eventreur*. Plus tard, au lycée, j'ai écrit et réalisé un court-métrage en noir et blanc sur la vie d'un drogué et sur ses rapports avec ses parents. Cela durait vingt minutes. Malgré son format peu professionnel, le film a été montré dans un festival à New-York. Un ami compositeur était venu interpréter la musique en direct dans la salle avec son orgue électronique. Coppola et Polanski faisaient partie des spectateurs : j'étais très impressionné. Ensuite, au collège, je me suis inscrit au club Cinéma. J'ai réalisé un autre court-métrage, en 16 mm cette fois, qui racontait les fantasmes

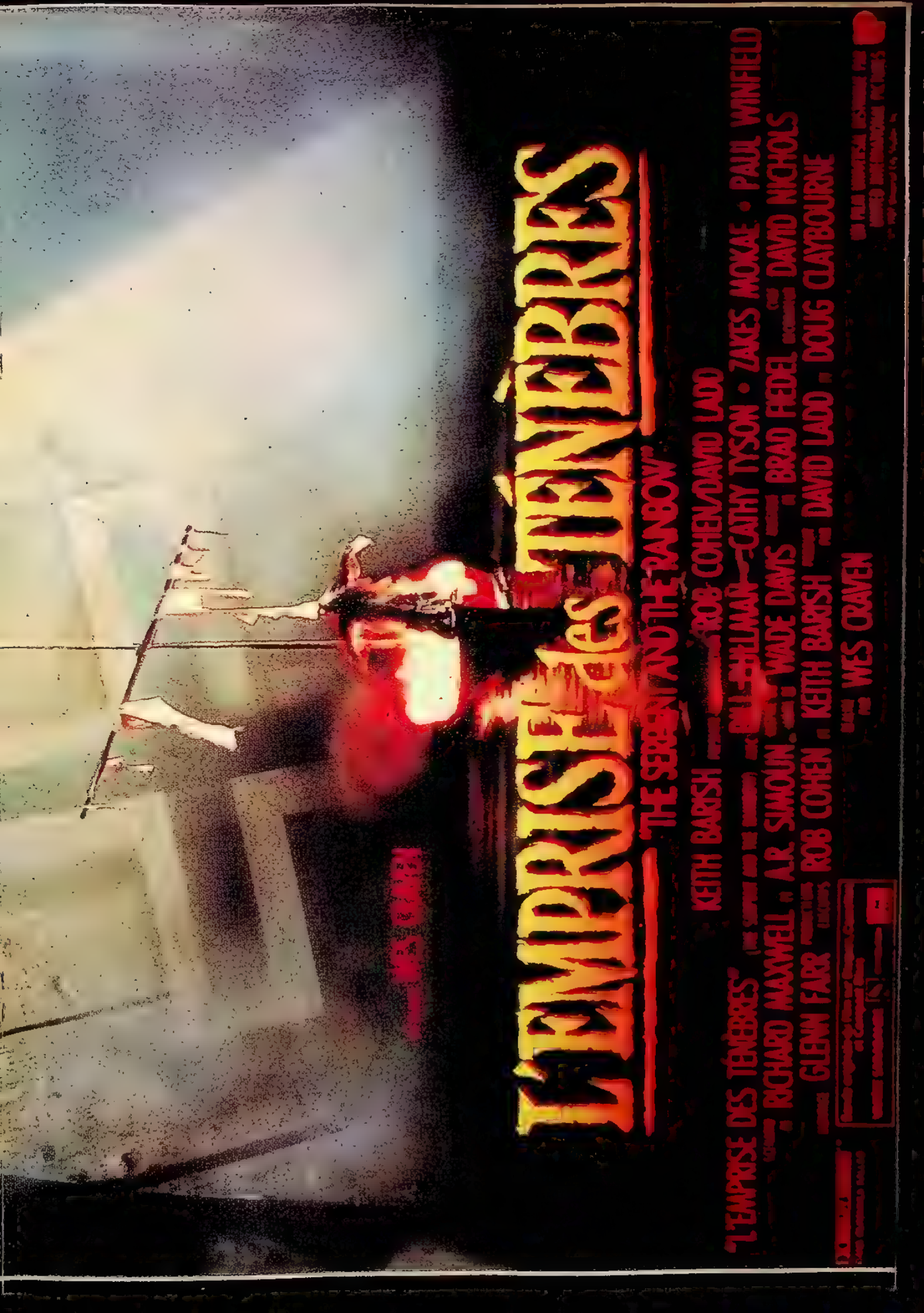


Nora, la psychologue de la police, va risquer sa vie...

Le nouveau film du réalisateur des "Griffes de la Nuit".

Ne m'enterrez pas...
Je ne suis pas mort!





L'EMPRISE des TÉNÉBRES

THE SERPENT AND THE RAINBOW

KEITH BARISH

ROB COHEN/DAVID LADD

"L'EMPRISE DES TÉNÉBRES"

(THE SERPENT AND THE RAINBOW)

BILL PHILLMAN

CATHY TYSON

ZAKES MOKAE

PAUL WINFIELD

GLENN FARR

ROB COHEN

WADE DAVIS

BRAD FIEDEL

DAVID NICHOLS

DOUG CLAYBOURNE

KEITH BARISH

ROB COHEN

DAVID LADD

WES CRAVEN

Produced by Bill and Barbara Craven
Screenplay by Bill and Barbara Craven
Directed by Bill and Barbara Craven

WES CRAVEN

THE FILM INTERNATIONAL PRESENTS
A UNITED INTERNATIONAL PICTURES
PRODUCTION

POLTERGEIST III

U.S.A. 1988. Un film de Gary Sherman • Scénario : G. Sherman et Brian Taggart • Montage : Ross Albert • Musique : Joe Renzetti • Effets visuels spéciaux : Gary Sherman • Maquillages spéciaux : John Caglion Jr., Doug Drexler • Conseiller maquillages : Dick Smith • Production : M.G.M. • Distributeur : U.I.P. • Durée : 98 mn. • Sortie : le 10 août 1988 à Paris.

Interprètes : Tom Skerritt (Bruce Gardner), Nancy Allen (Patricia Gardner), Heather O'Rourke (Carol Anne), Zella Rubinstein (Tangina), Lana Flynn Boyle (Donna Gardner), Nathan Davis (Kane), Kip Wenzel (le Dr. Seaton).

L'histoire : "Chicago. La petite Carol Anne est, pour deux mois, l'hôte de son oncle Bruce Gardner, de sa tante Patricia et de sa cousine Donna qui s'efforcent de lui faire oublier les visions qui la hantent depuis sa plus tendre enfance. Après quelques semaines de répit, des phénomènes bizarres commencent à se produire dans la tour des Gardner : des courants d'air glacés se répandent dans les couloirs, des ascenseurs s'arrêtent brutalement, des miroirs se fendent, etc. Carol Anne voit ressurgir la silhouette spectrale, le visage blafard et émacié de son sinistre persécuteur, le Révérend Kane, qui l'invite d'une voix douceuse et plaintive à le conduire vers la lumière..."

L'Écran Fantastique vous en dit plus : *Poltergeist III* a été entièrement tourné à Chicago, une ville que Gary Sherman connaît bien pour y être né et y avoir passé la majeure partie de sa vie. "Le premier film de la série se passait dans la banlieue. Le second à la campagne. Avec mon co-scénariste Brian Taggart, nous avons donc décidé de donner à *Poltergeist III* un cadre résolument urbain, de situer cette histoire de fantômes dans une métropole archi-peuplée. Chicago était un excellent choix, parce qu'on y trouve quelques-uns des plus hauts gratte-ciel du monde" déclare Gary Sherman. "Le décor principal est un building de 102 étages de magasins, 7 de parkings, 30 de bureaux, 2 étages occupés par un club de mise en forme avec piscine, gymnase et supermarché, ensuite plus de 60 étages d'appartements couronnés par un restaurant, un observatoire et une station de radio et une terrasse équipée d'un dispositif de nettoyage de vitres conçu comme un train circulant à l'extérieur de la façade et pouvant descendre jusqu'au 5^e étage. Pour le tournage, nous avons utilisé un building de verre et d'acier situé au nord de la ville. Nous avons beaucoup joué sur le côté urbain et sur les terreurs optiques que peuvent engendrer les gratte-ciel avec leurs ascenseurs, leurs escaliers, les hauteurs vertigineuses". Gary Sherman, qui a enseigné l'animation et les truages optiques à l'Illinois Institute of Technology, a pu ici mettre en pratique ses connaissances. "L'originalité de *Poltergeist III* est que tous les effets spéciaux y sont réalisés "dans la caméra" et non en laboratoire, à l'aide de vitres, de miroirs et d'oblectifs. Il s'agit de réfléchir et réfracter la lumière de telle sorte que l'image de l'objet se trouve modifiée. Nous avons utilisé des glaces sans tain et plusieurs sortes de miroirs en verre ou en plastique dont la texture et la densité leur permettaient d'absorber plus ou moins de lumière. Nous avons joué sur les angles de prises de vue pour modifier l'image des objets. Nous avons en outre construit, à l'aide des miroirs, des chambres fantômes où les scènes se reflétaient symétriquement, les acteurs réagissant alors à leur propre image avec un parfait synchronisme."

Gary Sherman est né à Chicago le 28 août 1945. Il étudie le dessin et la photo à l'Illinois Institute of Technology, dont il sort diplômé en 1967. Il s'oriente vers la réalisation de spots publicitaires, débute dans le long métrage avec un documentaire d'une heure sur le rocker Bo Diddley et obtient l'Emmy avec son second documentaire : "The Helping Relationship". En 1969, il s'établit à Londres comme réalisateur et chef opérateur de films publicitaires pour Coca-Cola, les produits Johnson, etc. Il y co-rédige et réalise en 1972 son premier film *Death Line* (Le métro de la mort), avec Donald Pleasence et Christopher Lee. De retour à Los Angeles en 1975, il écrit plusieurs téléfilms et pilotes, dont "Island of Women" et "The Mysterious Two", qui réalisera en 1982. Il collabore avec Ronald Shusett au scénario original de *Phobia* de John Huston, et réalise en 1981 *Dead and Buried* (Réincarnation). Un an plus tard, il signe *Vice Squad* (Descente aux enfers), thriller hyper-violent qui remporte un succès international. En 1986, il tourne *Wanted : Dead or Alive*, puis écrit et met en scène le pilote de la série ABC "Sable", d'après la BD "John Sable, Freelance".

L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA FANTASTIQUE

L'EMPRISE DES TÉNÉBRES

(The Serpent and the Rainbow) U.S.A. 1987. Un film de Wes Craven • Scénario : Richard Maxwell, A.R. Simoun et Wes Craven d'après le roman de Wade Davis • Directeur de la photographie : John Lindley • Décors : David Nichols • Montage : Glenn Farr • Musique : Brad Fiedel • Effets spéciaux visuels : Gary Gutierrez • Production : Universal • Distributeur : U.I.P. • Durée : 96 mn • Sortie : le 11 mai 1988 à Paris.

Interprètes : Bill Pullman (Dennis Alan), Cathy Tyson (Maricelle), Zakes Mokae (Dargen Peytraud), Paul Winfield (Lucien Céline), Brent Jennings (Mozart), Conrad Roberts (Christophe).

L'histoire : "Boston, 1985. Les responsables d'un grand laboratoire pharmaceutique chargent un chercheur-aventurier, le Dr Dennis Alan, très au fait des problèmes Yaoudou, de rapporter un échantillon de cette drogue qui transforme les vivants en zombie, après leur avoir donné l'apparence de la mort physique. L'enquête d'Alan commence, mais il se heurtera bientôt à Peytraud, le chef sadique et cruel des Tonton Macoutes. Peytraud est aussi le puissant Bokor, grand prêtre vaudou et voleur d'âmes. Il réduit ceux qui élèvent leur voix contre la dictature des Duvalier à l'état de zombie ! Dans une Haïti secouée par la révolte populaire et proche de la fin d'un régime de terreur, une descente aux enfers du Vaudou, de la folie et du monde des morts-vivants débute pour le Docteur Dennis Alan, devenu très vulnérable pour avoir franchi la frêle frontière qui sépare le réel du surnaturel..."

Pour en savoir plus : Spécialiste incontesté du cinéma d'épouvante, Wes Craven a su donner ses lettres de noblesse au cinéma "gore". Dans ses précédents films, la violence rejoignait l'humour et le macabre pour mieux perturber un contexte social et familial typiquement américain et mieux en souligner la banalité conservatrice et les intolérances morales. Avec *The Serpent and the Rainbow*, Craven aborde un univers nouveau et inconnu. Et le jeune anthropologue américain, héros du film, arrivé en Haïti avec toutes ses certitudes d'homme de science occidental éclairé, va devoir remettre en question les principes mêmes de son existence !

Né dans l'Ohio le 2 août 1949, Wes Craven travaille d'abord comme guitariste professionnel à Chicago, avant de s'inscrire à l'Université. Titulaire d'un premier moyen métrage et de *Philosophie*, il tourne avec un groupe de ses étudiants un premier moyen métrage en 16 mm. La passion étant trop forte, il abandonne bientôt l'enseignement pour ne se consacrer qu'au cinéma. Ainsi débutera une carrière entièrement vouée au fantastique (*La dernière maison sur la gauche*, *La colline à des yeux*, *La ferme de la terreur*, *La créature des marais*, *La colline à des yeux 2*), *Les griffes de la nuit*, *La nuit mortelle*, de 1973 à 1986). Beaucoup plus qu'un habile fabriquateur, Wes Craven est un cinéaste et un auteur distillant dans chacun de ses films un univers et une atmosphère éminemment personnels. "La terreur est un véhicule qui galvanise le public", explique Craven à propos de *L'Empire des Ténébres*. "C'est aussi la joie de parvenir à un nouveau point de vue sur soi et la réalité. Les manifestations de terreur peuvent être considérées comme le droit de passage vers un plus grande liberté. Les gens qui font l'expérience de la terreur, de quelque nature qu'elles soient, s'ils y survivent, deviennent des êtres humains plus forts. Beaucoup des impulsions qui me poussent à faire ce genre de films reposent sur ma propre réaction à ce qui se passe dans le monde. Un grande partie de notre planète vit dans un âge sombre où règnent la tyrannie et la menace du terrorisme. Nous rejoints tous cette effrayante réalité dans notre subconscient. En tant que cinéaste, on se doit de franchir cette ligne et de s'aventurer dans ces régions qui effraient la plupart. On ne travaille pas selon les règles normales en vigueur dans la société. Les films d'horreur et de terreur ont une fonction de soupape pour la santé mentale. Ils permettent aux gens de libérer les folies et les rages que l'on doit normalement étouffer. Les films d'épouvante entraînent le public dans des zones de l'inconscient qu'ils ne visitent habituellement que pendant le sommeil ou en état d'hallucination. Ils traitent d'images et de situations qui reflètent l'angoisse qui nous étreint et nous obsèdent, nous et tous ceux de notre culture. En ce sens, les films d'horreur et de terreur sont primordiaux."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA FANTASTIQUE

Le nouveau film du réalisateur des "Griffes de la Nuit".

Ne m'enterrez pas...
Je ne suis pas mort!

L'EMPRISONNEMENT DES TÉNÉBRES

Le scénario de "L'EMPRISONNEMENT DES TÉNÉBRES" a été écrit par le réalisateur du film "GRIFFES DE LA NUIT" et le scénariste de "LE SEPTIÈME CIEL". Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King. Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King. Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King.

Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King. Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King. Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King.



POLTERGEIST III



METRO-GOLDWYN-MAYER présente un film de GARY SHERMAN - POLTERGEIST III - TOM SKERRITT - NANCY ALLEN
HEATHER O'ROURKE - ZELDA RUBINSTEIN - JOE RENZETTI - Directeur de la Photographie - ALEX NEPOMNIASCHY
Scénario par GARY SHERMAN & BRIAN TAGGERT - Réalisé par GARY SHERMAN

Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King. Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King. Le film est une adaptation du roman "THE DARK ROOM" de Stephen King.

PRIX DU FILM LE PLUS HORRIBLEMENT DROLE
-LES NULS- (CANAL+) FESTIVAL DE PARIS - GRAND REX 1988

CRITTERS 2



ILS SONT DE RETOUR, ENCORE PLUS RUSÉS ET PLUS FÉROCES QUE JAMAIS.

[illegible]

2000

THE CULTURAL IMPERIALISM

BAD TASTE

UN DÉGOÛT
ÉTRANGE
VENU
D'AILLEURS...



0000157016

WORLDWIDE

THE MUSEUM

2511840506c JACOBI, H. T.

TERRY POTTER, PETER JACKSON, CRAIG SMITH

NOTES RECEIVED

THE KENTUCKY TOUR 1963

784

References

1151

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nouvelle-Zélande, 1987. Un film produit, écrit réalisé par Peter Jackson • Scénario additionnel : Tony Hiles, Ken Hammon • Directeur de la photo : Peter Jackson • Musique : Michelle Scullion • Effets spéciaux : Peter Jackson • Production : Wingnut Films • Distributeur : Eurogroup • Durée : 90 mn. Sortie : le 24 août 1988 à Paris. Interprètes : Peter Jackson (Derek), Mike Minet (Frank), Pete O'Herne (Barry), Terry Potter (Ozzie), Craig Smith (Giles), Doug Wren (Crumb).

L'histoire : "Une petite ville, au bord de la mer, est beaucoup plus tranquille qu'à l'ordinaire. Tous ses habitants ont disparu. Il semble qu'ils ont été victimes d'extra-terrestres violents, venus sur Terre à la recherche de chair humaine pour fabriquer des hamburgers dans leur chaîne de fast-food intergalactique ! Avant que le dernier habitant ne meurt, un coup de fil de détresse est lancé. Il est alors temps pour Barry, Derek, Frank et Ozzie de se déplacer dans la zone dangereuse. Ils ont formé un Comité de Lutte contre les extra-terrestres, et vont s'employer à traquer les créatures..."

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Peter Jackson a réalisé son premier film à l'âge de 9 ans : un court métrage de 4 mn en Super-8 sur la 1^{re} Guerre Mondiale ! Suivent une quinzaine de films en 8 mm de longueur variable, allant de la comédie et de l'animation à l'horreur et au fantastique. *Bad Taste* est au départ un court-métrage de 20 mn, intitulé *Road of the Day* : l'histoire d'un homme s'occupant de charité, qui connaît un destin terrible dans une petite ville. L'objet de ce court métrage est pour Peter Jackson de tester sa nouvelle caméra, une Bolex 16 mm. Le tournage débute le 27 octobre 1983. Il doit durer un mois, étalé sur les weeks-ends uniquement. Peter réclame alors une bourse aux Arts Council, qui est refusée. Aussi décide-t-il de le produire lui-même, sur son salaire du Wellington Evening Post. Chaque participant est mis en participation. De nouvelles idées prolongent le tournage d'un an et plus. Fin 84, Peter fait le montage sur la table de sa salle à manger. Les repas sont pris sur les genoux durant cette période. A sa surprise, le jeune cinéaste constate que le film atteint une heure. Mais il lui manque une véritable intrigue, il lui faut donc transformer son travail en un long métrage. Le projet est rebaptisé *Giles' Bid Day*. Il fait une demande auprès de la New Zealand Film Commission pour une assistance financière. La commission l'encourage, mais n'est pas prête à s'engager. Elle préfère attendre le résultat final. Peter, infatigable, décide de continuer selon son système. Pourtant, un événement perturbe l'aventure : l'acteur principal d'alors, Craig Smith, se marie. Non seulement ses weeks-ends sont compromis, mais il n'est plus très enthousiaste pour les scènes de gore. La production s'arrête le temps de trouver une nouvelle solution : un autre scénario, utilisant un maximum du matériel tourné. Mais pour une autre histoire.

Trois figurants deviennent vedettes : les rôles de Mike Minetti, Terry Potter et Pete O'Herne sont renforcés, un nouveau personnage créé : Derek, joué par Jackson lui-même. La production reprend après un arrêt de 5 mois. Mais d'autres problèmes surgissent : deux membres du casting jouent au football chaque dimanche après-midi. Seul un acteur est disponible pour le dimanche entier. A la mi-85, le film s'intitule *Bad Taste*. Le bouche à oreille se met à fonctionner. A la mi-86, les 3/4 du film sont tournés et montés. Les gens du métier qui visionnent son travail encouragent Jackson à se représenter à la Commission. Cette fois, cela marche ! En novembre 86, La Commission s'engage à financer la fin du tournage. Tony Hiles rejoint le projet en tant que producteur consultant. Des effets spéciaux plus ambitieux sont conçus, et des réalisateurs indépendants prêtent de leur matériel et de leur temps libre. Jamie Selkirk débute le montage final. Tout le dialogue est post-synchronisé. Une nouvelle projection encourage la Commission à augmenter son investissement. Michelle Scullion compose la musique et un son stéréo est développé. Après 4 ans, *Bad Taste* était prêt pour son public. Sélectionné au Festival de Paris en juin 88, il y obtiendra un vif succès public ainsi que le Prix Spécial Gore.

"Je suis né le 31 octobre 1961 (le jour d'Halloween !) à Wellington, Nouvelle-Zélande", précise Peter Jackson. "J'ai grandi dans un petit village et suis fils unique. Mes parents n'ont aucun lien avec le cinéma. Le fantastique me fascine depuis longtemps. Je suis un admirateur des films de Ray Harryhausen, et voulais d'ailleurs devenir un animateur comme lui. J'ai quitté l'école à 17 ans, et entamé un stage de photographe d'une durée de 3 ans, au bout duquel je fus embauché. En novembre 86, j'abandonnais définitivement la photographie après 7 ans de bons et loyaux services. J'étais à présent un réalisateur à plein temps !".

U.S.A. 1988. Un film de Mick Garris • Scénario : D.T. Towhy et Mick Garris • Directeur de la photo : Russell Carpenter • Montage : Charles Bornstein • Musique : Nicholas Pike • Critters créés par : Chiodo Brothers Productions • Effets spéciaux de maquillage : Chris Biggs • Production : New Line • Distributeur : Capital Cinéma • Durée : 80 mn • Sortie : le 27 juillet 1988 à Paris.

Interprètes : Scott Grimes (Brad Brown), Liane Curtis (Megan Morgan), Don Oppen (Charlie Mc Fadden), Barry Corbin (Harry, le shérif), Tom Hodges (Wesley), Terrence Mann (Ug), Roxanne Kernohan (Lee).

L'histoire : "Un an après la bataille qui s'était engagée contre les Critters, Brad est de retour pour passer de paisibles vacances de Pâques dans la ferme familiale. Il commence à apprécier sa petite visite, en particulier lorsqu'il fait la connaissance de Megan, la jeune fille de l'éditeur du journal local, mais se pose toutefois des questions quant à l'absence de son vieux copain Charlie. En fait, Charlie a été recruté par des chasseurs de primes extra-terrestres et travaille dorénavant avec eux. Au moment où ils sont en train de travailler sur une lointaine planète, leur ancien patron les appelle et leur demande, en échange d'un salaire confortable, de revenir sur Terre et de terminer leur travail, les Critters s'apprêtant à commettre de nouveaux et meurtriers dégâts".

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : *Critters 2* constitue la première mise en scène de Mick Garris pour le cinéma. Né et élevé à Los Angeles, il s'intéresse très tôt au 7^e art, à l'écriture et à la musique. A 18 ans, il fonde un groupe rock, "Horsefeathers", qui se produit régulièrement dans un club de Los Angeles et s'offre quelques tournées aux U.S.A. Parallèlement avec ces activités, il entame une carrière de journaliste freelance après ses études. Suite au bref avènement du disco, le groupe se dissout, tandis que Mick Garris songe de plus en plus à s'orienter vers le cinéma. Après une rencontre avec John Landis, avec lequel il collabore pour *American College*, il crée une émission de télévision, "The Fantasy Film Fantasy", qui dure 2 ans durant lesquels, promu animateur, il interviewe bon nombre de grands noms du cinéma : Spielberg entre autres. La compagnie Avco Embassy le contacte alors au titre de spécialiste du fantastique afin qu'il se consacre à la promotion et au lancement d'un film de John Carpenter, *Fog*. Plus tard, il se chargera également de *Halloween 2*. Rapidement, Mick Garris est accaparé par Universal, qui lui offre la possibilité de superviser les lancements de *Hurlements*, *New York 1997*, *Scanners*, *Knight Riders*, etc. Très apprécié à l'Universal, il hérite de la mise en place de documentaires sur le tournage et la préparation du "Making of" de *Poltergeist* pour MGM, que suivront *Indiana Jones et le Temple Maudit*, *Explores*, *Gremilins*, *Gonies*, etc. Il enchaîne sur l'écriture d'une compilation de bandes-annonces de films d'épouvante, *Coming Soon*. Steven Spielberg lui demande ensuite de s'occuper du scénario de deux épisodes de sa série TV "Amazing Stories". Au total, il en signe ou co-signe 13 segments dont il en réalise un. Son script pour l'épisode "The Amazing Falsworth" de Peter Hyams lui vaut même une récompense aux Emmy Awards (les Oscars du petit écran). En 1985, il poursuit ses débuts de metteur en scène en produisant et réalisant "Fuzzbucker", un épisode de "The Disney Sunday Movie" dont Landis est le producteur exécutif. Les deux années suivantes, Mick Garris les passe à rédiger des scénarios originaux ou de commande pour divers producteurs importants. Puis il met en œuvre la première mouture du scénario de *Miracle sur la 8^e rue* réalisé par Matthew Robbins. Sur la recommandation de David Cronenberg, Mick Garris est engagé pour écrire la suite directe de *la Mouche*, un scénario qu'il a terminé juste avant de donner le premier tour de manivelle à *Critters 2*.

Comme les frères Chiodo, Chris Biggs a déjà sur le premier *Critters* (1985). Il a ainsi secondé John Naulin sur la transformation des chasseurs de prime prenant une apparence humaine. Sur *Critters 2*, il s'est de nouveau chargé de la métamorphose des chasseurs de primes de l'espace, du monstre apparaissant dans la séquence d'ouverture, et de Warden Zanti, le chef-extra-terrestre de Ug. Né à Ontario en Californie, il passe par l'UCLA et bon nombre d'écoles. Son premier essai cinématographique sera sous l'égide de Roger Corman pour *La Galaxie de la terreur*. Suivront *Deathstalker*, *les Goonies*, *Teen Wolf*. Puis il collaborera avec John Carl Buechler sur une dizaine de titres, et avec Rick Baker pour *Link*, suivi du maquillage saisissant du *Ratboy* de Sondra Locke.

THE BLOB 88

Trente ans après, le monstre
gélatinoux est de retour

par Laurent Bouzereau

Une créature surgie de l'espace,
des hommes se liquéfiant à son contact :
Blob, notre vieil ami,
fait son "comeback" ! Avec une différence cependant :
au classique "monster movie"
de série B des années 50
succède une œuvre ambitieuse, violente,
où prédominent
les effets spéciaux en tout genre...





THE BLOB 88

Trente ans après

Les amateurs de science-fiction ont tous en mémoire ce petit film des années 50 intitulé *The Blob*, qui faisait débiter une future star du cinéma hollywoodien : Steve McQueen. Signé Irvin S. Yeaworth Jr., *The Blob* fut distribué aux USA en septembre 1958, en double programme avec *I Married a Monster from Outer Space* (inédit ici), et remporta un joli succès, dû principalement à la qualité de ses images (en couleurs, fait assez rarissime pour les petites productions de l'époque) et de ses effets spéciaux décrivant les évolutions visqueuses d'un monstre gélatineux verdâtre. Il devait permettre à son producteur, Jack H. Harris, de se spécialiser dans le genre, avec plus (*Les monstres de l'île en feu*) ou moins (*Equinox*) de bonheur. 15 ans après, Jack Harris confia à Larry Hagman (le J.R. de *Dallas*) la mise en scène d'un second volet, *Beware the Blob* qui remporta le Prix Spécial du Jury au Festival du Film de SF de Trieste en 1972. Aux côtés de Larry Hagman, Robert Walker Jr., Carol Linley, Burgess Meredith, Cindy Williams et quelques autres s'efforçaient de résister aux assauts meurtriers de l'infâme créature... devenue rouge flamboyant ! Là encore, la qualité était au rendez-vous, et le spectateur passait un agréable moment.

Il est probable que la rediffusion régulière, sur les chaînes télévisées yankees, de ces deux bandes sympathiques, soit à l'origine de ce troisième épisode. Mais cette fois, l'on a mis les grands moyens. Si Jack Harris se retrouve à nouveau producteur, il est secondé dans sa tâche par Elliott Kastner (*Equus*, *Angel Heart*) et surtout Rupert Harvey, lequel n'hésite pas à déclarer qu'« il y aura dans cette nouvelle version des effets spéciaux comme l'on n'en a encore jamais vus ! » Une affirmation peut-être pas gratuite de la part de celui qui, en compagnie de Barry Oppen, est déjà responsable d'œuvres de SF telles *Android* et *Critters 1 et 2*. Quoiqu'il en soit, c'est à Chuck Russell (*Nightmare on Elm Street II*) et Frank Darabont que revient le mérite d'avoir imaginé ces nouvelles aventures situées dans le cadre d'une petite ville californienne bien tranquille avant ce samedi après-midi qui verra une invasion extra-terrestre assez particulière.

Nous avons interviewé le réalisateur lors du tournage, et il nous a confié sa joie de collaborer avec certains des meilleurs spécialistes d'effets spéciaux actuels. Ainsi, c'est Hoyt Yeatman et sa compagnie, Dreamquest (*The Fly*, *Captain EO*) qui sont responsables de tous les effets optiques (images composites, matte paintings, blue screen, et même stop-motion) tandis que le talentueux Lyle Conway (nommé aux Oscars pour *La petite boutique des horreurs* et ses divers modèles de plantes animées) s'est chargé de superviser les séquences avec des modèles réduits (le Blob varie de taille selon les plans : le monstre est alternativement utilisé grandeur nature ou sous forme de marionnette agrandie). Quant aux effets spéciaux de



Dans la nouvelle version de "The Blob" mise en scène par

maquillage (des hommes dévorés vivants par la « Chose »), ils sont l'œuvre du jeune Tony Gardner (un vétéran néanmoins : *Cocoon*, *Lost Boys*, *Harry et les Henderson*, *Aliens*, etc.), que nous avons également interrogé.

Au moment où nous rédigeons ces lignes (juillet 1988), la post-production du film s'achève, précédant de peu sa sortie nationale, laquelle se fera à une grande échelle, les producteurs misant sur l'impatience des teenagers à retrouver pour la première fois dans les salles obscures et en Dolby-stéréo une créature qui hante les foyers américains depuis maintenant trois décennies !

Entretien

avec

Chuck Russell

(réalisateur)

Vous aviez fait un excellent travail sur *Nightmare on Elm Street, Part III*. Comment avez-vous amené à collaborer à ce projet ?

C'est tout simplement la New Line Cinema qui m'a demandé de réécrire le scénario. J'étais très excité, parce que j'avais une profonde admiration pour le premier film de la série, celui que Wes Craven avait mis en scène. Il avait co-signé le scénario du troisième épisode, qui n'était pas mauvais. Je n'ai eu qu'à mettre en valeur certains détails.

Que pensez-vous de *Nightmare, Part II* ?

Je crois qu'il ne tirait pas tout le parti qu'il aurait pu des idées magiques qui sous-tendaient l'histoire. Il n'était pas aussi imaginaire qu'il aurait fallu. Ce qu'il y avait d'amusant dans le fait de travailler sur un film de la série *Nightmare on Elm Street*, c'était l'exercice consistant à établir une relation amour/haine entre Freddy Krueger et le public. Freddy

incarne le côté mauvais qui réside en chacun de nous.

A quel attribuez-vous le succès de votre film ?

Je pense que j'ai fait progresser l'histoire en soumettant Freddy à toutes sortes de métamorphoses. Et puis le monde du rêve était un appât. Je suis fasciné par les univers fantastiques. C'est bien prouvé par *Dreamscape*, que j'ai produit et dont j'ai co-signé le scénario.

Vous avez réalisé une nouvelle version du classique *The Blob*. Qu'est-ce qui a pu vous donner envie de réaliser un remake de ce film ?

On a tous le souvenir de quelque chose qui nous a terrifié dans notre enfance. *The Blob* me hantait depuis que j'étais tout petit. Pour moi, c'est une variation sur le thème du mal. Ça peut se glisser sous la porte, venir chez vous vous envahir... Ça se passe sur la terre ferme, ça ne

surgit pas du fond des mers, mais c'est la même chose que *Les Dents de la mer*.

Comment définiriez-vous votre version de *The Blob* ?

C'est un thriller d'épouvante futuriste ! Le film est empreint d'humour, mais pas autant que *Nightmare III*, qui passait volontairement les bornes. L'humour de *The Blob* naît du fait qu'on s'intéresse aux personnages.

Votre version est-elle très différente des deux autres ?

L'histoire est la même, au départ, mais les personnages ont changé, et j'ai réactualisé l'intrigue. Je ne pense pas que ce film soit destiné à ceux qui ont aimé les deux premiers. J'espère que ma version de *The Blob* se suffira à elle-même. Ça a beau n'être qu'un remake, c'est un film original et différent. Ce que je préfère dans le film, ce sont les personnages. Je trouve qu'ils appor-



Chuck Russell l'horreur prend des proportions nouvelles...



Une course éperdue devant l'horreur sans nom qui engloutit tout !

tent beaucoup de vie à l'histoire et même à la créature. Si les personnages n'avaient pas peur du « blob », le public ne s'intéresserait pas à ce qui leur arrive

Le producteur de votre film, Jack H. Harris, avait déjà produit les deux premières versions de *The Blob*. Vous laissez-t-il libre de faire ce que vous voulez, ou bien essaye-t-il de vous imposer ses idées fondées sur le passé ?

Il m'a laissé une totale liberté. C'est

moi qui suis venu le trouver en lui disant que j'avais envie de faire ce film, et nous avons une confiance absolue l'un dans l'autre. Nous avons des relations professionnelles formidables, et jusqu'à présent, nous sommes tous les deux très contents de la façon dont les rêves que j'avais formulés à propos de ce film se concrétisent.

En quoi ce film représente-t-il une sorte de défi ?

La créature est tellement organique qu'elle nous a obligés à mettre au point de nouvelles techniques très inventives. Je crois que le public sera stupéfié par les effets spéciaux. Je dois dire que je n'avais jamais travaillé avec un acteur aussi difficile que « le blob ». Le film fait appel à des techniques sophistiquées, mais ça ne fait pas de moi un technicien pour autant. Le résultat est un mélange harmonieux entre une équipe qui se charge des effets spéciaux et un metteur en scène qui se préoccupe avant tout du côté humain du film, et travaille beaucoup avec les acteurs. On peut s'ingénier à montrer les effets spéciaux les plus époustouflants, si les personnages ne crèvent pas l'écran dans les scènes dramatiques, le public ne marchera pas. C'est pour ça que j'aime bien écrire mes films moi-même. On est deux fois plus passionné quand on doit mettre d'histoire en images.

Aimez-vous les films d'horreur ?

J'aime tous les genres de films. J'ai même produit une comédie intitulée *Back to School*. Cela dit, à l'horreur je préfère le fantastique, les univers imaginaires, l'art de manipuler la réalité. Quand j'ai vu *Jason et les Argonautes*, étant petit, je me souviens que je me demandais déjà comment tout cela pouvait avoir l'air aussi réel. Au fond, si je fais des films fantastiques ou d'horreur, c'est seulement pour trouver les réponses à mes éternelles questions sur les aspects techniques du cinéma. Sinon, je trouve les films d'horreur généralement trop désespérés pour moi. J'espère qu'avec *The Blob* le genre prendra un nouveau virage et entrera dans une ère nouvelle !

Shawnee Smith et Kevin Dillon, héros terrifiés...



THE BLOB 88

Trente ans après

Entretien avec Tony Gardner

(coordinateur

des effets spéciaux)

Comment vous êtes-vous trouvé embarqué dans l'aventure de *The Blob* ?

Chuck Russell m'a contacté dès le démarrage du projet. Je lui ai montré ce que j'avais fait, et notamment les pectoraux et les maquillages du modèle réduit de la reine d'*Aliens* ! Il a dû être vivement impressionné, puisqu'il a fait appel à moi pour son film ! Je devais être le brillant second du responsable des effets spé-

était très pointilleux ; c'est lui qui avait conçu les créatures, et il savait ce qu'il voulait.

Quelle différence y a-t-il pour vous entre la façon de travailler de James Cameron et celle de Chuck Russell sur *The Blob* ?

Chuck est aussi très attentif à tout ce qui se passe. Il arrive très bien à décrire ce qu'il veut voir à l'écran. Il fait beaucoup de dessins. Il avait



Le Réverend Meeker (l'acteur Del Close) à la recherche d'indices...

ciaux, mais celui-ci a dû quitter le tournage, de sorte que je me suis retrouvé, à 24 ans, à la tête d'une équipe d'une vingtaine de maquilleurs d'effets spéciaux !

Comment avez-vous commencé dans le métier ?

En découvrant *Alien*. C'est après sa vision que j'ai décidé de travailler sur ce genre de films. Seulement comme je ne savais pas très bien dans quel domaine, j'ai quitté mon Ohio natal et je suis allé dans une école de cinéma. Je m'étais mis dans la tête d'apprendre la mise en scène en faisant des maquillages pour les films des étudiants. J'y ai pris goût et je ne m'en sortais pas trop mal. Et puis j'ai eu de la chance. On a fait appel à moi pour *Thriller*, le clip de Michael Jackson, puis pour *Cocoon*, *Génération perdue*, *Harry et les Hendersons*, et j'ai travaillé sur la tortue mécanique géante de *Three Amigos*.

C'est tout de même avec *Aliens* que vous avez eu votre vraie chance...

Absolument. C'était une expérience très enrichissante. C'était merveilleux de travailler avec Stan Winston, le superviseur de l'équipe. James Cameron avait l'œil à tout. Il

demandé à des dessinateurs des croquis qui nous ont beaucoup aidés lorsqu'il a fallu créer les créatures. Il y a quelque chose de fascinant dans la façon dont Chuck exprime ses visions. Ses instructions sont tellement claires qu'il n'y a jamais le moindre conflit lorsqu'il voit le résultat.

Comment travaillez-vous avec les acteurs, lors des prises de vues ? Il ne leur arrive jamais de se plaindre du traitement que vous leur faites subir ?

Les effets spéciaux et les maquillages demandent beaucoup de temps et de patience, et les acteurs ont parfois l'impression qu'on les néglige. Mais nous n'avons pas eu ce problème sur le tournage de *The Blob*. L'un des acteurs était même tellement excité à l'idée d'arborer un maquillage d'horreur qu'il a fallu le calmer un peu ! Les acteurs considèrent généralement le maquillage comme une aide dans leur travail.

Avez-vous vu les deux premiers films ?

Le premier, oui. C'était plutôt déprimant, parce qu'il n'était pas très bon : en dehors de Steve McQueen, les acteurs étaient nuls, et les effets



Candy Clark menacée par un shérif trépassé en partie "digéré" !

spéciaux, plutôt rudimentaires. Mais je me demande si je n'étais pas fatigué quand je l'ai vu, parce que c'est un classique du genre !

Que pensez-vous de l'idée d'en tourner une version contemporaine ?

Je trouve que c'est une idée de génie. Le scénario est tellement formidable qu'en le lisant, on ne peut pas s'empêcher de laisser vagabonder son imagination. Je crois que Chuck a très bien fait de relever le gant et de concrétiser une histoire sensationnelle en la supportant par des effets spéciaux remarquables.

Combien de temps aura duré le tournage ?

Nous avons commencé en décem-

bre et nous sommes maintenant en avril... Les prises de vues de la première équipe sont pratiquement terminées, mais nous avons encore pour deux mois de prises de vues des maquettes. Nous aurons travaillé de longues heures !

Certaines scènes ont-elles été dangereuses ?

Il y a eu une scène particulièrement critique : un homme est pris par le « blob » sous un casier à livres, et il est plié en deux avant de disparaître. Nous avons répété la scène quatre ou cinq fois, si bien que lors des prises de vues, l'acteur était très à l'aise et tout s'est bien passé.

Avez-vous fait beaucoup d'essais avant le début du tournage ?

Oui, bien sûr. Quand je réalise des



Comme par le passé, les spectateurs d'une salle de cinema sont attaqués par la créature, mais cette fois, aucun détail sanglant ne nous est épargné !



Les préparatifs d'un repas violemment interrompus par le Blob...



Le traitement particulier réservé aux militaires...

"Le scénario est tellement formidable qu'en le lisant on ne peut pas s'empêcher de laisser vagabonder son imagination. Les effets spéciaux à la fois classiques et novateurs, sont le support de cette histoire."

maquillage d'effets spéciaux. Je m'efforce toujours de faire les choses aussi bien que possible. Je veux que tout ait l'air vrai, ce qui demande beaucoup de préparatifs. Je fais en sorte que si un docteur voyait le film, il puisse se dire : « J'ai déjà vu des grands brûlés et c'est exactement ça ! ». Le maquillage du prétre brûlé posait des problèmes particuliers : son maquillage vieillissait et passait par des stades différents. Ce n'est pas facile de coller à la réalité, mais si j'en juge par le résultat tel que j'ai pu le voir lors des rushes, le jeu en valait la chandelle.

Parlez-nous des effets spéciaux de *The Blob*...

Je ne peux pas tout vous dévoiler, mais je peux vous parler des effets spéciaux classiques — bras cassés et autres mannequins articulés grandeur nature. Il y a dans le film des scènes sensationnelles au cours desquelles on voit des gens se

dissoudre dans le « blob ». Celle que je préfère est celle où l'on voit un homme « englobé » jusqu'au plafond ! Il y a une autre scène très impressionnante dans laquelle on voit un homme prisonnier du « blob » et qui essaye de s'en sortir. Il finit dissout dedans, évidemment. Je suis très fier d'une autre séquence au cours de laquelle un homme regarde sa propre main se dissoudre dans le « blob » : les trois composants principaux sont le « blob » translucide, la peau translucide, et le squelette de la main de l'homme.

Il nous reste encore une scène très importante à mettre au point : l'un des acteurs principaux est englouti par le « blob » et sa petite amie le voit disparaître par la fenêtre.

Vous n'avez pas encore été pris par le virus de la mise en scène ?

Pas encore, non ! Après avoir vu faire Chuck, je me dis que je ne lui arriverais pas à la cheville. D'ailleurs juste après ce film, je me marie et nous partons en lune de miel. Espérons que ce ne sera pas une lune de miel en enfer !

(Nos remerciements à *Rachael Horowitz*)

T W



ENTRETIEN AVEC MARC B

par Giuseppe Salza

Deux jumeaux tombent amoureux de la même fille et se trouvent embarqués dans une succession d'événements tragiques. Nombreux sont les films mettant en scène des jumeaux, qu'il s'agisse de vrais jumeaux, d'acteurs filmés face à une doublure, de dos... ou bien encore qu'ils fassent appel à la technique de l'image composite, qui consiste à filmer une moitié de l'image à la fois.

Imaginez maintenant que l'on mêle les images composites et l'ordinateur, qui est désormais à la disposition du cinéma. Imaginez encore que les jumeaux de l'histoire soient tous deux gynécologues et obsédés par les organes sexuels et les maladies vénériennes : tel est le sujet de *Twins*, le dernier film du metteur en scène canadien David Cronenberg, qui sortira à la rentrée, aux Etats Unis, après son passage en exclusivité au Festival de Toronto puis à Sitges le mois prochain.

Le producteur Marc Boyman s'empresse de dire que "*Twins* n'est pas un film d'horreur" mais c'est le discours à la mode actuellement à Hollywood. Seulement cette fois, c'est vrai. "C'est un thriller psychologique assez terrifiant, mais il ne comporte pour ainsi dire pas d'effets spéciaux. Le réel défi du film consistait à montrer la réalité sous un jour fantastique, contrairement à *The Fly* où le fantastique était censé être vrai. L'histoire, qui se déroule à notre époque, est parfaitement effrayante : elle explore les relations entre deux vrais jumeaux. La geméllité constitue le lien le plus étroit qui puisse exister entre deux êtres. L'idée consistait non pas à raconter l'histoire de deux jumeaux, un bon et un méchant, mais celle de deux individus entraînés dans un tourbillon de passion sexuelle et finalement dans la mort."

rence, nous ramènent définitivement au genre. Il y a des années que le réalisateur canadien repousse les limites de la réalité, ramenant tous ses scénarios à la chair, par le biais de mutations, de manipulations génétiques et autres contaminations. Dans *Twins*, l'horreur hante l'âme de deux personnages liés l'un à l'autre pour l'éternité. Après une longue et pénible série d'événements qui ont retardé le tournage du film jusqu'au printemps dernier, Cronenberg est resté chez lui afin de superviser le montage. Il a envoyé à Cannes son producteur et associé, Marc Boyman, pour négocier les ventes à l'étranger et lever le voile sur certains aspects de ce film mystérieux.

En dehors du fait que *Twins* n'est pas un film d'horreur, il n'a rien à voir avec *Sisters* de Brian de Palma. Ce serait plutôt un tour de force d'acteur de la part de Jeremy Irons

n'éprouve pour elle qu'une attirance sexuelle. Et lorsque la santé mentale de Beverly commence à chanceler, Elliott se rend compte que son frère et lui partagent décidément tout ; même la folie.

En dehors de Jeremy Irons (qui promet d'être sublime), Cronenberg a fait appel à deux vrais jumeaux, Jonathan et Nicholas Haley, pour interpréter Beverly et Elliott entre 7 et 9 ans, ainsi qu'à Jacqueline et Jilian Hennessy, dans le rôle de deux prostituées jumelles. Lors de son passage à Cannes, le producteur Marc Boyman nous présenta dix minutes de *Twins*, et le résultat est extrêmement bizarre : les décors modern'style, extrêmement sophistiqués, se succèdent, et les effets spéciaux télécommandés à l'aide de l'ordinateur sont stupéfiants. En outre, bien qu'il ait tenu à rester à l'écart de la violence visuelle, Cronenberg n'a pas pu s'empêcher de filmer une opération dans un hôpital, avec un chirurgien et une infirmière vêtus d'un rouge sanglant assez angoissant. Après notre entretien, Boyman nous révéla que *Twins* "ne montrerait pas de femmes enceintes comme *La Mouche*, mais qu'il serait tout aussi effrayant".

Si David Cronenberg n'a pas besoin d'être présenté, il n'en est peut-être pas de même de Marc Boyman. Né en Belgique, celui-ci est depuis cinq ans l'homme de confiance du célèbre réalisateur. C'est lui qui a réussi à finaliser le projet de *La Mouche*, en y intégrant Cronenberg et en co-produisant le film. Avant cela, il avait déjà produit *Incubus*, de John Hough, que nos lecteurs ont vu au Festival de Paris du Film Fantastique, et de nombreux téléfilms.

"J'ai fait la connaissance de David le jour où je lui ai proposé le scénario d'*Incubus*" nous raconte-t-il. "Nous avions eu une réunion de production, mais il fini par refuser. En fait, j'ai vraiment appris à le connaître lorsque nous avons commencé à travailler sur *Twins*... en 1982. Je suis tout de suite tombé amoureux de l'histoire. Sur laquelle, soit dit en passant, David travaillait lui-même depuis longtemps déjà."

C'est exact : il aura fallu de longues années de travail, de sueur, de sang et de larmes pour que *Twins* voie le jour. Pendant un moment,



Kate (Genevieve Bujold), l'érégle de deux

...intrigués par les mystères du sexe et

**Un défi réel du film :
montrer la réalité
sous un jour fantastique.**

Avec *Twins*, Cronenberg semble prendre ses distances par rapport au fantastique. Mais ce n'est qu'une apparence : le climat ambigu du film, la technique qu'il emploie pour donner l'impression que le même acteur se retrouve deux fois dans l'image sans employer la transpa-

(*The Mission*, *La femme du lieutenant français*) qui incarne les étranges jumeaux gynécologues Elliott et Beverly Mantle, tous deux attirés par une actrice d'âge mûr (Genevieve Bujold). Le tendre et timide Beverly tombe amoureux d'elle, tandis qu'Elliott, plus sûr de lui,

TWINS

LE PRODUCTEUR BOYMAN



Jumeaux qui partagent tout, lesquels...

de l'anatomie, sont devenus gynécologues.



ce fut un scénario maudit comme il y en parfois à Hollywood, et qui ne trouvent jamais de producteur. Après avoir mendié des subsides auprès des Majors et une tentative avortée avec Dino de Laurentiis, le film devait finalement être tourné au Canada.

Au départ, *Twins* était un roman de Bari Wood et Jack Geasland, mais on ne retrouve pas grand chose de ce best-seller dans le film. Dès 1980, Cronenberg en tira un premier script, co-signé par Norman Snider. "Il a subi de nombreux changements depuis" poursuit Boyman. "David l'a réécrit un nombre incalculable de fois dans l'espoir d'arriver à trouver un financement. Ce n'était pas une histoire facile à vendre. Mais nous sommes très heureux du résultat. Vous savez que nous espérons faire ce film, il y a un an, avec Dino de Laurentiis. Il nous avait redonné espoir à un moment où tout le monde nous fermait la porte au nez. C'est là que les choses ont vraiment commencé. Il n'a malheureusement pas pu aller jusqu'au bout pour des raisons indépendantes de sa volonté."

Le film reçut le feu vert de De Laurentiis en décembre 1986. Six mois plus tard, le projet était interrompu par suite de problème financiers. "Nous avions tout prévu pour le tournage, les décors étaient fin prêts, mais nous n'avons jamais donné le premier tour de manivelle" raconte le réalisateur, aujourd'hui soulagé.

"Ce n'était pas simple, parce que nous avions tout préparé avant d'apprendre que les subsides étaient coupés. Nous avons donc cherché d'autres moyens de financement, et nous avons eu la chance d'y parvenir. Mais ça a encore pris des mois. C'était compliqué, parce que nous continuions à louer le studio, pour éviter la destruction des décors."

Dino De Laurentiis avait consacré au projet avorté un bon million de dollars... que Marc Boyman dut rembourser. Cronenberg avait déjà eu affaire, dans le passé, au producteur italien pour un projet qui ne s'était jamais concrétisé non plus. [Après ce premier échec, d'autres metteurs en scènes comme Russell Mulcahy et Bruce Beresford s'étaient intéressés, eux aussi, sans davantage de succès, à ce projet ambitieux de thriller de science-

fiction intitulé *Total Recall*, qui devrait être finalement réalisé par Paul Verhoeven pour la Carolco.]

Pendant que Cronenberg mettait en scène un épisode de la série télévisée "Vendredi 13" intitulé "Faith Healer", l'automne dernier, Boyman finissait de réunir le financement multipartite de son film. Le producteur finit par acheter les droits du livre, et il réussit à intéresser, par le biais de Telefilm Canada, un certain nombre de firmes différentes, dont la Fox US pour une part minoritaire. Le budget total de *Twins* s'élève à 11 millions de dollars. "Notre financement provenant de plusieurs sources, au moins personne n'essaye de nous donner des directives sur le plan créatif," commente Boyman. "Autrement, il aurait fallu que j'use de tout mon pouvoir pour préserver le libre arbitre de David. C'est d'ailleurs quelque chose à porter au crédit de Dino de Laurentiis, dans notre premier montage financier : il avait bien compris la nature du génie de David et ils s'entendaient très bien."

Lors du début du tournage, certains membres de l'équipe technique n'étaient plus disponibles : Mark Irwin, le chef opérateur fétiche de David Cronenberg avait pris d'autres engagements (il devait signer la photo de *The Blob*). "Il a bien fallu que nous trouvions un autre directeur de la photo," poursuit le producteur, "et nous avons arrêté notre choix sur Peter Suschitzky, qui avait tourné *The Empire Strikes Back*.

pel, citons le responsable des maquillages d'effets spéciaux, Chris Walas, lauréat d'un Oscar pour *La Mouche*. Tout à fait par hasard, il était pris par la mise en scène de *The Fly II : The Insect Awakens*, pour la Fox.

C'est vrai : il n'y a pour ainsi dire pas d'effets spéciaux de maquillages dans *Twins*. Les séquences de rêves particulièrement chocantes qui faisaient appel à des maquillages signés Gordon Smith (*Platoon*) ont été coupées au montage. "Nous avons employé ce que j'appellerai des maquillages tout court, plutôt que des maquillages d'effets spéciaux. Nous avons eu recours au maquillage lors du processus génératif dont est victime Jeremy Irons, mais il n'y a pas de séquences choc, comme dans *La Mouche* ; l'histoire ne le justifie pas. C'est Shonagh Jabour, notre maquilleur "maison" — il était déjà au générique de *La Mouche* — qui s'est chargé de cette tâche."

Twins a été entièrement filmé à Toronto, comme Cronenberg nous y a maintenant habitués. S'il a tourné relativement lentement, selon ses propres critères — le tournage de *Twins*, commencé le 1^{er} février de cette année, a pris fin le 15 avril, au bout, donc, de 11 semaines de travail — c'est à cause des effets spéciaux : Jeremy Irons apparaît sous les traits des deux frères à la fois dans plus de 35 scènes, ce qui constituait un défi important pour les cinéastes.

**Jeremy Iron apparaît
sous les traits des deux frères
dans plus de 35 scènes !**

Mais nous avons retrouvé notre décorateur, Carol Spier, le compositeur Howard Shore, le même monteur et les mêmes responsables des coiffures et des maquillages. Nous avons retrouvé une bonne partie de l'équipe qui avait collaboré à *La Mouche*."

Parmi les collaborateurs habituels de Cronenberg qui manquent à l'ap-

Pour le relever, ils firent appel à plusieurs compagnies spécialisées dans les effets spéciaux. La firme Introvision (*Outland*) fut un moment considérée, mais c'est un magicien de l'image de synthèse canadien qui décrocha le contrat. "Nous avions envisagé différentes techniques pour nous rabattre finalement sur celle de l'image compo-

T W I N S



Un suspense psychologique examinant les vies bizarres de deux jumeaux.

site assistée par ordinateur, qui permet d'impressionner deux fois la même pellicule et donc de filmer les deux jumeaux en même temps. Le responsable des effets spéciaux, Lee Wilson, avait déjà travaillé avec nous pour *La Mouche*, comme responsable des effets spéciaux électroniques, et pour *Videodrome*, en tant que co-responsable des effets vidéo." Wilson est directeur, à



Toronto, d'une firme spécialisée dans la commande assistée par ordinateur, la Film Effects. "Nous avons déjà employé la prise de vue assistée par ordinateur pour *La Mouche*," reprend le producteur. "La technologie a fait des progrès considérables et la taille des dispositifs a beaucoup diminué depuis deux ans. Nous avons eu beaucoup de chance de pouvoir utiliser les

appareils que l'on fait aujourd'hui. Mais le processus était très long : nous étions obligés de tourner deux fois chacun des plans mettant en scène Jeremy Irons dans les deux rôles. La prise de vues assistée par ordinateur est un procédé lent."

La technique traditionnelle de l'image composite obligeait à filmer d'abord une moitié de l'image, puis la seconde. Au fait que la caméra était obligatoirement fixe s'ajoutait un problème : les personnages ne disposaient que d'une marge de manœuvre limitée. L'ordinateur, en permettant la répétition des mouvements, a libéré la caméra. Pour être plus précis, Lee Wilson a trouvé le moyen de déplacer la division de

**Pour "Twins",
il s'avèra nécessaire
d'avoir recours à la
prise de vue assistée
par ordinateur.**

l'image, voire de la supprimer au milieu d'un plan, ce qui permet à Jeremy Irons de traverser le cadre à sa guise, faisant fi de la fameuse frontière invisible. Le résultat est stupéfiant.

Comme les précédents films de Cronenberg, *Twins* devrait profon-

CHRIS WALAS

réalisateur

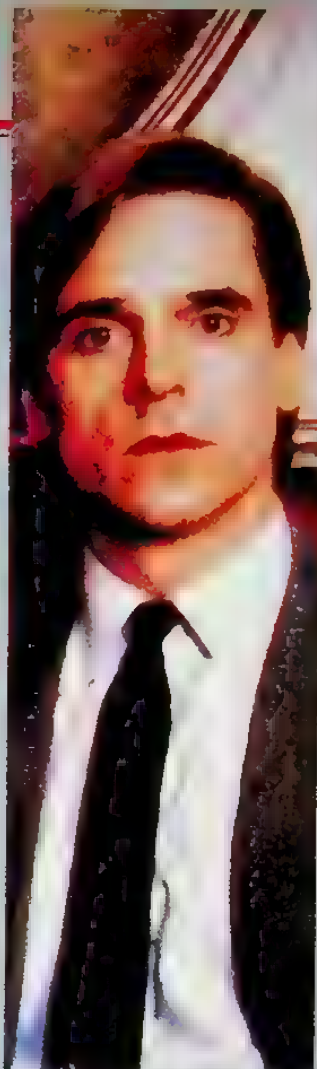
de

La Mouche 2

"David Cronenberg ne fait pas forcément appel à moi pour tout ce qu'il fait, mais il se trouve que nous avons deux projets en commun, à l'heure actuelle", nous confie Marc Boyman, le producteur de *Twins* et co-producteur de *La Mouche*. Un film avec lequel ils n'auront rien à voir, en tout cas, c'est sa séquelle, dont le tournage débuta à Vancouver, en avril dernier : *The Fly II - The Insect Awakens* ("L'insecte se réveille"), qui marque les débuts derrière la caméra du maquilleur d'effets spéciaux Chris Walas (*Gremlins*, *House II*), lauréat d'un Oscar pour la première *Mouche*. La seconde est produite par la Fox, pour un budget apparemment modeste.

Le studio manifesta le désir de donner suite à *La Mouche* en constatant le succès du film avec Jeff Goldblum. Ils proposèrent l'affaire à Cronenberg et Boyman, qui refusèrent. "C'est David qui n'a pas voulu" nous explique Boyman. "Il considérait déjà *The Fly* comme un remake, et ça n'avait jamais été un grand amateur de séquelles. L'idée de faire une séquelle d'un remake n'était vraiment pas faite pour le séduire !"

Selon certaines sources, Marc Boyman aurait eu également des différents d'ordre créatif concernant une éventuelle séquelle avec la Brooksfilm, la firme de Mel Brooks, qui avait produit le premier film.



pour la Fox et qui se trouve impliquée dans la production du second.

Le film n'a été tourné que cette année car la Fox n'était pas satisfaites des scénarios proposés. A un moment donné, le studio chargea un journaliste de cinéma, Tim Lucas (peut-être le meilleur spécialiste de Cronenberg au monde), de lui proposer un scénario. "Je me suis laissé dire qu'il y avait eu un nombre considérable d'histoires différentes et de réécritures, et on peut se demander s'il subsiste encore quelque chose du script de Tim Lucas dans la version définitive," se demande Boyman. "J'ai eu l'occasion de lire l'une des premières moutures du scénario, mais je n'ai pas vu celui qui a été tourné." Une autre version fut demandée à Mick Garris (le réalisateur de *Critters II*) qui avait également été pressenti pour mettre le film en scène. Frank Darabont, le scénariste de *Freddy III* et *The Blob*, fut appelé à la rescousse pour divers travaux de réécritures, mais les noms que l'on retrouvera au générique de *The Fly II* sont ceux de Jim et Ken Wheat.

The Fly II est interprétée par Eric Stoltz (*Mask*). Geena Davis meurt (hors champ), donnant le jour au rejeton de Seth Brundle. L'histoire s'éloigne largement de la séquelle originale, *Return of the Fly*. Le personnage incarné par Eric Stoltz n'a que cinq ans, mais il donne l'impression d'en avoir vingt, tant physiquement qu'intellectuellement, en raison du mélange des gènes. Le problème consiste à trouver un remède au processus de vieillissement avant qu'il ne devienne irréversible.

Les maquillages s'inspirent, dit-on, des dessins originaux de Chris Walas, mais nous ne les découvrirons pas tout de suite, la date de sortie du film n'étant pas encore connue à ce jour.

Une double liaison qui plongera ses protagonistes dans la folie...

dément bouleverser les spectateurs. Et ce n'est pas fini : le réalisateur canadien a de nombreux projets en tête, ainsi l'adaptation prévue de longue date du roman à scandale de William Burroughs, *The Naked Lunch*. Qu'il fasse ou non appel aux effets spéciaux, qu'il se cantonne

L'art de trouver des images dérangeantes : le souci constant de David Cronenberg ?

résolument au genre fantastique ou qu'il s'en écarte, Cronenberg finit toujours par trouver des images dérangeantes, à croire qu'il lit dans l'esprit de ses spectateurs. *Twins* est l'histoire nouvelle et originale de deux êtres humains liés par le plus étroit des liens, et du vide qui les entoure. Ce n'est peut-être pas un film de genre, ce n'en est pas moins un film purement terrifiant.

"Ce qui est intéressant, c'est que les deux frères sont médecins gynécologues" conclut Boyman. "David



n'aurait certainement pas entrepris ce film s'ils avaient été avocats ou tout autre métier. Le processus de dégradation du corps est explicitement montré dans le film, tout comme la relation entre les jumeaux."

17^{eme}

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE PARIS
DU
FILM FANTASTIQUE
ET DE
SCIENCE-FICTION



17^{ème} FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE

Tout cinéophile a en mémoire l'admirable séquence d'Amarcord de Federico Fellini où, à l'image des personnages, le spectateur découvre soudain l'impressionnante avancée d'un transatlantique, le Rex dont les lumières scintillent dans la nuit étoilée. Pour l'amateur de Fantastique, ces trois lettres au pouvoir magique, évoquent aussitôt une vaste salle parisienne où se déroule chaque année et pendant une dizaine de jours, le Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction.

Sa dix-septième édition qui s'est tenue du 17 au 26 juin 1988 offrait un programme alléchant composé de 19 films en compétition et d'une sélection de courts métrages auxquels virent s'ajouter deux ou trois autres œuvres présentées à des titres divers. Nul ne fut surpris de voir les Etats-Unis se partager la part du lion avec dix longs métrages dont une bonne majorité conçue par de jeunes réalisateurs. Certains comme Stan Winston, Mark Goldblatt, Mick Garris ou Andrew Fleming faisaient leurs premiers pas derrière les caméras, preuve s'il en est besoin que le Fantastique constitue un fabuleux tremplin

Hong-Kong, traditionnellement présents à ce festival qui a largement contribué à la découverte de ces cinématographies à la richesse insoupçonnée. La France, brillant une fois de plus par son absence, offrit néanmoins une intéressante sélection de courts métrages dont

La sélection 88, de l'avis général, confirma une tendance vers la qualité déjà amorcée l'an dernier.

tous laisse à penser que leurs auteurs pourront un jour franchir le cap du long métrage. De *TV Buster*, histoire d'un couple de Français moyens perturbés par un téléviseur à *Thérèse 2-La Mission* dans lequel Brigitte Lahaie en bonne sœur, se transforme en une émule de Rambo en passant par *Sculpture Physique* (Prix du Court Métrage) où un sculpteur modèle un visage avec des gants de boxe, l'humour en fut le trait dominant.



Le facétieux William Lustig préparant son nouveau film !

pour tout cinéaste désireux de montrer rapidement son savoir-faire. D'autres, à peine plus expérimentés comme Fred Dekker ou Kathryn Bigelow, vinrent confirmer les espoirs placés en eux. Loin derrière les Etats-Unis, venait le Canada avec *Hello, Mary Lou* et *The Gate* dont leurs auteurs semblent vouloir se spécialiser dans le genre. Représentée par Juan Piquer dont le Festival a projeté la plupart des films et Bigas Luna, l'Espagne proposait elle aussi deux films en compétition. Quant à l'Italie où la production de films fantastiques semble accuser un net recul, ses couleurs étaient une fois de plus défendues par l'intarissable Lucio Fulci. L'Angleterre pour sa part, n'avait envoyé qu'un seul représentant. Et puis, il y eut des pays plus lointains comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande et



Le jury et les organisateurs réunis devant le Grand Rex après les délibérations



Au moment de l'entr'acte, on se bouscule dans les halls du Grand Rex pour acclamer les vedettes ! (le reportage photo du Festival est dû à notre collaborateur, Philippe Guersan)

ET DE SCIENCE-FICTION



pour la traditionnelle "photo-souvenir".

Mais revenons à la sélection qui, de l'avis général confirma une tendance vers la qualité, déjà amorcée l'an dernier. Autres signes de la bonne santé du Festival : la venue de nombreux réalisateurs comme Peter Jackson, Armand Mastroianni, William Lustig ou Juan Piquer et une nette majorité de films sous-titrés. Et si *Cameron's Closet*, *Pumpkinhead* ou *Zombie 3* ne l'étaient pas, c'est tout simplement parce qu'ils venaient d'être achevés, leurs auteurs ayant tenu à en réserver la primeur au public du Festival. Cette amélioration sensible était d'autant plus méritoire que des œuvres annoncées depuis plusieurs mois, n'avaient pu, pour des raisons d'ordre technique (*Opéra*), juridique (*Howling 4*) ou parce que ne donnant pas satisfaction à leurs producteurs (*976 Evil*, *Dream Demon*), être terminées à temps.

Une bonne partie de la sélection avait le mérite de tenter un renouvellement de mythes parfois usés jusqu'à la corde, d'autres films reprenant scénarios ou des situations classiques. *Panics* et *Zombie 3* appartiennent à cette première catégorie. Le film d'Andrew Fleming, histoire d'une jeune fille, victime d'un traumatisme dans son en-

fance et qui, arrivée à l'âge adulte, est en proie à d'horribles cauchemars, n'est, en dépit d'une réalisation plus que convenable, qu'un succédané de *Freddy 3* que ne viennent racheter ni les nombreuses scènes sanglantes ni la présence de comédiens au visage inquiétant. Depuis longtemps habitué du Festival, Lucio Fulci faisait cette an-

**"Near Dark",
Licorne d'Or :
une belle histoire
d'amour et une
incursion originale
dans le monde
des vampires.**

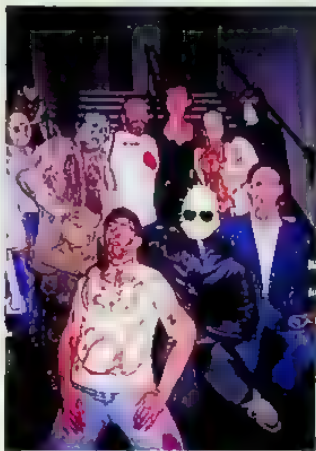
née un retour attendu avec *Zombie 3*. Plébiscité par le public les années précédentes, celui-ci ne lui a pas pardonné un film empruntant beaucoup au *Day of the Dead* de Romero. Il s'agit en effet d'une énième variation sur le thème d'humains contaminés par un nuage toxique, devenus de ce fait des morts-vivants dans lequel on ne retrouve à aucun moment la marque de Fulci, considéré, un

temps, comme le peintre de l'horreur absolue.

D'autres suites heureusement plus satisfaisantes remportèrent un beau succès auprès du public. Ce fut le cas de *Hello, Mary Lou* de Bruce Pittman, second volet d'un *Bal de l'Horreur* présenté au festival voici quelques années et qui se révèle infiniment supérieur à son modèle grâce à une photographie soignée, une interprétation de qualité où l'on remarque l'excellent

Michael Ironside et des effets spéciaux conçus par Jim Doyle.

Quant à *Critters 2*, ce fut un énorme éclat de rire récompensé par le Jury des Nuls attribuant un Prix à ce film lâchant dans la nature, le jour de Pâques, ces petites bestioles à mi-chemin entre les gremlins et les piranhas. Quelques séquences hilarantes comme la transformation à vue d'un chasseur de l'Espace prenant soudain l'apparence d'une playmate enthousiasmèrent particulièrement les spectateurs. *The Gate*, mettant une fois de plus en scène une bande de gamins délinquants qui, par leurs incantations à l'égard du Diable, provoque l'ouverture des Portes de l'Enfer, souffre d'un défaut de rythme. Mais au bout d'une bonne demi-heure, le film de Tibor Takacs se révèle tout compte fait une assez agréable surprise dont il convient surtout d'admirer les effets spéciaux tout à fait étonnants de Randall Cook et Craig Reardon qui viennent parfois rappeler ceux du grand Ray Harryhausen. Autre film où les effets spéciaux bénéficiaient de la présence d'un autre spécialiste Carlo Rambaldi, *Cameron's Closet* d'Ar-



Les lauréats du concours "maquillage" et Sangria.



S. Barbier, J. Reno et E. Serra.



Séance de dédicaces...

mand Mastroianni, histoire d'un enfant aux pouvoirs paranormaux. Signalons encore *Slugs*, nouvelle invasion animale comme on en voyait beaucoup il y a une dizaine d'années. Ici, ce sont des limaces, une des rares espèces à avoir jusqu'alors échappé à l'attention des cinéastes qui envahissent une petite ville paisible. Malgré un brillant générique bourré de gags et d'invention, *Not of this Earth*, fidèle remake d'une classique de Roger Corman que le réalisateur a lui-même tenu à produire, se révéla d'un ennui incommensurable. *Cassandra* déçut également le public, Colin Eggleston (l'auteur de *Long Weekend*) ne parvenant pas à maîtriser complètement un récit aux effets de caméra subjective pourtant impressionnants.

Au nombre des œuvres qui, tout en s'appuyant sur la mythologie du Fantastique, contribuent à son enrichissement, voire à son renouvel-

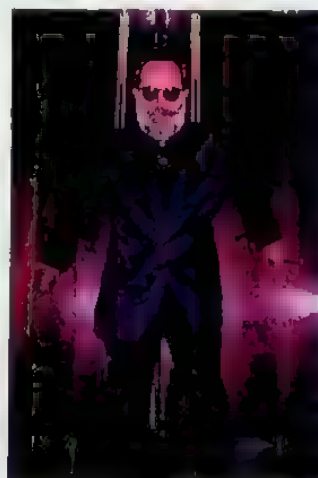
17^{ème} FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE

lement, il faut d'abord signaler *Maniac Cop* de William Lustig et *Flic ou Zombie* de Mark Goldblatt, toutes deux empruntant la structure d'un film policier. Le premier, produit et écrit par Larry Cohen est une nouvelle plongée dans les bas-fonds d'une grande métropole où sont perpétrés d'horribles crimes commis par un flic que l'on croyait mort depuis longtemps. Toute l'originalité de *Maniac Cop* consiste à laisser planer le doute quant à l'identité réelle du meurtrier, mort-vivant en puissance. C'est avec plaisir qu'on y retrouve l'efficacité de William Lustig dont le flash-back dans les douches de la prison porte incontestablement la marque de l'auteur de *Maniac*. Egalement conçu selon le principe de l'enquête, celle qu'un policier mène... sur sa propre mort, *Flic ou Zombie* inspiré d'un vieux film de Rudolph Mate et première incursion dans la réalisation d'un ancien collaborateur de Joe Dante, adopte un ton humoristique dans lequel font merveille Treat Williams et Joe Piscopo qui se partagent le Prix d'Interprétation. Et puis nous eumes l'agréable surprise de revoir Vincent Price dans une courte mais savoureuse apparition, en vieillard philosopant sur le sens de la vie. Première réalisation à part entière de Kathryn Bigelow, ancienne collaboratrice de Milos Forman et Walter Hill, *Near Dark* baigne dans une atmosphère étrange de fin du monde à la faveur d'un récit qui est tout à la fois une belle histoire d'amour et une incursion originale dans le monde des vampires. Quelque peu lente au début, l'action va



José A. Escrivá et Juan Piquer sympathisent avec les monstres du Rex.

Cet acteur promis à une belle carrière de second couteau figurait en tête de distribution de *Pumpkinhead* de Stan Winston dont on ne compte plus les réussites dans le domaine des maquillages (*Terminator*, *Starman*, *The Thing*, *Predator*, *Aliens*), abordant ici un registre tout nouveau pour lui, la mise en scène. *Pumpkinhead* laisse bien augurer de la nouvelle carrière de ce technicien hors-pair qui, confiant les effets spéciaux à son équipe habituelle chargée de la



Bigas Luna sème l'angoisse...

momie, à Frankenstein et à quelques autres monstres de l'âge d'or, s'avère intéressante, l'hommage à l'Universal forçant la sympathie. Après les révélations au festival de *Lost Tribe* et *Death Warmers Up*, le cinéma néo-zélandais était très attendu. Sans que *Bad Taste* puisse rivaliser avec l'un ou l'autre, on peut néanmoins saluer le bel acharnement de son jeune réalisateur, Peter Jackson qui a mis plus de quatre ans pour mener à bien une œuvre initialement conçue comme un court métrage. Le scénario qui voit une bande d'extraterrestres arriver sur notre planète avec la ferme intention de capturer ses habitants afin de l'utiliser à la confection d'hamburgers dans les chaînes de fast-food intergalactiques laisse soudain place à un délire réjouissant, très proche d'un esprit bande dessinée.

Mais l'œuvre la plus troublante de ce Festival fut assurément *Anguish* de l'Espagnol Bigas Luna, un auteur encore peu connu en France. Construit autour de l'idée de participation du spectateur à l'œuvre qu'il est en train de regarder — la plus grande partie de l'action se déroulant dans une salle de cinéma

— *Anguish* est le premier film intégrant d'authentiques expériences hypnotiques et des messages subliminaux. Œuvre éprouvante et parfois à la limite du supportable, le film de Bigas Luna, d'une richesse étonnante, peut être vu comme un brillant exercice de style, une réflexion sur la frontière qui sépare la fiction de la réalité ou une métaphore sur le cinéma. Même s'il n'a pas fait l'unanimité, *Anguish* ne pouvait laisser échapper un Prix de la Critique et un Prix du Scénario, amplement mérités, auquel vient s'adjoindre le prix du Public. Toute aussi dépayçant, voire déconcertant, *A Chinese Ghost Story* produit par Hark Tsui dont le Festival avait présenté en 1984 *Zu, Warrior of the Magic Mountain*, a des allures de conte de fées où la caméra sans cesse en mouvement, filme des personnages en train de voler ou d'accomplir mille prouesses physiques insensées.

Pour être tout à fait complet, il nous faut encore signaler deux œuvres hors-compétition présentées de la soirée de clôture : *Trick or Treat* de Charles Martin Smith et *Return of the Killer Tomatoes*, toutes deux à tendance satirique. Saluons donc comme il convient ce 17^e Festival qui a su se montrer à la hauteur de sa réputation et attendons avec confiance sa prochaine édition pour laquelle ses organisateurs annoncent de profondes modifications qui, soyons-en sûrs, iront dans le sens d'une qualité toujours plus grande. Changement de date tout d'abord, mars vraisemblablement mais aussi de lieu sans compter la reprise attendue d'une rétrospective. En somme, un nouveau départ pour une manifestation qui, l'an prochain, atteindra l'âge de la majorité...

Jean-Pierre Pilon



William Lustig recevant le prix de la mise en scène.

crescendo avec des éclairs de violence dignes de Sam Peckinpah pour s'achever par la disparition des vampires brûlés par la lumière du soleil. Bénéficiant d'une mise en scène qui en dit long sur le talent de sa réalisatrice, *Near Dark* est en outre remarquablement interprété par des comédiens soigneusement choisis comme Jenny Wright (Prix d'Interprétation Féminine) et Lance Henriksen, déjà vu dans plusieurs productions à caractère fantastique.

conception d'une entité monstrueuse s'est, à juste titre, concentré sur la direction d'acteurs et la mise en valeur d'un décor particulièrement soigné.

Stan Winston était encore présent au générique de *Monster Squad* mais au titre de responsable des effets spéciaux cette fois avec le second film de Fred Dekker, révèle l'an dernier par *Night of the Creeps*. L'entreprise qui relevait du pari puisqu'il s'agissait de redonner vie au loup garou, à Dracula, à la



ET DE SCIENCE-FICTION

LA COMPETITION INTERNATIONALE :

Australie
CASSANDRA

Canada
THE GATE
THE HAUNTING OF HAMILTON HIGH

Espagne
ANGUISH
SLUGS

Hong-Kong
A CHINESE GHOST STORY

Grande-Bretagne
THE MAGIC TOYSHOP

Italie
ZOMBI 3 (Première Mondiale)

Nouvelle Zélande
BAD TASTE (Première Mondiale)

ETATS-UNIS
BAD DREAMS
CAMERON'S CLOSET (Première Mondiale)
CRITTERS 2
DEAD HEAT
THE MONSTER SQUAD
MANIAC COP
NEAR DARK
NOT OF THIS EARTH
OUT OF THE DARK (Première Mondiale)
PUMPKINHEAD (Première Mondiale)

RETROSPECTIVE :

MANIAC (U.S.A.)

LE FILM-SURPRISE :

TRICK OR TREAT (U.S.A.)

La proclamation du Palmarès 88 par
Karen Cheryl et Sangria
qui présentent la Licorne d'Or !



Le Jury du 17^e Festival International de Paris
du Film Fantastique et de Science-Fiction,
composé de : Karen Cheryl, Shan Cong,
Stéphane Barbier, Régis Loisel, Bernard Menez, Jean
Reno, Eric Serra, Serge le Tendre et Mircea Veroiu
a décerné les prix suivants :

Licorne d'Or, *Grand Prix du Festival :* *Near Dark*

de Kathryn Bigelow (U.S.A.)

Prix d'interprétation masculine :
Joe Piscopo et Treat Williams pour *Dead Heat*
(U.S.A.)

Prix d'interprétation féminine :
Jenny Wright pour
Near Dark (U.S.A.)

Prix spécial du Jury :
A Chinese Ghost Story de Ching Siu-Tung
(Hong-Kong)

Prix des effets spéciaux
Randall Cook et Craig Reardon pour
The Gate (Canada)

Prix du meilleur scénario :
Bigas Luna et Michael Berlon pour
Anguish (Espagne)

Prix de la première œuvre :
Stan Winston pour
Pumpkinhead (U.S.A.)

Prix de la mise en scène :
William Lustig pour
Maniac Cop (U.S.A.)

Prix du meilleur court-métrage :
Yan Piquer et Jean-Marie Maddeddu pour
Sculpture physique (France)

Le Prix de la Critique :
décerné par Gilles Gressard, François Guérif, Eric
Leguèbe, Gérard Lenne, Philippe J. Maareck,
Jean-Pierre Putters, Jean-Claude Romer et Philippe
Ross a été attribué à :
Anguish (Espagne)

Le Jury des « Nuls » de Canal + composé de : Chantal
Lauby, Alain Chabat, Bruno Carrette et Dominique
Farrugia a décerné le « Prix Spécial les Nuls » à :
Critters 2 (U.S.A.)

Le Grand prix du Public « NRJ »
décerné par les spectateurs du Festival
a été attribué à :
Anguish (Espagne)

Le Prix Spécial « Gore » :
décerné par Amélie Chevalier, Jean-Pierre Dionnet,
Alain Garsault, Jean-Pierre Mocky, Jean-Philippe
Mochon et André Ruellan a été attribué à :
Bad Taste de Peter Jackson (Nouvelle-Zélande)

U.S.A.

NEAR DARK

LICORNE D'OR



Riche en emprunts au western et au road-movie parfaitement assimilés, "Near Dark" marque la révélation d'une nouvelle cinéaste.

Dernier film en compétition, *Near Dark* a conclu en beauté un festival riche en surprises de qualité, l'œuvre de Kathryn Bigelow se voyant à juste titre attribuée la Licorne d'Or. Tout comme un certain nombre de productions récentes, *Near Dark* renoue avec le film de vampires qui, après avoir connu un véritable âge d'or dès les débuts du cinéma muet, avait fini par s'effilochoir au fil du temps au point de disparaître presque complètement des écrans. Mais au lieu de parodier le mythe à la manière de *Génération Perdue* par exemple, le film de Kathryn Bigelow l'enrichit de l'intérieur donnant ainsi au vampire l'une de ses plus originales et brillantes illustrations.

Ce qui frappe avant tout dans *Near Dark*, c'est l'approche toute nouvelle d'un personnage dont les attributs sont devenus tellement familiers au public qu'il est dorénavant inutile pour le réalisateur de s'y référer. Aussi, le vampire n'est-il jamais nommé comme tel, le mot n'étant même pas prononcé. Pieux, crucifix et autres goussets d'ail sont laissés au magasin des accessoires. Seule concession à la

tradition : la morsure que le vampire, pour se nourrir, se voit obligé d'infliger à chacune de ses victimes. Nul besoin non plus de châteaux gothiques aux couloirs sombres et aux portes dérobées où le vampire se réfugie la nuit venue, mais un décor bien contemporain d'hôtels et de bars isolés au milieu d'un désert poussiéreux battu par les rafales de vent. En somme, un cadre bien peu approprié à l'image traditionnelle du vampire. Autre originalité et non la moindre : les vampires forment ici une véritable communauté. Vivant à la manière de marginaux, ils sont loin d'avoir le port aristocratique que leur ont conféré la plupart des interprètes du comte Dracula. Issus du plus bas niveau de l'échelle sociale, ces êtres condamnés à errer le long des routes afin de quêter leur nourriture, n'en sont pas pour autant dénués de qualités humaines. Vulnérables, ils sont — comme en témoignent le personnage de Mae, celui d'Homer, le garçon à la recherche d'une compagne de son âge ou encore le couple formé par Jesse et Diamondback — capables d'aimer. Il faut dire que chaque

rôle est magnifiquement servi par ses interprètes : Lance Henriksen dont il est impossible d'oublier le faciès émacié, presque cadavérique et qui atteint au tragique lorsqu'il avoue avoir participé à la guerre de Sécession. Quant à Jenette Goldstein qui était déjà sa partenaire dans *Aliens* et qui joue ici sa compagne, elle sait parfaitement allier

la dureté à l'émotion. Mais la grande révélation du film, c'est assurément Jenny Wright, troublante interprète de Mae dont la beauté fragile, apporte une touche supplémentaire d'étrangeté.

Dès les premières images, la photographie elle-même affiche son ambition de rompre totalement avec les clairs-obscur des années 30 ou le technicolor flamboyant cher à Terence Fisher. Elle est en effet baignée d'une tonalité crépusculaire qui apparente *Near Dark* à une tragédie.

Riche en emprunts au western et au road-movie parfaitement assimilés (le duel entre Jesse et Severen, l'errance des personnages, l'attaque du bungalow qui fait songer à Sam Peckinpah), *Near Dark*, œuvre à l'atmosphère envoûtante, largement entretenue par la musique de Tangerine Dream, marque non seulement la révélation d'un auteur avec qui il faudra désormais compter mais aussi une étape importante dans le rajeunissement d'un mythe qui était arrivé à épuisement.



Jean-Pierre Pilon

U.S.A.

PUMPKINHEAD

Prix de la 1^{ère} Œuvre

Du crime et du châtement, le second est parfois le plus blâmable. Voici la morale que pourrait tirer Ed Marley, le héros de ce *Vigilante* horrifique qu'est *Pumpkinhead*. On a tué son enfant. « On », ce sont d'inconscients teenagers motorisés.

Bronson aurait sorti son magnum. Ed préfère en appeler à la magie ancestrale. Il consulte Hessie la sorcière qui l'aide à faire naître le monstre de la vengeance. Mi-homme, mi-démon, les omoplates hypertrophiées, dégoulinant d'une bave suintante, *Pumpkinhead* surgit des limbes. Double troublant, et sans pitié, de son créateur, la créature accomplira sa mission. Lentement. Sadiquement. Ressuscitée du sang de celui dont elle est l'instrument, elle le réplique moralement et lui ressemble, presque, physiquement.

Pumpkinhead bénéficie d'un confortable budget de trois millions et demi de dollars. Un budget qui se voit à l'écran. Le réalisateur Stan Winston a su soigner le look de son premier film : décors grandioses de forêt enchantée, ambiances colorées et nuits suréclairées, effets spéciaux parfaitement maîtrisés. À l'origine du projet, un titre : « Tête-de-citrouille ». Pour Dino de Laurentiis, spécialiste des coups publicitaire (*King Kong*, *Dune*), une nouvelle mouture

lui confèrent une troublante humanité. Il faudra pas moins de dix-neuf computers miniaturisés pour animer son visage. Le résultat est à la hauteur des actions de la créature. Elle tue ses victimes avec un certain goût pervers de l'exhibitionnisme n'hésitant pas à exposer les corps devant ses futures proies. L'ironie sadique s'allume alors dans son regard. Elle fixe sa victime, la prépare sans hâte pour qu'elle savoure sa propre mort. Parfois, elle traîne le moribond sur plusieurs mètres, négligemment. Parfois, elle le piétine. Toute son action est démonstration. Il ne s'agit pas d'un crime mais bien

d'un châtement. Mais à force d'être réitéré sans discernement, il n'en est plus exemplaire mais délirant. Ce propos n'est que l'une des originalités du film. Impossible d'oublier les images bleutées de ces marais fumants illuminés de lune où Ed vient déterrer la citrouille humunculesque, mandragore de la vengeance. Ni ces intérieurs rougeoyants de bougies enflammées où se terrent les paysans effrayés par le terrible secret que recèle la forêt. Winston a su tirer de l'imagerie enfantine du conte les arbres aux branches torturées et les ponts branlants enjambant les rivières de cristal pour nous les restituer dans

toute leur puissance évocatrice de maléfiques et de sortilèges.

À la fin, le vengeur renie sa créature dont la mort seule, peut le séparer. Il se laisse tuer pour que sa vengeance s'arrête. C'est la vieille Hessie qui enterrera dans le champ de citrouilles un corps recroquevillé, porté comme un enfant, dont on ne sait s'il s'agit de *Pumpkinhead* ou de l'homme qui l'avait ressuscité. À sa façon, *Pumpkinhead* est un film très moral. Tout cela le hisse au-dessus de la production courante. C'est sans doute ce qui lui a valu le prix de la première œuvre au Festival.

Morane Malaval

U.S.A.

CRITTERS 2

PRIX SPÉCIAL « LES NULS »

Venus d'outre-espace, les Critters — ces charmantes bestioles créées par les frères Chiodo — reviennent hanter les rue de Grovers Bend, là où quelques années auparavant, ils se livrèrent à un véritable carnage. Le premier film de cette saga (ne doutons point que *Critters 3* soit bientôt en chantier !) s'avérait réellement sympathique, mais sans dépasser toutefois les limites de la série Z. *Critters 2* étonne, surprend, réjouit. Mis en scène par Mick Garris, ce second épisode se révèle supérieur à son prédécesseur. Nerveux, hilarant, irrévérencieux, tour à tour fantastique et horrifique, avec un zeste de science-fiction, le retour des « Gloutons de l'Espace » s'effectue sous le signe de la réussite. Parodie des œuvres qui hantaient les cinémas de quartier dans les années 50, du *Blob* aux *Monstres Attaquent la Ville*, en passant par *Star Wars*, *Les Gremlins* et un clin d'œil impertinent à *Freddy*



Le retour savoureux des gloutons de l'espace !



Quand un E.T. se métamorphose en une plantureuse "playmate" !

**Deux passionnés
signant chacun leur
première œuvre :
une double réussite !**

d'*Halloween* n'était pas négligeable commercialement. Aux côtés des *Freddy Krueger*, *Michael Myers* et autres *Jason*, il restait de la place. Contacté pour réaliser le film, Armand Mastroianni ne cessa de buter contre un problème crucial : si la citrouille est liée indubitablement au Mardi-Gras américain, se prête-elle vraiment à engendrer un nouveau monstre terrifiant ? Déjà, des pleines pages apparaissaient dans « *Variety* » : « Now in Production : *Pumpkinhead* ». Pour vendre le produit, une gigantesque citrouille au regard mauvais bouche l'horizon d'une prairie. Trouaille publicitaire, certes, à laquelle tient Dino de Laurentiis. Mais Mastroianni craint le grotesque et prend la fuite.

Stan Winston entre en scène. Le spécialiste en effets spéciaux saura bien résoudre le problème. En fait, il le contourne au grand dam de De Laurentiis. Se basant sur un poème écrit par Ed Justin, il fait réécrire un scénario. Loin des *Halloween* et des citrouilles taillées en forme de tête humaine.

Sa créature aurait plutôt la morphologie d'*Alien* mais avec un nombre d'expressions faciales qui

Krueger et à Donald Duck, *Critters 2* multiplie les audaces visuelles, tandis que les horribles carnassiers à la denture acérée dévorent tout ce qui bouge, du pneu au hamburger, de l'homme au lapin géant, avec une voracité qui mettra leur propre existence en péril. A nouveau donc, la population de Grovers Bend affronte les Critters, aidée par les Chasseurs de l'Espace, et le shérif local, alors que la paroisse organisait la chasse aux Œufs de Pâques. Grâce aux Critters, la petite bourgade sera mise à feu et à sang, comme dans les bons vieux westerns. Le Héros, la Fiancée du Héros, le lâche qui se montre Héroïque, le Délateur, le journaliste en quête de sensations fortes et de ragots, sont réunis pour le meilleur et surtout pour le pire. Il ne manque que le saloon et l'hôtel miteux. Et comme dans les bons vieux westerns, l'affrontement aura lieu dans la rue principale. Imaginez *Johnny Guitare* rencontrant *Alien* ! Film de cinéophile, film « comique », film d'épouvante, mais aussi d'action, *Critters 2* ne déçoit jamais !

Daniel Scotto

U.S.A.

CAMERON'S CLOSET

Il y a de tout au Festival de Paris : les films que l'on attend en trépi- gnant d'impatience, ceux que l'on désespérait de voir un jour, ceux qui nous surprennent, ceux qui nous déçoivent. Et puis, il y a des films comme *Cameron's Closet* dont on n'avait pratiquement ja- mais entendu parler et qui nous ravissent de bout en bout. Pour- quoi ? Parce que pour une fois, on découvre au sein d'une production cinématographique croulant sous les poncifs et les lieux-communs, un scénario intelligent, réfléchi.

Si *Cameron's Closet* nous était in- connu, son réalisateur Armand Mastroianni éveillait en nous un écho on ne peut plus sympathique. Dès son premier film, *He Knows You're Alone*, il avait su faire preuve d'une imagination et d'un sens artistique indéniables. Essai transformé — comme on dit en rugby — avec *The Killing Hour*, un psychokiller hitchcockien s'éloi- gnant des sentiers battus. Nous jeterons simplement un voile pudique sur le médiocre *Supernaturals*. Nuls n'est parfait.

Retour donc dans la salle du Rex où le rideau s'ouvre sur un enfant se prêtant à des jeux parapsycho- logiques avec son scientifique de père. Jeux dangereux qui entraîne- ront bien vite la mort du premier (magnifique décapitation !) et l'apparition sur Terre de « Décep- tor », créature infernale. Déceptor vit dans le placard de Cameron. Ou bien dans son imagination. Et il n'attend que l'occasion d'en sortir pour tuer et tuer encore. Heureu- sement, Sam Talliaferro (littérale- ment, en italien : Sam Coupe- Fer !), un flic hanté par des cau- chemars prémonitoires, entre en sympathie avec le jeune Cameron par le biais d'une forme de « Shi- ning ». Aidé de la psychologue de police, Nora Haley, il luttera au péril de sa vie pour renvoyer Dé- ceptor dans les ténèbres qu'il n'au- rait jamais dû quitter. Et pour se débarrasser de ce qui peut n'avoir été qu'un mauvais rêve.

Mise ainsi à plat, l'histoire peut paraître limpide, voire quelque peu conventionnelle. C'est compter sans le talent du réalisateur et du romancier-scénariste Garry Brandner. Car une heure trente durant, le spectateur ne lasse d'être surpris et décontenancé par une intrigue qui requiert toute son attention.

Suivant les préceptes du Maître Hitchcock (dont Mastroianni n'a jamais renié la pater- nité), l'information est distillée tout au long de l'œuvre dans un ordre et suivant une

logique qui n'obéissent qu'aux lois d'attraction-répulsion du specta- teur.

Par une construction habile, l'his- toire nous est contée sous une multitude de points de vue divers, multipliant les informations appa- remment contradictoires. Il y a tout d'abord Cameron qui a peur de la bête tapie dans son placard, qui ne s'explique pas sa présence mais l'intègre à la façon d'une bizarrerie du monde appréhendée par un regard enfantin.

Il y a ensuite tous ces adultes en- combrés de cartésianisme et de présupposés, qui formeront les proies idéales de Déceptor. Pour eux, Cameron est un affabulateur, un jeune esprit dérangé qui s'est inventé un hideux compagnon de jeux pour dissimuler sa violence naturelle. Le pire, c'est qu'on est tenté de les croire.

Et il y a aussi le regard du scientifi- que dont les expériences ont donné naissance à une réalité que son

cerveau refuse d'accepter. Et la psychiatre qui versera dans l'irra- tionnel le plus complet.

Et surtout Sam Talliaferro, flic angoissé qui comme le spectateur cherche à comprendre, croit tenir une piste, en fait une certitude, s'emmêle et se repère dans le laby- rinthe où se terre Déceptor, mino- taure de l'enfer.

Quant à la solution, la clé de ce qui est devenu pour le spectateur une énigme, elle est bien entendu toute autre que ce qui nous est proposé depuis le début du film. Ou, de façon plus magistrale, elle est plu- tôt le kaléidoscope de toutes les réponses apportées, résultat d'une monstrueuse équation où le tout serait supérieur à la somme des parties.

Armand Mastroianni a donc choisi de privilégier une horreur intellec- tuelle, littéraire, plutôt que la vio- lence gratuite qui encombre trop souvent nos écrans. Ce qui ne l'empêche pas de nous livrer quel-

ques scènes fortes comme celle où Cameron rampe au plafond de sa chambre, irrésistiblement aspiré vers les pales d'un ventilateur. Ou encore l'hallucinante poursuite de Déceptor par les esprits conjugués du flic et de l'enfant dans un enfer rocheux tacheté de couleurs pri- maires qui n'est pas sans évoquer celui où évoluait l'Hercule de Mario Bava.

Signalons au passage l'intéressante initiative graphique qui fait de Déceptor une sorte de Belphegor, taillé en lame de couteau, une créature que nous devons à l'hono- rable Carlo Rambaldi et qui nous fait agréablement oublier les par ailleurs catastrophiques effets spé- ciaux de maquillage de Greg Lan- derer.

Un film passionnant au résultat, étonnamment européen par rap- port aux bandes pop corns coûté- mières, et sur lequel gagneraient à se pencher nos distributeurs.

Claude Scasso.

U.S.A.

OUT OF



U.S.A.

MONSTER SQUAD

Les monstres de l'Age d'Or de l'Universal ont décidément la vie dure ! Maintes fois ressuscités pour assumer des suites interminables en forme de dynasties, exhumés pour connaître l'ère de la couleur, les voici à nouveau mis à contribution pour l'un des plus beaux hommages qui leur ait été rendu.

« bon » et de « mauvais » monstres ! Comme à la bonne vieille habitude des films des années 30, un monstre s'octroie le privilège d'être classé parmi les justiciers, combattant ses congénères dans un touchant illogisme spontané. Cette fois, c'est à nouveau le monstre de Frankenstein qui a le « beau » rôle. Pourquoi ? Parce que la créature

La renaissance des monstres de l'Age d'Or.

La tâche n'était pas aisée, d'autant plus que, pour des raisons de copyright, la copie conforme des maquillages des modèles ne pouvait être retenue. Néanmoins, il importait que chacun des monstres soit absolument reconnaissable ! On notera avec nostalgie, qu'une fois encore, les scénaristes n'ont pu échapper à donner une notion de

du célèbre baron, à l'inverse de ses collègues, est davantage une victime qu'un bourreau. Condamnée à supporter les horribles greffes de son créateur, elle ne suscite que le dégoût et fait office de repoussoir alors que sa démarche première est la quête d'un peu d'amour. Fidèle à la tradition, le scénario introduit le rôle de la petite fille innocente,

seul être réceptif à la soif de tendresse à laquelle aspire le monstre. Mais tous les autres éléments de ce bestiaire de l'horreur sont fidèles au rendez-vous, maquillés comme jamais ils n'ont eu l'honneur de l'être, livrés à une débauche d'effets spéciaux enfin à la hauteur de leur saga. Un certain humour (comme cette momie qui s'effiloche jusqu'à mi-disparition lors d'une poursuite mouvementée) préside à l'entreprise, aidant à mieux encore accepter cet étonnant come-back. La jeunesse est aussi à l'honneur, s'érigeant, une fois encore, comme seul rempart devant ce déferlement de monstres, face à l'incompréhension totale des adultes.

En dehors de ses qualités techniques aussi irréprochables que novatrices, *Monster Squad* laissera le souvenir d'un film émouvant, l'histoire d'amour entre le monstre de Frankenstein et la petite fille étant l'une des plus belles contées à l'écran.

Norbert Moutier

U.S.A.

TRICK OR TREAT

Premier film de l'acteur Charles Martin Smith (l'agent du FBI dans *Starman* de John Carpenter), *Trick or Treat* créa la surprise en cette soirée de clôture de ce 17^e Festival, alors qu'afficionados et spécialistes compétents pronostiquaient *Vendredi 13 n° 7*, *Poltergeist 3* (Beurk !), ou encore *Opera* de Dario Argento. Inédite, cette production Dino De Laurentiis étonna par l'extrême qualité de sa réalisation, tandis qu'une bande son efficace imposait le silence à tous les spectateurs.

Trick or Treat s'inspire de faits réels. Les ligues religieuses américaines livrant combat contre le Hard Rock, certifient que des messages subliminaux sont dissimulés dans les musiques, soit pour pervertir par la drogue et le sexe la fière et belle jeunesse américaine nourrie de Coca, de hamburgers et de beurre de cacahuète, soit pour appeler Satan à venir s'installer sur Terre à l'aide d'incantations magiques (tout comme dans *The Gate* de Tibor Takacs) et convertir au satanisme les ouailles égarées. Eddie, adolescent persécuté par ses camarades, élevé par une mère rescapée de la « love génération », n'a qu'une seule passion : Sammy Curr, grande star du Hard Rock. Celui-ci envisage de venir chanter pour le bal d'Halloween dans le collège où il a fait ses études, et où est inscrit Eddie. Mais l'acharnement avec lequel les ligues fustigent Sammy Curr, conduit le chanteur au suicide. Eddie, désespéré par la mort de son idole, reçoit « post mortem » un cadeau de Sammy Curr. Un disque inédit et unique des dernières œuvres macabres du hard-rocker ! Mais le disque cache en son sein de quoi faire revenir d'entre les morts Sammy Curr. Et il revient avec un désir inassouvi de vengeance. Il chantera le soir d'Halloween, semant la mort autour de lui. Sur un scénario linéaire mais remarquablement écrit, Charles Martin Smith réussit son premier film (au sujet difficile), maîtrisant le suspense, l'action et l'épouvante, tout comme les effets spéciaux, et bien sûr, la direction d'acteur. Sur un rythme nerveux, les séquences s'enchaînent sans temps mort, de la présence maléfique de Sammy Curr à sa réincarnation. L'humour ne fait pas défaut à ce film ambitieux, et l'animateur reconnaît Gene Simmons en animateur de radio, et Ozzy Osbourne en prêtre puritain. Une fois encore, l'Enfer et l'Au-delà manifestent leur toute puissance. Après *The Gate* et *The Haunting of Hamilton High*, *Trick or Treat* nous met en garde. Il y a certaines portes qu'il ne faut pas ouvrir...

Daniel Scotto

THE DARK

Les psychopathes font preuve d'une constante ferveur à l'égard du genre qui nous occupe, et il n'était donc que justice qu'ils se trouvent représentés dans le cadre du 17^e Festival Fantastique de Paris. Parmi eux, les spectateurs ont pu découvrir le visage clownesque de celui qui hante *Out of the Dark* dans lequel il exerce ses talents sur quelques jeunes spécimens féminins, plus aptes au démentant à inspirer d'autres instincts que ceux traditionnels d'un



Une version modernisée de « 6 femmes pour l'assassin ».

meurtrier. C'est cependant essentiellement à ceux-là que va s'adresser le héros détraqué de ce film techniquement très soigné, offrant une combinaison entre le classique *6 femmes pour l'assassin* de Mario Bava et le récent, toujours inédit, *Taste For Fear*. Le film nous permet de pénétrer dans le milieu méconnu du réseau rose, dont on découvre les alléchants et trompeurs dessous, sans doute fort décevants pour les fans de ces sensations par fil interposé. Sensations aux effets parfois irréversibles,

ainsi que nombre des héroïnes de ce film le découvriront à leurs dépens. Plus que leur réelle disparition, on regrettera surtout celle de leur plastique irréprochable que le réalisateur a su mettre sublimement en valeur grâce à de savants éclairages. En prime d'une photo très artistique, *Out of the Dark* nous aura valu quelques meurtres percutants (la batte de bask-ball) et la présence de la fascinante Karen Black, toujours apprécié des amateurs.

Cathy Karaai



CANADA

THE HAUNTING OF HAMILTON HIGH

Au collège de Hamilton High, alors que la fête de fin d'année bat son plein, la Mort s'apprête à frapper. Dans les couloirs déserts, le fantôme de Mary Lou réclame vengeance. En 1957, celle-ci, jeune fille délaissée, et dénuée de toute moralité, est nommée « Reine de l'Année ». Mais lorsqu'elle se coiffe du diadème en verroterie, un fiancé jaloux et cocu lance sur elle une bombe puante qui, hélas, mettra le feu à sa robe. Mary Lou périt dans les flammes de l'Enfer. Trente ans plus tard, elle revient réclamer son dû. « Suite » de *Prom Night*, psycho-killer de triste mémoire présenté au 10^e Festival du Film Fantastique de Paris, *Prom Night 2*, rebaptisé depuis *The Haunting of Hamilton High* ne s'avère affilié d'aucune manière que ce soit à l'œuvre précédente, si ce n'est par la production !



Michael Ironside.

Ron Oliver, auteur du scénario, et Bruce Pittmann, réalisateur se sont donnés pour mission de dépoussiérer et renouveler un thème usé jusqu'à la corde. Sans toutefois modifier les conventions du genre (progression linéaire de l'histoire, décors impersonnels, isolement des victimes...), ils enrichissent celui-ci de franches incursions dans le Fantastique. Petite-cousine de Carrie, Mary Lou revient hanter les vivants comme Freddy Krueger, et le visuel du film rend hommage à Brian de Palma et Wes Craven. Possession et cauchemars font bon ménage dans ce « bal de l'Enfer », alors que la perverse Mary Lou « pourrit » tout un petit monde bien-pensant, de la mère bigote de Vicky, la malheureuse héroïne possédée, au prêtre exorciste soucieux de se repentir (il est l'un des responsables de la mort de Mary

Lou), en passant par le chaste héros qui sauvera (temporairement) tout le monde. Oeuvre soignée et réussie, *The Haunting of Hamilton High* — outre ses surprenants effets spéciaux (la noyade dans le tableau noir, le cheval de bois satanique, les placards métalliques qui écrasent une malheureuse étudiante), et un casting convaincant à la tête duquel domine Michael Ironside en directeur de collège tourmenté par son passé — bénéficie d'une réelle dimension dramatique, celle qui, précisément, fait le charme des authentiques histoires de revenants. Mary Lou, comme tous les fantômes, obtiendra satisfaction. Elle sera la « Reine de l'Année ».

Mais cessera-t-elle pour autant de hanter les vivants ?

Daniel Scotto

CANADA

THE GATE

PRIX DES EFFETS SPECIAUX

A l'instar de nombreuses productions américaines récentes fantastiques, *The Gate* met en scène des enfants. Il ne faut pas oublier que les adolescents forment la majorité des spectateurs. Il est donc nécessaire de leur fournir des intrigues abordables, souvent un peu simplistes, peuplées de personnages auxquels ils peuvent s'identifier aisément. On présente donc des gamins sympathiques, confrontés à des problèmes actuels, et courants dont l'univers va soudain basculer dans une horreur délirante mais raisonnablement impressionnante (on doit éviter à tout prix l'interdiction aux moins de dix-huit ans). Il s'agit ici de Glen, jeune homme d'une dizaine d'années, qui va devoir user de tout son courage et de toute son ingéniosité pour venir à bout de gnomes envahissants et destructeurs. Dès les premières

images, on ne peut s'empêcher de penser à l'influence prédominante des œuvres de Steven Spielberg dans la production cinématographique récente. Sans jamais copier vraiment le génial cinéaste, les scénaristes n'hésitent pourtant pas à utiliser les composantes qui ont permis le succès sans précédent de ses films. Le cadre choisi pour l'action de *The Gate* rappelle résolument celui de *Rencontres du Troisième Type* ou de *E.T.* : on nous propose, en effet, une banlieue fort calme peuplée par des familles assez aisées et très unies. Les personnages nous sont également familiers : on se sent vraiment à l'aise face à des gamins bricoleurs qui manipulent les fusées explosives avec une dextérité digne de la NASA. Le spectateur se retrouve en terrain parfaitement connu et totalement confortable : on peut

donc tranquillement le faire passer aux choses sérieuses en entrant au plus vite dans le vif du sujet.

C'est un orphelin qui provoque l'arrivée des monstres. L'enfant qui ne bénéficie pas d'une cellule familiale normale est montré comme une brebis galeuse, vulnérable aux pires influences qu'il fait partager à ses copains. Comme le bambin se réfugie souvent dans sa chambre pour y écouter du Hard Rock, il libère les créatures de l'Enfer en faisant jouer l'un de ses disques à l'envers.

C'est la profonde tendresse familiale des enfants qui les sauve du désastre lorsque les monstres cherchent, comme tant d'autres avant eux, à dominer le Monde. Glen use à la fois de sa pureté intellectuelle et de ses connaissances techniques pour mettre au point un objet qui élimine une énorme créature menaçante. Il transperce la bête avec l'une de ses chères fusées, cadeau d'anniversaire d'une sœur aimante, et il met les gnomes en déroute grâce à la force de son amour. Il est, à l'évidence, absolument inconcevable qu'un décès puisse frapper l'un de nos jeunes héros.

Cela risquerait de traumatiser leurs homologues des salles obscures et les règles du genre rendent obligatoire une fin heureuse et rassurante. Comme tous les héros, les enfants doivent être mis en péril mais il ne s'agit que d'un danger provisoire qui mettra en valeur leur sauvagerie. La séquence durant laquelle le jeune Terry tombe dans le puits est un modèle du genre : le spectateur a beau être convaincu qu'il s'en sortira sans dommage, il ne peut contenir son impatience tant on joue habilement avec sa tension nerveuse. N'ayant pas le

droit de régler leur compte aux humains, les monstres sont donc tenus de se venger sur le mobilier et de mettre à mal le domicile de leurs victimes. Ils jouent également sur leurs faiblesses intimes, sur leurs peurs secrètes. Pour neutraliser le jeune orphelin, ils prennent la forme de sa mère disparue, employant ainsi une forme de violence intellectuelle qui les rend détestables sans que le sang ne coule. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'hémoglobine est totalement absente des ingrédients du film. La commission de censure se montre très compréhensive à l'égard des créatures horribles mais elle ne supporte pas le plus petit globule. Il faut donc biaiser et limiter l'action diabolique à des enlèvements en série. Ces scènes sont d'ailleurs fort réussies et l'on retiendra particulièrement la confrontation de Terry (victime de prédilection) avec un peintre en bâtiment emmuré mais très agressif. Les effets spéciaux de *The Gate* sont de toute beauté et ils constitueraient, à eux seuls, une fort bonne raison de découvrir le film. Les gnomes possèdent une mobilité hors de commun et l'on sent bien que le réalisateur les a filmés avec un goût et un plaisir rares. Il n'est pas besoin d'être médium pour prédire que les créatures de *The Gate* resteront comme un exemple parfait du génie des animateurs. Leurs apparitions multiples font partie des moments privilégiés de ce film amusant. Conçu pour les Petits, *The Gate* réjouit aussi les Grands qui se laissent séduire par son aspect de cauchemar enfantin. Il ne reste alors qu'à se laisser emporter, mais c'est si agréable...

Caroline Vié



ESPAGNE

ANGUISH

PRIX DE LA CRITIQUE / PRIX DU SCENARIO / GRAND PRIX DU PUBLIC

Etrange, déroutant, ce film de Bigas Luna qui débute par un avertissement au spectateur, informé qu'il va être soumis à des messages subliminaux et à un bref état d'hypnose. Ainsi, à plusieurs reprises, la caméra se fixe-t-elle sur des spirales ou sur un objet sans cesse en mouvement par lequel le regard est fatalement attiré. Car dans *Anguish*, tout est organisé autour de l'œil.

Au départ, un vieux garçon au physique pataud, vivant seul avec une mère quelque peu abusive qui le pousse à commettre d'horribles crimes dans le but de collectionner les yeux de ses victimes précieusement conservés dans des bocaux. Après une mutilation particulièrement horrible et savamment mise en scène, *Anguish* qui, jusqu'alors se présentait comme un traditionnel film d'horreur plutôt mieux soigné que la moyenne, prend une

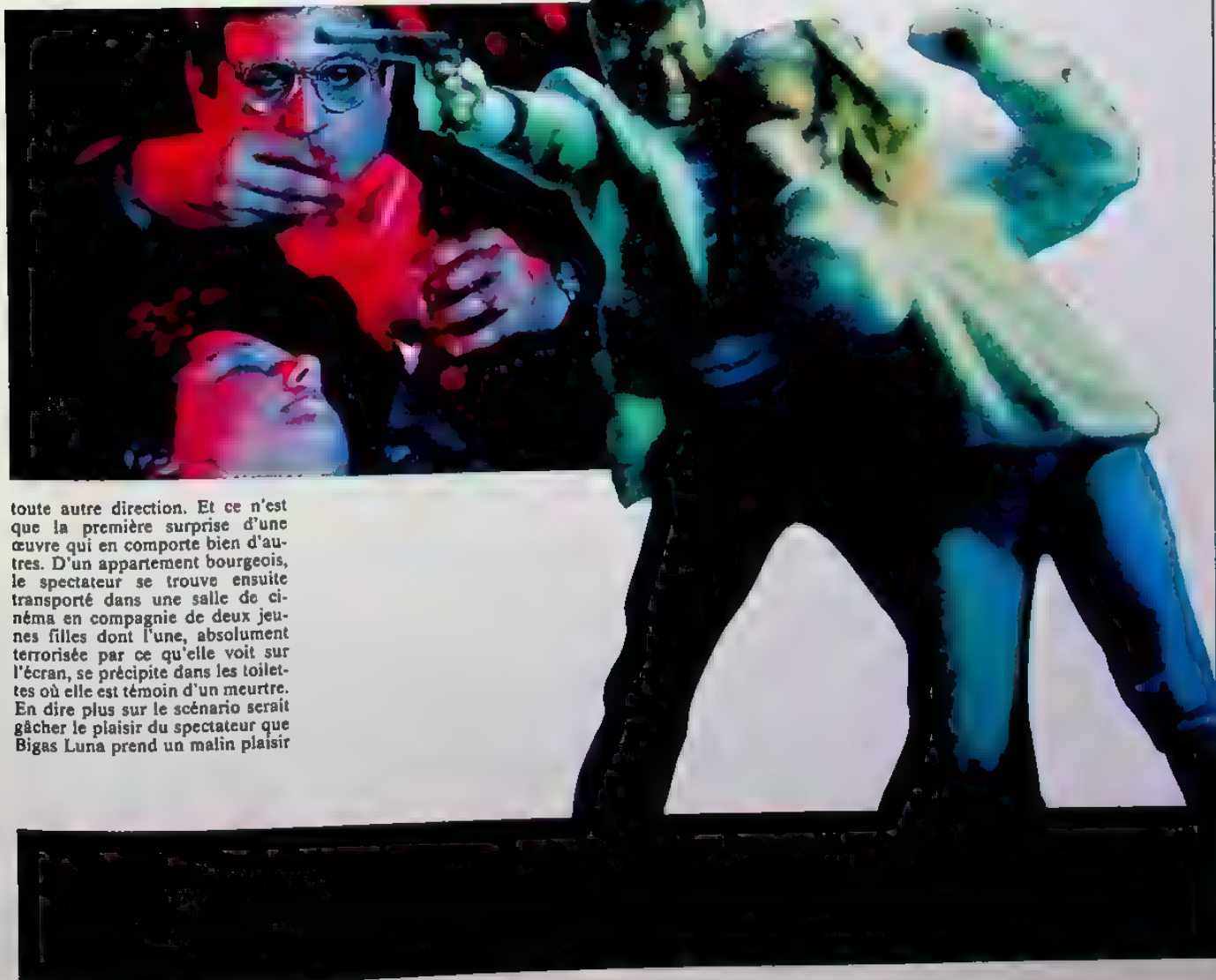
à entraîner sur de fausses pistes. D'une ingéniosité diabolique, son film est un modèle de construction à la rigueur exemplaire dans lequel le spectateur peut néanmoins toujours se repérer. L'intensité ainsi constamment maintenue fait d'*Anguish* une œuvre au rythme haletant, parfois semée de touches de cruauté comme l'opération des yeux ou le meurtre de la jeune femme que ses verres de contact font souffrir. A d'autres occasions, c'est un humour noir, bien souvent grinçant qui l'emporte : le meurtrier prend un soin extrême à conserver les yeux de ses victimes dans des sacs en plastique ; une spectatrice se goinfre de pop-corn alors que son voisin vient d'être assassiné... Bigas Luna s'inscrit ainsi dans une tradition hispanique



bien établie qui va de Goya à Bunuel et Salvador Dali. Pourtant, de par sa facture, *Anguish*, réalisé avec un sens de la progression dramatique consommée (voir l'hal-

lucinant siège final où plusieurs actions s'enchevêtrent) pourrait faire croire à une production américaine. L'écran large y est remarquablement employé, un peu à la manière de Carpenter, de même que la bande-son, attentive au moindre bruit, sait parfaitement mettre en valeur le tic-tac d'une horloge ou les sirènes de police. Il n'en faudrait pas pour autant réduire *Anguish* à une mécanique bien huilée dont chaque rouage est parfaitement à sa place. Loin d'être seulement un très brillant exercice de style, le film de Bigas Luna peut aussi se regarder comme une métaphore sur le cinéma en général et sur le Fantastique en particulier. En ce sens, c'est certainement l'une des œuvres les plus originales de ces dernières années.

Jean-Pierre Piton



toute autre direction. Et ce n'est que la première surprise d'une œuvre qui en comporte bien d'autres. D'un appartement bourgeois, le spectateur se trouve ensuite transporté dans une salle de cinéma en compagnie de deux jeunes filles dont l'une, absolument terrorisée par ce qu'elle voit sur l'écran, se précipite dans les toilettes où elle est témoin d'un meurtre. En dire plus sur le scénario serait gâcher le plaisir du spectateur que Bigas Luna prend un malin plaisir

GRANDE BRETAGNE

THE MAGIC TO

Depuis *Dreamchild* (présenté l'an dernier au Festival) et *La Compagnie des Loups*, le cinéma anglais explore un genre cinématographique novateur : le conte de fées pour adultes. *The Magic Toyshop* en est le plus récent représentant et, par juxtaposition aux deux films précités, vient cerner ce que pourraient être les règles du genre. A la base, nous trouvons un auteur, Angela Carter, qui s'est fixée pour but d'actualiser tous les contes pour enfants, de Perrault à Grimm en passant par Andersen, leur jetant un éclairage psychanalytique qui exposerait ouvertement les thèmes sous-jacents de violence et d'érotisme. On reconnaît dans cette perverse mission l'aboutissement de l'étude que fit jadis Bruno Bettelheim dans sa « Psychanalyse des Contes de Fées ».

Là où Ridley Scott avec *Legend* et William Goldman avec *Princess Bride* se sont acharnés à retrouver la magie des images des contes pour enfants en y amalgamant le poids des non-dits de l'inconscient collectif, Angela Carter, elle, expose au grand jour les fantasmes adultes qui sont transmis aux têtes blondes. Ce qui l'entraîne parfois à enfoncer des portes ouvertes, non sans didactisme. Mais également à retransmettre le rêve comme mis à nu, sans toutefois qu'il y ait de déperdition apparente de sa magie inhérente.

Dans *The Magic Toyshop*, l'histoire n'est qu'un prétexte à explorer certains thèmes ancestraux. L'hé-

roïne a quinze ans lorsqu'elle se retrouve orpheline. Avec ses petits frère et sœur, elle part vivre chez l'oncle Philip, sorte d'ogre citadin qui fabrique des marionnettes. « Un amoureux des enfants » laisse à penser sa vocation. Pas du tout. L'oncle Philip est un être pervers qui oblige sa famille à assister à des spectacles peu édifiants où il fait jouer à ses créatures de bois les rôles subversifs que ses fantasmes ordonnent.

On ne lasse pas de rechercher les contes détournés fournissant sa base au film. Combien d'orphelins ont pu ainsi endormir notre enfance ? Du « David Copperfield » de Dickens à la *Jane Eyre* de Brontë (pour ne citer que des Anglais), tous étaient promis à des destins horribles et fascinants avant que ne s'ouvre enfin à eux un monde nouveau fait de gloire et de puissance. Mais pour Angela Carter, le mythe de l'enfant abandonné est avant tout celui de la recherche difficile d'une sexualité accomplie hors de tout schéma parental initiatique.

La jeune Mélanie s'éveille tout juste à la puberté lorsque ses parents lui sont brutalement arrachés. Elle rêve du Prince Charmant et de la forêt enchantée. Mais son Prince a le visage cauchemardesque d'un animal (la Belle, malgré sa répulsion semble préférer rêver à la virilité de la Bête plutôt qu'à sa métamorphose en Prince Charmant) et sa forêt est agitée des

soubresauts phalliques des lianes et des branches.

Comme pour nous prévenir que ce conte-là ne sera pas des plus sains, le réalisateur dénuie d'ailleurs sa comédienne des premières images du film, appesantissant l'œil de sa caméra sur son anatomie qu'elle découvre elle-même dans un miroir. C'est sa façon de nous dire : « Voici Mélanie. Elle a quinze ans et un corps de femme. Maintenant, voyons comment la réalité physique de cette jeune fille va pouvoir concorder avec les imageries dorées qui bercent ses fantasmes. »

On s'en doute, cela ne se fera pas sans heurt. Mais curieusement, l'auteur semble nous mettre bien plus en garde contre les rêves que contre la réalité. L'image de Mélanie nue se regardant est de loin la plus pure, la plus virgine que nous aurons d'elle. Par la suite, la jeune fille rêveuse acquiert plutôt une curiosité malsaine. Nous savons, et elle sait, qu'elle n'est plus une enfant. Et ses jeux sur une plage au sable trop doré et au ciel trop bleu avec son cousin ne sauraient être innocents.

Partant de là, il nous semble difficile d'être entièrement dégoûté par les sévices que l'oncle Philip fait subir à Mélanie. Cet initiateur exerce sur nous la même fascination puissante que le couple démoniaque du « Tour d'Ecrou » d'Henry James (devenu *Les Innocents* au cinéma). Nous savons, nous, que lorsqu'il oblige Mélanie à prendre la place de la marionnette qu'elle a brisée dans son théâtre et à jouer le rôle de Leda violée par le cygne, il ne fait que projeter la vision machiste et dépourvue de douceur que Mélanie a elle-même de l'amour physique. Ce qui par contre fait de l'oncle Philip un ogre est qu'il nourrit les craintes de sa nièce au lieu de la sécuriser suivant le rôle imparti aux parents. Ce qui le rend odieux, c'est la concrétisation qu'il donne à ce désir pédophile jusque là enfoui entre les lignes du conte de fées.

L'oncle Philip joue les Pygmalion. Angela Carter d'ajouter subversivement que le seul désir de Pygmalion est de créer un être d'amour parfait à son seul usage (un peu à la manière de *The Bride*, autre relec-

Nouvelle-Zélande

BAD

Prix

Bad Taste se décompose en trois parties bien distinctes dont chacune témoigne de l'enthousiasme, des difficultés et, enfin de la récompense apportées à ce jeune réalisateur si particulier.

Totalement loufoque et réalisé avec une économie de moyens extrême, le début du film ne peut empêcher de faire penser à ces films amateurs se traînant d'un week-end sur l'autre où chaque membre de l'équipe est interchangeable et sollicité pour les tâches les plus diverses. Peter Jackson n'y a point fait exception : Il réalise... et joue ! Et pas une simple figuration ! Il est le jeune écervelé (et c'est vraiment le terme de circonstance !) qui fait face à une poignée d'extra-terrestres ringards pastichant Harold Lloyd dans une étourdissante séquence où il bataille ferme avec les lois de l'équilibre puis avec celles de la logique lorsqu'il colmate l'ouverture de sa boîte crânienne avec sa ceinture ! Le ton est donné et s'amplifie avec les turpitudes d'un chauffeur guindé pilotant une étrange petite voiture fort ancienne puis avec cette scène complètement folle où un extra-terrestre déguste la cervelle d'un mort à la petite cuillère ! Le ton devient ensuite plus sérieux

et joue (ou pastiche ?) l'action au profit d'un travail de montage efficace et surprenant devant la petitesse d'une situation au drame au quel personne ne croit un instant ! Ce n'est que lorsque les envahisseurs prennent leur attitude réelle, fort simiesque, que leur droit à la différence s'établit de manière spectaculaire. A cette étape charnière du film correspond un bouleversement des moyens mis en œuvre devenus subitement plus



ITALIE

YSHOP

ture de mythe anglais). Il initie à l'amour, mais également au mal. Alors bien sûr, il est finalement vaincu et détruit par la violence même qu'il a révélé (et non généré, ce rôle étant imparti aux enfants et adolescents).

Au résultat, à cause même de son propos réfléchi et de ses thèses un peu trop démonstratives, *The Magic Toyshop* demeure un film quelque peu bancal. Parfois ennuyeux parce que trop aisément décryptable, le film n'en comporte pourtant pas moins un grand nombre de scènes enchanteresses et magiques. Au delà de la démonstration fastidieuse, la porte du rêve est souvent grande ouverte. Il suffit de se laisser prendre par la main. Il faut que le monde des rêves ait sa chance... C'est ce que découvrait Alice à la fin de *Dreamchild*. C'est l'occasion qui est donnée au petit frère de Mélanie lorsqu'il part dans son monde intérieur peuplé de bateaux. C'est la chance qui est offerte au spectateur qui garderait encore en lui une certaine innocence pré-pubère.

Claude Scasso

ZOMBIE 3

Pour ses fans, Lucio Fulci sera à jamais le glorieux maître d'une trilogie dont *Zombie 2* constitua l'étonnante ouverture, plébiscitée avec délire par Le Festival de Paris du Film Fantastique, et dont *La Paura* et *L'Aldilà* constituèrent les brillants prolongements.

A cette reconnaissance d'un talent indéniable, le public fit preuve par la suite d'une exigence légitime que les prochaines livraisons ne surent pas toujours assouvir. Lucio Fulci reste pourtant l'un des plus brillants représentants du cinéma d'horreur. Il en a fait sa spécialité, y a presque voué sa vie, et en connaît toutes les ficelles... Rares sont ceux qui savent, comme lui, créer une ambiance, utiliser toutes les ressources sonores pour y parvenir, et surtout, aller jusqu'au bout de leurs fantasmes iconographiques. Par surcroît, Lucio Fulci ne bénéficie le plus souvent pas des budgets nécessaires à ses ambitions. C'est visiblement encore le cas pour ce *Zombie 3* qui, de plus, se réclame du film d'aventures. Il convient de passer charitablement sur l'ouverture (efficace) qui

reprend allègrement l'univers de Romero avec ses soldats exterminateurs, combinaisons et masques à gaz de rigueur, pour aborder les premières scènes « gore » où le réalisateur fait preuve qu'il n'a pas perdu la main (à défaut d'avoir perdu le prestigieux Maurizio Trani, le responsable de ses meilleurs effets sanglants dans la trilogie déjà nommée). Un peu d'humour au passage, lorsque la femme de chambre, découvrant les draps maculés de sang d'un pensionnaire, lui lance un savoureux « Are you all right ? ». On peut aussi penser que, parmi les militaires, l'élément arborant moustache et mèche sur le front n'est pas le fait du hasard...

Zombie 3 n'a qu'un lointain lien de parenté avec son prédécesseur. Il s'agit avant tout d'un film d'action où les morts-vivants sont sollicités à la fois dans l'horreur et dans le mouvement. Il est inhabituel de voir des zombies courir et se battre au poing, violemment entre deux coups de crosse bien ajustés ou une

décharge dans la tête. Toutes ces séquences s'enchaînent avec bonheur et dans chacune d'elle éclate, à travers quelques plans bien assés, le savoir-faire de Fulci : gorge empalée, outrances sanglantes, combat à travers les visages révoltés de zombies pendus, tête renversée...

Par instant, les assauts de morts-vivants repoussés par le feu, évoquent les scènes dantesques de *Zombie 2* mais l'action ne permet jamais de s'y attarder. Quant au dénouement, il empreinte à nouveau trop à Romero pour être original...

L'erreur serait de trop attendre de ce produit purement commercial qui se contente de fonctionner avec efficacité. Les adeptes de Lucio Fulci y trouveront néanmoins furtivement leur compte à travers quelques séquences (voire quelques plans) qui démontrent avec évidence que le roi du gore européen est encore un homme avec lequel il faudra compter.

Norbert Moutier

TASTE

« Gore »

importants ! Heureux Peter Jackson : son acharnement à finir le film a trouvé l'accueil favorable du gouvernement néo-zélandais qui se décide à donner un sérieux coup de pouce à son facétieux ressortissant. Il s'en suit un subtil renchérissement des décors et des effets. Les extra-terrestres sont enfin crédibles et victimes d'une débauche d'effets spéciaux totalement fous. Ce sera ainsi la première fois que l'on verra une tête découpée à la tronçon-

neuse s'ouvrir carrément en deux comme une pastèque ! Il faut aussi un certain culot pour oser imaginer une maison entière s'élever dans l'espace et permettre la fuite des extra-terrestres dérangés dans leur conquête ! *Bad Taste* pourrait être comparé à *Street Trash*... Les deux films sont preuve de la même démesure, du même humour décapant à mi-chemin entre « Hara Kiri » et « Fangoria » !

Dans la routine d'un marché où les producteurs, prudents, se contentent de fabriquer à la chaîne des sous-produits conformes aux modes qui passent, *Bad Taste* fait l'effet d'une petite bombe. Plébiscité par le public du Rex (pour qui il semblait avoir été fabriqué sur mesures !) il amorce un nouveau courant d'autant plus surprenant de la part d'une Nouvelle-Zélande qui nous avait habitués à d'esthétiques aventures préfiguratives si ce n'était (signe avant-coureur !) le décapant *Death Warmers Up* qui obtint la Licorne d'Or du Festival de Paris voici quatre ans.

Quant à Peter Jackson, il ne reste qu'à lui souhaiter le même cheminement que Sam Raimi. Il le mérite !

Norbert Moutier



ANGUISH

Espagne 1987 Réal : Bigas Luna. Prod. : Pepón Coromina. Sc. : Bigas Luna et Michael Barlon. Photo : Josep Maria Cmt. Mont. : Tom Sabin. Mus. : J.-M. Pagan. Effets spéciaux : Paco Teres. Production : Samba P.C./Luna Films. Int. : Zaida Rubinstein, Michael Lerner, Tola Paul, Angel José, Isabel Garcia Lorca. 88

BAD DREAMS

U.S.A. 1988 Réal : Andrew Fleming. Prod. : Gale Anne Hurd. Sc. : A. Fleming Steven E. de Souza. Photo : Alexander Gruzynski. Mont. : Jess Freeman. Mus. : Jay Ferguson. Effets spéciaux de maquillage : Michèle Burke. Production : Fox. Int. : Richard Lynch, Jennifer Ruben, Bruce Abbott, Hams Yulin. 84

BAD TASTE

Nouvelle-Zélande 1987 Réal. prod. sc. : Peter Jackson. Montage : Peter Jackson, Jamie Selkirk. Mus. : Michèle Scullion. Effets spéciaux : Peter Jackson. Production : Wingnut Films. Int. : Thierry Potter, Pete O'Hern, Craig Smith, Mike Minett, Peter Jackson, Doug Wien.

CAMERON'S CLOSET

U.S.A. 1987 Réal : Armand Mastroianni. Prod. : Luigi G. Cingolani. Sc. : Garry Brandner d'après son roman. Photo : Russel Carpenter. Mus. : Harry Mendredini. Effets spéciaux : Greg Landerer et Carlo Rambaldi. Production : Smart Egg Pictures. Int. : Cotter Smith, Mel Harris, Scott Curb, Chuck McCann, Kim Lakford. 90

CASSANDRA

Australie 1987 Réal : Colin Eggleston. Prod. : Trevor Lucas. Sc. : Colin Eggleston, John Ruane et Chris Fichten. Photo : Gary Wapshot. Mont. : Joséphine Cooke. Mus. : Trevor Lucas et Ian Mason. Production : Parallel Film. Int. : Tessa Humphries, Shane Brant, Briony Bahels, Susan Barling, Kit Taylor, Lee James. 93

A CHINESE GHOST STORY

Hong-Kong 1987 Réal : Ching Siu-Tung. Prod. : Mark Tsui. Sc. : Yien Kai-Chu. Photo : Poo Hong Seng, Sander Lee, Tom Mau, Wong Wing Hang. Mus. : Romeo Diaz et James Wong. Production : Cinema City. Int. : Leslie Cheung, Wong Tsu Hsien, Wo Ma, Lau Siu Tung. 98

CRITTERS 2

U.S.A. 1988 Réal : Mick Garris. Prod. : Barry Oppel. Sc. : D.T. Twohy et Mick Garris. Photo : Russel Carpenter. Mont. : Charles Bonstein. Mus. : Nicholas Pike. Effets spéciaux : Marty Bresin et les frères Chiodo. Production : New Line/Sho Films. Int. : Scott Gimes, Lane Curtis, Don Oppel, Barry Corbin. 87

DEAD HEAT

U.S.A. 1988 Réal : Mark Goldblatt. Prod. : Michael Meltzer et David Helpman. Sc. : Terry Black. Photo : Bob Yeoman. Montage : Harvey Rosenstock. Mus. : Ernest Troost. Effets spéciaux : Steve Johnson et Kenny Myers. Production : New World Pictures. Int. : Treat Williams, Joe Piscopo, Vincent Price, Lindsay Frost, Keya Luke, Darren McGavin. 96

THE GATE

Canada 1987 Réal : Tibor Takacs. Prod. : John Kemeny et Andras Hamon. Sc. : Michael Nankin. Photo : Thomas Vámos. Mont. : R. Walles. Mus. : Michael Haeng et J. Peter Robinson. Effets spéciaux : Randall William Cook et Craig Reardon. Production : New Century/Vista Films. Int. : Stephen Dorff, Louis Tripp, Christina Denton, Kelly Rowan, Jennifer Irwin. 85

THE HAUNTING OF HAMILTON HIGH

Canada 1987 Réal : Bruce Pittman. Prod. : Ray Sager. Sc. : Ron Oliver. Photo : John Herzog. Mont. : Nick Rotundo. Mus. : Paul Zaza. Effets spéciaux : Jim Doyle. Production : Simcom/Peter Simpson. Int. : Michael Ironside, Wendy Lyon, Justin Louis, Lisa Schrage, Richard Monette, Terri Hawkes. 96

MANIAC COP

U.S.A. 1987 Réal : William Lustig. Prod. et sc. : Larry Cohen. Photo : Vincent Rabe. Mont. : David Kern. Mus. : Jay Chanteway. Effets spéciaux de maqu. : John Naulin. Production : Shapiro/Glickenhous. Int. : Tom Atkins, Bruce Campbell, Laurence Landon, Richard Roundtree, William Smith. 85

THE MAGIC TOYSHOP

GB 1987 Réal : David Wheatley. Prod. : Steve Morrison. Sc. : Angela Carter d'après son roman. Photo : Ken Morgan. Mus. : Bill Connor. Production : Granada Film. Int. : Tom Bell, Caroline Milroe, Kieran McKenna, Patricia Kerrigan. 104

THE MONSTER SQUAD

U.S.A. 1987 Réal : Fred Dekker. Prod. : Jonathan A. Zimbert. Peter Hyams et Rob Cohen. Sc. : Shane Black et Fred Dekker. Photo : Bradford May. Mont. : James Mitchell. Mus. : Bruce Broughton. Effets spéciaux : Richard Edlund et Stan Winston. Production : Talt Motion Picture & K. Bant. Int. : Andre Gower, Stephen Macht, Robby Kiger, Duncan Regehr, Michael Mac Kay, Tom Woodruff Jr.

NEAR DARK

U.S.A. 1987 Réal : Kathryn Bigelow. Prod. : E.S. Feldman. Sc. : Eric Red et K. Bigelow. Photo : Adam Greenberg. Mont. : Howard Smith. Mus. : Tangeanne Drea. Effets spéciaux : Gordon Smith. Production : Feldman/Meeker Production & F/M Entertainment. Int. : Adrian Pasder, Jenny Wright, Lance Henriksen, Jenette Goldstein. 90 mn

NOT OF THIS EARTH

U.S.A. 1988 Réal : Jim Wynorski. Prod. : J. Wynorski et Murray Miller. Sc. : R.J. Robertson. J. Wynorski d'après le scénario original de Charles B. Giffith et Mark Hanna. Photo : Zoran Hockstetter. Mont. : Kevin Tent. Production : Roger Corman. Int. : Traci Lords, Arthur Roberts, Lenny Julian, Ace Mask. 80

OUT OF THE DARK

U.S.A. 1988 Réal : Michael Schroeder. Prod. : Zane W. Levitt. Sc. : Gregory De Felice et Z. Levitt. Photo : Julio Macat. Mont. : Mark Menos. Musique : Paul F. Antonelli, David Westley. Production : Zel Films. Int. : Karen Black, Cameron Dye, Nancy Allen, Divine, Bud Cort, Geoffrey Lewis, Paul Bartel. 90

PUMPKINHEAD

U.S.A. 1987 Réal : Stan Winston. Prod. : Bill Blake, Howard Smith, Richard Weinman. Sc. : Gary Gerani, Mark Patrick Garducca. Photo : Bojan Bazelli. Effets spéciaux : Tom Woodruff Jr., Shane Mehan, Richard Landon, Alec Gillis. Production : de Laurentis Entertainment Group. Int. : Lance Hennicksen, Jeff East, John Di Aquino, Kimberley Ross, Florence Schaffer. 80

SLUGS

Espagne 1987 Réal : Juan Piquer Simon. Prod. : José A. Escrivá, Francesca de Laurentis. Sc. : Ronald Gantman d'après le roman « La mort visqueuse » de Shaun Hutson. Photo : Julio Bragado. Montage : Richard Rabyjohn. Musique : Rolan Rommanelli. Effets spéciaux : Emilio Ruiz. Production : Dister. Int. : Michael Gardfield, Kim Terry, Philip Machale, John Battaglia, Petty Shepard. 92

ZOMBIE 3

Italie 1988 Réal : Lucio Fulci. Production : Flora Film. Int. : Deran Serafian, Béatrice Ring, Uli Reintaller. 90



L'univers onirique de "A Chinese Ghost Story".

Un zombie de l'excellent "Dead Heat".





Richard Lynch sème
la terreur dans
"Bad Dreams".



La terrifiante créature
de "Pumpkinhead".



"The Magic Toyshop".



Tessa Humphries,
la mère de
Cassandra

HORRORSCOPE par Claude Juszak

FILMS SORTIS

ALLEMAGNE

DER WERWOLF VON W.

Réal. : Manfred Müller. « Reinery Publikation/Film GmbH im Auftrag ». Scén. : M. Müller, Werner Pliz. Avec : Henry Hübchen, Michael Gwisdek, Martina Schiesser, Werner Brehm.

• Dans une petite ville paisible on découvre le corps d'un homme assassiné, le gardien de nuit d'un complexe industriel. L'inspecteur chargé de l'enquête établit un lien entre le meurtre et un dépôt de gaz toxique que la Werharmacht avait installé sur ce terrain pendant la 2^e Guerre Mondiale. Le nouveau gardien de nuit, pour résoudre le secret entourant la mort de son prédécesseur, se renseigne sur l'histoire et les croyances de la région. Il apprend qu'au cours des siècles une série de meurtres bizarres y ont eu lieu, toujours au même endroit. Finalement, il est persuadé qu'un loup-garou sévit dans les environs du complexe industriel... »
Le premier film d'un jeune réalisateur issu du théâtre et de la télévision.

SHORT CIRCUIT 2

Réal. : Kenneth Johnson. « Tri-Star ». Scén. : S.S. Wilson, Brent Maddock. Avec : Ben Jahlvi, Fred Ritter, Sandy Banatoni.

• Tourné à Toronto, cette séquelle nous montre N° 5 s'opposer à un gang soucieux d'utiliser des créatures mécaniques afin de perpétrer de nombreux forfaits tels les vols de diamants. Seul rescapé de l'épisode précédent avec N° 5, Ben Jahlvi apporte tout son talent à cette comédie pour teenagers dont J. Badham fut le talentueux instigateur.

DEAD MAN WALKING

Réal. : Gregory Brown. « Gernert/Brown Production ». Scén. : John Weidner, Rick Marx. Avec : Wings Hauser, Brian James, Pamela Ludwig, Sy Richardson, Jeffrey Combs

• En 2004, des années après qu'un virus mortel ait décimé la moitié de la population américaine, un mercenaire contaminé est engagé pour retrouver une jeune femme enlevée par les sbires d'un dictateur... »
Le mercenaire en sursis (d'où le titre du film) n'est autre que l'inquiétant et talentueux Wings Hauser, ici aux ordres de Jeffrey Combs (*Re-Animator*), dans ce road movie de SF.

THE SISTERHOOD

Réal. : Cirio H. Santiago. « Santa Fe Production ». Scén. : Thomas McKelvey. Avec : Rebecca Holden, Chuck Wagner, Lynn-Holly Johnson

• Des gladiatrices du futur, possédant des pouvoirs magiques, livrent combat aux mâles dominant cette société post-nucléaire, et doivent notamment traverser une région interdite infestée de mutants... »
Un nouvel avatar mad-maxien dû à Cirio H. Santiago (un habitué du genre !), tourné l'an dernier aux Philippines.

FILMS TERMINES

U.S.A.

SLIME CITY

Réal. et scén. : Grégory Lamberson. Avec : Robert C. Sabin, Mary Hünér.

• Alex Camichael, un collégien qui vient de louer un appartement dans Greenwich Village, ignore que les autres habitants de l'immeuble ont été possédés par les esprits des membres d'un culte satanique qui s'étaient suicidés collectivement voici un cinquantaine d'années. A son tour, il sera victime de ces formes démoniaques. Son corps change, se modifie, adopte d'étranges apparences, et Alex devient un impitoyable meurtrier... »

THE TOXIC AVENGER 2

Réal. : Michael Herz et Samuel Weil. « Troms ». Avec : Phoebe Legere, John Altamura, Ron Fazio, Rick Collins.

• Depuis quelques jours s'est achevé le tournage à Tokio d'une des suites les plus attendues des amateurs de « gore » et de série B. Le Super-Héros un peu particulier sera accompagné, dans ses nouvelles aventures, de son amie aveugle Claire (incarnée par Phoebe Legere, une chanteuse de cabaret new-yorkaise, que l'on a pu voir dans *Mondo New York*). Sortie prévue aux USA : décembre.

LUNCH MEAT

Réal. et scén. : Kirk Alex. « T.W. Production ». Avec : Kim McKamy, Chuck Ellis, Joe Ricciardella et Elroy Wiese

• Dans les montagnes de San Bernardino, des psychotiques cannibales errent à la recherche de leurs futures victimes. Ces mutilateurs dépravés tendent des embuscades aux jeunes hommes et femmes visitant la région, les traquent comme des bêtes pour ensuite s'en repaître après avoir arraché leurs membres ! Cette famille anthropophage dévore certes la chair humaine, mais elle revend également cette précieuse et sanglante nourriture aux restaurateurs locaux ! »



D'horribles cannibales !

GRANDMOTHER'S HOUSE

Réal. : Peter Rader. « Omega ». Scén. : Peter Jensen. Avec : Brinke Stevens.

• Produit par Nico Mastorakis, un cinéaste grec établi aux U.S.A. où sa compagnie produit principalement des œuvres fantastiques (*Blood Tide*, *Blind Date*, *The Wind*, *Zero Boys*, etc.), *Grandmother's House* met en vedette l'une des Reines de l'Épouvante actuelles, Brinke Stevens (*Nightmare Sisters*, *Dark Romance*, *Warlords*, etc.), qui y incarne une femme évadée d'un asile psychiatrique trouvant refuge dans une famille et y semant la terreur (à la manière de Glenn Close dans *Fatale attraction*). *Grandmother's House*, écrit par Peter Jensen (qui signe également la photo), se veut un film d'épouvante très violent.

Brinke Stevens séduit puis terrorise une famille "Grandmother's House"



TERROR EYES

Réal. : Eric Pakinson. « Starvision ». Avec : Vivian Schilling, Dan Bell, Lance August et Daniel Roebuck

• Une longue grève des scénaristes hollywoodiens crée un terrible dilemme pour le Diable : on ne fait plus désormais de films d'horreur ! Afin de solutionner ce problème, de nouveaux scénaristes non syndiqués seront choisis par Satan, et parmi ceux-ci, Eva Adams. Mais les écrits de la jeune femme sont jugés trop peu « violents » par les démons, elle oublie même les cauchemars effrayants dont elle est victime chaque nuit et qui bien sûr sont l'œuvre des créatures infernales ! Exaspéré, l'agent démoniaque décide de créer un climat de terreur et de folie autour d'elle, débutant avec le massacre de son mari... »
Épouvante et humour sont les ingrédients de *Terror Eyes*, mettant en vedette Vivian Schilling (incarnant le personnage d'Eva), par ailleurs co-scénariste et co-productrice de ce film dont les trucages sont signés John McCallum, Jeff Yaeger et Steve Galich.



A NIGHTMARE ON ELM STREET PART 4

Réal. : Renny Harlin. « New Line ». Scén. : Brian Helgeland, Ken & Jim Wheat. Avec : Robert Englund

• Créée par Wes Craven, la série des *Elm Street* bénéficia de l'apport de cinéastes de talent tels Jack Sholder ou Chuck Russell, auxquels succède à présent Renny Harlin. Pourra-t-il rivaliser avec ses glorieux prédécesseurs ? Réponse le 29 décembre prochain, date de sortie en France du film.

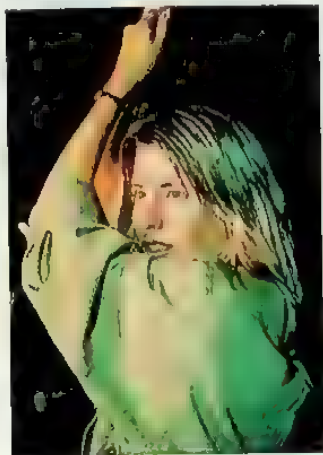


Une victime du loup-garou ?

GRANDE-BRETAGNE

HOWLING IV

Réal. : John Hough. « Allied Vision. Scén. : Clive Turner, Freddie Rowe. Avec : Romy Windsor, Susanne Severeid, Michael T. Weiss, Anthony Hamilton



Sœur Janice en action !

• Marie, une jeune femme écrivain de talent, submergée par un surcroît de travail, est victime d'une dépression nerveuse, et, pour « récupérer », décide d'aller s'isoler dans un village de montagne. Elle y rencontre Sœur Janice, une jeune nonne qui essaie de résoudre le mystère d'une disparition tragique au couvent. Les deux femmes vont bientôt découvrir le secret du village : l'endroit est le repaire d'un clan de loups-garous assoiffés de sang ! Ensemble, elles mettent au point un plan destiné à anéantir les forces du Mal... »

Dû au vétéran anglais John Hough (*La maison des damnés*, *American Gothic*), *Howling IV*, basé sur le best-seller de Gary Brandner, se propose de revenir aux sources qui fit le succès du premier film de la série. Sous-titré en effet « The Original Nightmare », cet épisode nous montrant une nouvelle fois la vie en communauté d'une horde de lycanthropes bénéficie des effets spéciaux de Steve Johnson et se veut particulièrement effrayant.

FINLANDE

HAMLET LUKEMAAILMASSA

Réal. et scén. : Aki Kaurismäki. « Christa Saredi/Villealla Films ». Avec : Pirkka-Pekka Petelius, Esko Salminen, Kati Outinen

• Une version contemporaine de la célèbre pièce de Shakespeare, située en Finlande, où un jeune homme, dépourvu du moindre sens des responsabilités et héritant, à la mort de son père, d'une immense fortune ne pense qu'à séduire Ophella, la fille d'un des conseillers du défunt. La rencontre avec le spectre de son père modifiera son attitude...

ITALIE

EVIL CLUTCH

Réal. et scén. : Andrea Marfori « Fomar Film ». Avec : Coralina Cataldi Tassoni, Diego Ribon, Luciano Crovato, Elena Cantarone

• « Une jeune femme Américaine en voyage en Europe tombe amoureuse à Venise d'un Italien qui décide de l'emmener en excursion en montagne, sans se douter que la région choisie abrite encore des démons et des sorcières d'un autre âge, continuant à perpétrer des rites cruels. Durant la terrible nuit que le jeune couple passera dans une vieille maison abandonnée, d'horribles créatures surgiront, décidées à les tourmenter et à prendre leur âme... »

Andreas Marfori est un jeune cinéaste italien spécialisé dans le gore, abordant pour la première fois le long métrage avec ce récit outrancier interprété par Coralina Tassoni que les amateurs ont pu voir précédemment dans *Démons 2* et *Opera* de Dario Argento.

FILMS EN TOURNAGE

U.S.A.

PIRANHA WOMEN AND THE AVOCADO JUNGLE OF DEATH

Réal et scén. J.D. Athens « Guacamole Films ». Avec : Shannon Tweed, Adrienne Barbeau, Bill Maher, Karen Mistral



• Au cœur d'une jungle vivent les Femmes Piranha, une tribu d'Amazoniennes dévoreuses d'hommes, aussi féroces que séduisantes. Accompagnée par son assistant, une anthropologue entreprend une mission afin de découvrir les secrets de ce monde étrange... » Une œuvre délirante de série B nous permettant de retrouver Adrienne Barbeau, qui fut voici quelques années l'égérie de John Carpenter.

THE MAN WHO BECAME DRACULA

Réal. Stephen Traxler. « Cine-Prod ». Scén. M.L. Palmer

• Toujours d'actualité, les vampires envahissent la Caroline du Nord...

SKINS

Réal. Armand Mastroianni « Smart Egg Pictures ». Scén. : A. Mastroianni, Dale Schneek, Edward Polgardy

• Le nouveau film d'horreur du talentueux auteur de *Cameron's Closet* [voir entretien avec Armand Mastroianni dans ce numéro], produit par Smart Egg Pictures qui semble désormais se spécialiser dans les films de terreur.

FILMS EN PRODUCTION

U.S.A.

BATMAN

Réal. : Tim Burton. « Warner Bros ». Avec : Michael Keaton, Jack Nicholson.

• Après *Pee Wee* et surtout *Beetlejuice*, le triomphe de la saison passée aux USA, Tim Burton prépare le tournage des nouvelles aventures du célèbre super-héros et de son complice Robin, lesquelles seront tournées en Grande-Bretagne. Dans les rôles principaux, Michael Keaton (vedette de *Beetlejuice*) et Jack Nicholson, qui interprétera le Joker (rôle précédemment tenu par César Romero dans la dernière série TV).

SPURTING BLOOD

Réal. : Tobe Hooper. « M.C.E.G. International ». Scén. : Jeffrey Baron, Neal Israel, Pat Proft

• La jeune et jolie Jamie est effrayée par les étranges événements qui se produisent dans leur maison ancestrale de Merville, une petite ville d'ordinaire pourtant fort tranquille. Elle soupçonne son grand-père d'être possédé par des esprits maléfiques et demande l'aide d'un professeur spécialisé dans la parapsychologie, lequel découvre que voici plusieurs années, un cirque s'était installé dans la bourgade, et que ses 58 personnes avaient péri dans un incendie ayant ravagé le chapiteau. Les âmes tourmentées de ces victimes qui errent depuis dans les limbes sont revenues à Merville pour se venger, le parent de Jamie ayant été à l'origine du drame... »

Une comédie d'épouvante dans la lignée de *S.O.S. Fantômes* qui devrait être confiée à Tobe Hooper.



THE AMITYVILLE CURSE

« First Films Production »

• Quatrième volet d'une série (dont le 3^e épisode, tourné en relief, est inédit en salle en France) basée sur le best-seller de Hans Holzer.



SOLDAT-CHIEN 2

Alain Paris

Encore un de ces romans dont Alain Paris est peut-être bien le seul auteur à être capable d'en trasser régulièrement : un thriller du proche futur. L'action se passe en 2029 et met en scène le « soldat chien » Starkel, ce mercenaire légal faisant le boulot que la police est incapable de mener à bien, qui était apparu dans le premier volume. Après une période de vaches maigres, Starkel est à nouveau contacté par le chef de la police d'Euro 5 Nord, lequel lui confie une mission en apparence banale : ramener un enfant, qui vit dans un orphelinat et se trouve sensément être le fils d'un personnage mystérieux détenant un redoutable secret : le nom d'un des dirigeants d'Euro 5 qui a partie liée avec le pègre. Naturellement le jeu est biaisé dès le départ, il y a un piège dans le piège et, conséquemment beaucoup de morts jalonnent le parcours de Jedron.

Alain Paris, à son habitude, nous donne là un suspense sans une once de graisse superflue, un suspense « à l'américaine » qui est un lointain parent des récits de Gibson même si l'électronique en est absente, et où les silhouettes de second plan (encore un trait américain) ont toujours beaucoup de saveur, comme ce couple de tueurs, Tally Ho et Tweete, « des esthètes en matière de mort violente, des artistes du carnage ». La psychologie n'est certes pas très fouillée, et les péripéties pourraient être plus délirantes, mais il ne s'agit là que de reproches structurels : il est évident que Paris est à l'étroit dans les 300 000 signes standards du Fleuve, et qu'il lui faudrait cent pages supplémentaires pour donner sa véritable épaisseur à une histoire qui la méritait, et que Paris aurait été de toute façon capable d'écrire, ses Albin-Michel le prouvent. En l'occurrence, il faut nous contenter de ce qu'on a sous la dent, et en ces temps de vaches maigres pour ce qui est de la SF française, c'est déjà très bien (*Fleuve Noir*, « Anticipation »).

Jean-Pierre Andrevon

TOTEM

David Morell

David Morell est très connu en France, comme ailleurs, depuis l'adaptation à l'écran de son roman le plus célèbre à ce jour, *Rembo*. On lui doit également de très bons thrillers, comme *La Fraternité de la Rose*, publiés chez Robert Laffont.

Nathan Slaughter est shérif dans une petite ville du Wyoming et son travail est assez paisible, pour ne pas dire routinier, jusqu'au moment où plusieurs faits insolites interviennent : la découverte du corps mutilé d'un auto-stoppeur, la mort, visiblement due à la peur, d'un vieux médecin-légiste et le meurtre sauvage d'un ivrogne. Bientôt les meurtres vont se succéder et Slaughter, ainsi qu'un petit groupe d'amis, seront confrontés à des créatures bizarres qui ne surgissent de leurs cachettes et ne se livrent à leurs agressions violentes que les nuits de pleine lune.

Tous les ingrédients habituels de ce genre de roman sont réunis : meurtres particulièrement sanglants, événements étranges, mystère, action, suspense, et psychologie assez poussée des personnages. Le tout servi par une construction sans faille et une écriture dynamique.

La combinaison de tous ces éléments confère à *Totem* une redoutable efficacité (*Ed. Le Rocher*).

Elisabeth Campos

L'EXPLORATION IMAGINAIRE DE L'ESPACE

Lucian Boia

Il y a plusieurs façons de parler de la SF. La considérer comme un genre littéraire en parallèle à d'autres ou, à l'inverse, lire les rapports étroits qu'elle entretient avec les sciences physiques et sociales. Lucian Boia, chercheur roumain, explore une troisième voie, qui est si l'on veut à l'intersection des deux autres : quelle est la place de la SF dans l'imaginaire humain ? Ou encore : de quelle sorte d'imaginaire la SF procède-t-elle, et quels rapports entretient-elle avec une réalité qui serait la projection de cet imaginaire ?

Naturellement, et si l'on lit bien le titre de l'essai : *L'exploration imaginaire de l'espace*, on comprend que la SF dont il s'agit chez Boia est confinée (un verbe ici singulièrement déplacé) au space-opéra. Mais ne s'agit-il pas là, depuis l'obus vernien, de l'essence même de la SF, de son point de départ ? « L'homme fit sur Terre l'apprentissage de l'exploration des autres mondes », écrit l'auteur, et il est bien vrai que, jusqu'à une date très récente de l'histoire de l'humanité, les autres mondes étaient ici : les terres inconnues, avec leurs habitants, les « sauvages ». Ce sont les îles lointaines, les autres continents, l'Afrique profonde, l'Antarctique, qui font figure d'autres mondes, qui remplacent les planètes encore inaccessibles à l'œil, qui sont les réservoirs d'imaginaire, et qui modéliseront un temps la cartogra-

phie, la zoologie, la sociologie de la Lune, de Mars, de Vénus. C'est ce passage que l'auteur s'est proposé d'étudier : « Après des siècles de fan-

L'EXPLORATION IMAGINAIRE DE L'ESPACE

Lucian Boia



laisie, gratuite et impuissante, et avant l'exploration actuelle de l'espace, réelle mais plus prosaïque, cette courte époque intermédiaire, qui se situe essentiellement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, essaya de faire la synthèse entre rêve et réalité, entre science et illusion ». Un passage, il le dit, bien court.

Car le rouleau compresseur de l'astronomie, avec ses progrès foudroyants, lamine terriblement vite l'imaginaire : les peuplades sélénites, le monde aquatique et édénique de Vénus, les canaux de Mars eux-mêmes ne résistent pas à la poussée de la réalité. Les Terres du ciel n'existent pas, la césure, inexorable, doit se faire entre la

science et la science-fiction, entre le reportage imaginé et la littérature : alors qu'au XIX^e siècle les astronomes sont aussi des romanciers (Flammarion) et que leurs écrits mêlent inextricablement, dans la foi en la pluralité des mondes habités, l'observation sommaire et une imagination qu'ils croient réaliste, le XX^e siècle verra un approfondissement croissant du gouffre qui sépare une science ingrate et un imaginaire coupé de tout réel (le Mars, le Vénus de Burroughs par exemple). L'essai de Boia est donc tout empreint de nostalgie. Le futur n'est plus ce qu'il était, a dit Arthur C. Clarke. Il serait possible de le paraphraser en écrivant : l'espace n'est plus ce qu'il était. Vampires martiens selon Gustave Le Rouge, Reine de Vénus de Garrett Serviss, fameux monopède mercurien de Jean de la Hire (et tant d'autres visions dont les illustrations succulentes reproduites dans l'ouvrage nous donnent un goût d'ailleurs... et d'hier) demeurent cependant dans les livres de SF, sinon dans les livres d'astronomie.

Et puis l'essentiel est ailleurs. « Ce livre n'est pas un réquisitoire contre les extra-terrestres », nous dit l'auteur en conclusion de son ouvrage. Au contraire, « une certaine dose de pensée utopique est inhérente à tout grand projet scientifique » et, si l'espace n'est pas ce qu'on a cru qu'il eût pu être, l'Homme, à force de le rêver, a au moins dans ses rêves trouvé la force d'aller y voir. Conclusion vernienne s'il en est, qui ne nous étonnera pas, issue de la plume d'un essayiste de l'Europe de l'Est (*La Découverte*).

Jean-Pierre Andrevon

PARAGES DES VOIES MORTES

William S. Burroughs

Dernier roman en date de l'auteur des *Cités de la nuit écarlate*, *Parages des voies mortes* mélange allègrement duels de western, gangstérisme, visions extraterrestres délirantes et déliquescentes, et théories SF.

Le roman débute par un règlement de compte style western le 17 septembre 1899 et s'achève le 16 du même mois de la même année. Au cours de ce voyage dans le temps, le héros, Kim Carson, mettra sur pieds une organisa-

tion mondiale de tueurs : les Types Régios, sorte d'organisation décentralisée et homosexuelle dont l'une des visées est l'évolution du genre humain pour lui permettre de voyager dans l'espace sans l'aide de substituts techniques. Le but final est la mise sur pied d'un « programme spatial mondial, seule chose susceptible d'unifier notre planète », de transformer la Terre en une simple station spatiale. Les amateurs d'exotisme se délecteront des visions fantasmagoriques de Burroughs, de ses colonies vénusiennes qui pourraient être une vision « cyberpunk » avant l'heure de textes tels « Le cocktail Congloméroïde » de Silverberg (*Christian Bourgois*).

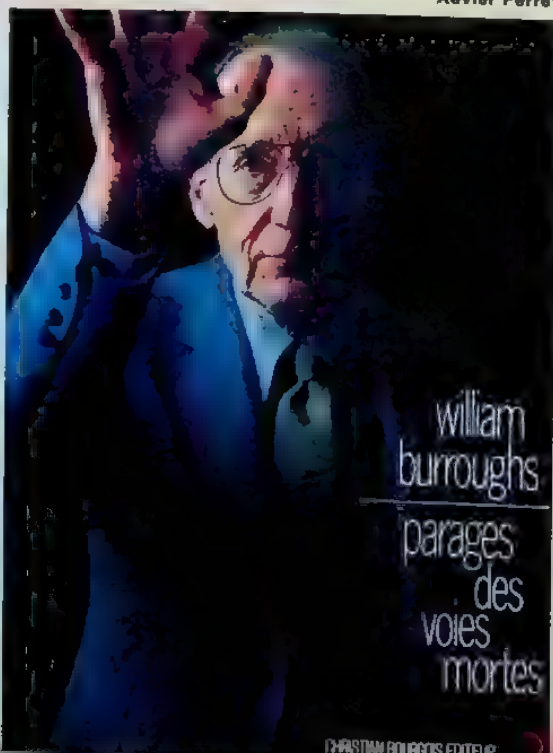
Xavier Perret

LE REVEIL DU TITAN

Stephen R. Donaldson

Voici le deuxième volume des *Chroniques de Thomas l'Incrédule*. A la fin du premier tome, après avoir vécu ce qu'il croyait n'avoir été qu'un long rêve sur un autre monde, Thomas Covenant s'était réveillé dans une chambre d'hôpital, toujours rongé par la terrible maladie qui a fait de lui un paria dans sa petite ville des États-Unis : la peste. Nous le retrouvons, au seuil de ce second tome, en proie au plus sombre désespoir. Thomas Covenant n'a qu'un désir : que sa femme lui revienne avec son fils. Mais, alors que celle-ci lui téléphone et que l'espoir renaît dans le cœur de notre héros, il fait une chute et se réveille sans transition sur le Territoire, lieu de son précédent « rêve » où, semble-t-il, on l'a appelé par magie. Quarante années se sont écoulées depuis la première visite de Covenant et la première défaite des forces du Mal dans laquelle il avait joué un rôle non négligeable. Mais depuis, celles-ci se regroupées pour attaquer en forces le Territoire et monter à l'assaut de l'imprenable forteresse de la Pierre-qui-Rit. Plus récalcitrant et plus incrédule que jamais, Thomas sera entraîné encore une fois malgré lui dans un combat titanique où la sorcellerie et les épées font force de loi.

Presque aussi complexe et imaginaire, les *Chroniques de Thomas l'Incrédule* forment un excellent pendant au *Saigneur des Anneaux* qui ne manquera pas de séduire les amateurs de grandes sagas épiques. La situation désespérée de cet anti-héros venu du XX^e siècle, qui refuse de croire à la réalité du monde où il se trouve catapulté, pris entre sa peur vicérale de mourir et son incapacité à se décider entre sa réalité et ce monde pseudo-imaginaire où il a, semble-t-il, un rôle primordial à jouer, ajoute une dimension pathétiquement humaine et habilement développée à cette vaste fresque d'héroic-fantasy.



WILLIAM BURROUGHS PARAGES DES VOIES MORTES

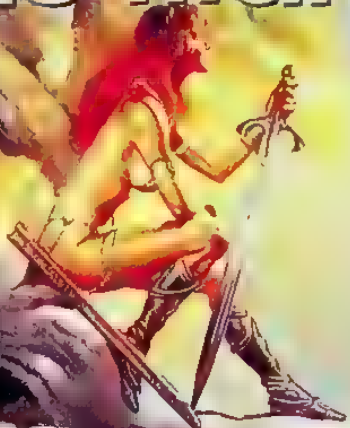
william burroughs
parages
des
voies
mortes

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITIONS

STEPHEN R. DONALDSON

Les Chroniques de Thomas l'herédote

Le réveil du titan



Science-fiction

Il y aurait eu des coupes dans le texte original, mais que le lecteur se rassure : on ne les perçoit pas. En revanche, on ne peut que regretter que *Le Réveil du Titan*, après une grande bataille dans le dernier quart du livre,

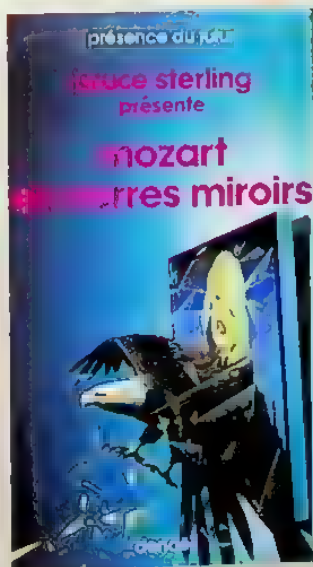
se termine quelque peu en queue de poisson ; mais c'est là aussi la technique du roman-feuilleton... la suite au prochain volume ! (J'ai Lu)

Xavier Perrot

MOZART EN VERRES MIROIRS

Bruce Sterling

Mozart en Verres Miroirs est d'abord un excellent moyen de faire connaissance avec ce qu'il est maintenant convenu d'appeler le « mouvement cyberpunk ». À tous ceux qui n'ont jamais frayé avec cette littérature, et à ceux qui voudraient découvrir d'autres auteurs, cette anthologie propose un choix de douze nouvelles triées sur le volet, pourrait-on dire, par Bruce Sterling pour dresser une carte de ce territoire, de cette « région » de la SF. Douze récits où l'on retrouve les noms déjà connus de William Gibson (dont *Neuromancien* vient d'être réédité chez J'ai Lu), de Rudy Rucker, de John Shirley ou de Marc Laidlaw. L'intérêt principal de ce volume est de présenter une palette d'écrivains de talent dont les styles sont aussi variés que leur approche d'un univers hyper-sophistiqué où la culture populaire médiatique s'osmose avec les technologies de pointe et les rêves de la SF pour produire un univers fou où tout est silicone, fibre optique et micro-puce. Mais, hormis cette invasion par les techniques de pointe et la télématique et cette actualisation de la référence scientifique omniprésente, ce mouvement cyberpunk n'est-il pas en définitive une mutation de la spéculative-fiction ? Toujours est-il que *Mozart en Verres Miroirs* (le lecteur découvrira la clef de ce titre dans la passionnante et instructive préface de Bruce Sterling où celui-ci tente d'expliquer les origines de cette littérature et ce qui la caractérise) rassemble des



textes pour une majorité d'excellente facture qui sont autant de raisons de plonger un plus avant dans les arcanes de ce mouvement littéraire et thématique (Denoël, « Présence du Futur »).

Xavier Perrot

TEMPS MORTS

John Maxim

Jonathan Corbin, new-yorkais des années 1980, est assailli par d'étranges visions qui l'emplissent dès que la neige se met à tomber, et au cours desquels il se retrouve littéralement dans la peau d'un autre, un homme nommé Tilden Beckwith, qui lui ressemble mais vit à la fin du XIX^e siècle. Les visions se faisant de plus en plus fréquentes et précises, Jonathan se voit revivre deux événements cruciaux qui ont marqué la vie de Tilden : l'assassinat de sa femme par une glaciale et neigeuse nuit d'hiver, et sa passion pour une jeune prostituée, Margaret. L'influence de Margaret est telle qu'il lui arrive de plus en plus souvent de prendre pour elle Gwen, son actuelle et quelque peu délaissée maîtresse. Mais il n'y a pas que cette encombrante mémoire étrangère qui trouble la vie de Corbin. Il est également surveillé, puis traqué par un étrange policier en retraite, Lesko, qui lui-même fait partie d'une conspiration de l'ombre dont le but est d'éliminer Corbin, dont les ancêtres et les proches parents sont tous morts de façon suspecte à la fin de la guerre. On comprend vite que Jonathan est la clé d'un sordide édifice financier, à base d'héritage, dont les prémisses se situent bien évidemment au XIX^e siècle, du côté de ses arrière-grands-parents

troubé par des mouvements qui ne peuvent pas être les siens. Toute sa vie il a tenté de les nier. Jusqu'à ce qu'il vienne à New York. Jusqu'à ce qu'il seigne. Alors, tendie que se déchaîne la tourmente, il repère la femme qu'il va poursuivre. Et qu'il va tuer.

TEMPS MORTS

John Maxim

Presses de la Cité

Jusqu'à la première moitié du livre (épais de 400 pages), le suspense est très bien entretenu, et le mystère des visions rétroactives de Corbin concourt à destabiliser de manière intrigante la marche du récit, en le cisailant à coups de flashes-back vécut. Néanmoins, le roman échappe sur deux points. Le premier est qu'à partir de son milieu, lesdits flashes-back deviennent vraiment trop envahissants, au point que ne subsiste pratiquement plus qu'un récit, certes intéressant et très bien documenté, sur les dernières années du XIX^e siècle puntin à New-York (on soupçonne l'auteur d'avoir voulu étaler le fruit de ses recherches — un travers qui n'épargne que bien peu d'écrivains), mais qui étouffe par trop le suspense contemporain, d'autant que les arcanes des familles en cause sont extrêmement complexes et difficiles à pénétrer... Le second point, plus structurel, met en cause les visions revécues de Corbin. Que sont-elles ? Mémoire génétique, suggère un médecin. Peut-être, mais il eut fallu alors étayer un peu plus solidement et logiquement ce postulat, au lieu de le laisser dans les brumes. À l'évidence, il ne s'agit que d'un effet permettant à John Maxim d'introduire ses séquences au passé, un petit saupoudrage fantastique, et l'on se dit qu'il aurait sans doute mieux valu que l'émergence du passé se fasse par la

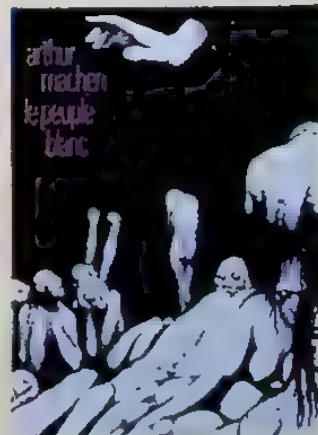
seule enquête policière, par la seule consultation de documents... Mais bien sûr cela aurait été un autre livre. Quoi qu'il en soit, *Temps morts* est bien écrit, les personnages qu'il présente sont vivants (particulièrement le gigantesque Lesko, aux manières originales autant qu'expéditives), certaines séquences sont fort bien venues (le règlement de compte final au milieu des neiges, au cours duquel les derniers survivants du passé rencontrent leur destin face à la contemporanéité), et le portrait tracé du XIX^e siècle américain finissant, où l'on croise des personnages réels, comme Teddy Roosevelt et le boxeur John L. Sullivan (celui qu'Errol Flynn-Corbett bat dans *Gentleman Jim*), est coloré et précis. Il est simplement un peu dommage que ce roman en contienne deux, qui ne coïncident que de manière assez artificielle (*Presses de la Cité*)

Jean-Pierre Andrevon

LE PEUPLE BLANC

Arthur Machen

Cinq nouvelles composent ce recueil de l'un des meilleurs auteurs fantastiques qu'ait vu naître le XIX^e siècle. On sait que l'œuvre de Machen est abondante, pourtant trois seulement de ses ouvrages ont été traduits en français à ce jour (*Le Grand Dieu Pan*, *Le Cachet Noir*). Bien que ses grandes qualités littéraires et son style en fassent un écrivain difficile à traduire, il nous faut supposer que d'autres considérations entrent en jeu. L'œuvre de Machen exploite une thématique fantastique qui s'écarte des courants habituels appréciés du grand public ; comme on l'a dit de ses contemporains, il se contente de suggérer l'innommable, mais ne commet pas l'erreur d'en montrer trop et de provoquer ainsi une déception relative. Né aux confins du Pays de Galles, Machen subit l'influence de la culture populaire locale et des traditions celtiques et s'en inspire profondément. Là où d'autres évoquent fantômes, morts-vivants et autres créatures de cauchemar en exploitant les peurs chrétiennes, Machen choisit le filon du paganisme, faisant revivre le Petit Peuple et autres farfadets de l'époque reculée où les druides pratiquaient le sacrifice humain (« Le Peuple Blanc »).



« La Pyramide de Feu » Le lecteur retrouvera aussi, bien entendu, la gaélique, cette langue parlée au 1^{er} millénaire avant J.-C., et que nombre d'auteurs d'héroïc-fantasy semblent avoir émise pour figurer la langue originelle, celle de la magie, celle des noms primordiaux, qui donne prise et pouvoir sur les êtres et les choses. Un classique à ne manquer sous aucun prétexte (*Christian Bourgois*).

Xavier Perrot

LA GAZETTE

LA NUIT DU SANG

Thomas Tessier

Il s'agit du premier roman traduit en France de Thomas Tessier, considéré Outre-Atlantique comme l'un des plus intéressants auteurs du genre fantastique. Il est à signaler d'ailleurs que ce livre, malgré des aléas qui l'ont conduit à paraître dans une collection policière, appartient complètement au fantastique.

L'action de *La Nuit du Sang* se déroule à Londres et a pour héros — ou anti-héros — un jeune homme, Robert Ives, aux obsessions étranges. Des visions d'un passé lointain troublent son sommeil et son corps semble subir une stupéfiante métamorphose. Ces changements ont-ils un rapport avec les meurtres horribles — les victimes sont déchiquetées et mutilées — qui ensanglantent la capitale et qui déroutent la police ?

La Nuit du Sang est un remarquable roman qui mélange habilement action (poursuites, enquêtes), suspense, passages psychologiques, et qui renouvelle avec beaucoup de bonheur l'un des thèmes les plus connus du fantastique, notamment en l'actualisant et en lui donnant une étonnante crédibilité (Ed. du Rocher).

Elisabeth Campos

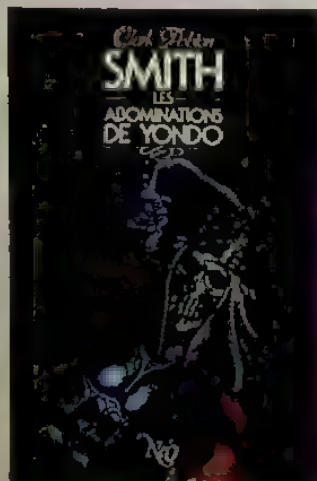
LES ABOMINATIONS DE YONDO

Clark Ashton Smith

C'est le sixième recueil de nouvelles de Clark Ashton Smith que publient les Éditions NéO, en attendant la parution du dernier titre, *Morthylla*, qui terminera ce cycle baroque et superbe (la chronologie est ici celle des éditions américaines originales).

Ce volume, éclectique comme les précédents, mêle des récits appartenant à différents cycles d'aventures, mondes imaginaires, rêvés par un créateur talentueux, et débordent de tant de détails qu'ils les rendent presque crédibles.

On retrouve également dans ce recueil, les thèmes chers à Clark Ashton Smith : la décadence d'empires autrefois gigantesques et puissants (« Les Charnes d'Ulus »), la beauté qui n'est qu'un masque dissimulant la corruption et l'éphémère, la déchéance, la nécrophilie, l'illusion du pouvoir (« Le voyage du roi Euvoran »), les charmes vénéreux d'une vie entièrement tournée vers les plaisirs, la voile de l'oubli.



Tout cela, allié à la narration particulière de Clark Ashton Smith, et servi par un style élégant, nous donne un univers trouble, enchanteur et fascinant mais ô combien dangereux !

Il est difficile de mettre en avant, une nouvelle plutôt qu'une autre tant ce recueil est un grand cru mais citons cependant, « Les Abominations de Yondo », texte cruel sur la peine subie par un condamné, à la limite du récit d'horreur et d'une grande efficacité, « L'Enchanteresse de Sylaire », histoire de sorcellerie et de lycanthropie, à la chute inattendue et qui s'écarte des sentiers communs en la matière, « Le Démon des Glaces », où l'on voit trois aventuriers en butte aux assauts d'un adversaire particulièrement inquiétant, ou encore « Le troisième épisode de Vathek », où l'amour et la magie sont étrangement liés.

Un recueil diversifié, qui nous offre quelques-uns des meilleurs textes de Smith (NéO).

Elisabeth Campos

CATASTROPHES

Patricia Highsmith

Ainsi qu'elle le fait périodiquement, Patricia Highsmith délaisse le roman psychologique, voire à thèse, pour le recueil des textes brefs, où elle se fait plus incisive, plus insouciant, aussi, jusqu'à frôler la parodie... Le titre de cette compilation pourrait aiguiller le lecteur sur une fausse piste. Il ne s'agit pas ici de véritables catastrophes, mais de variations sur des incidents bizarres ayant pour cadre le présent ou le proche futur. Variations, car il semble bien que le principal souci de l'auteur ait été d'explorer le plus grand nombre de pistes possibles, dans des genres jusqu'à présent jamais abordés par elle. En somme de faire des expériences « Le cimetière mystérieux » peut ainsi passer pour un pastiche des films fantastiques de série B (des produits radioactifs déversés dans le cimetière d'un hôpital font surgir de terre des champignons à forme humaine). « Panique aux Jade Towers » pourrait aussi faire référence à un film possible, peut-être un sketch d'une quelconque « Amazing Stories » : une luxueuse résidence est envahie par des cafards géants (ce texte est par ailleurs l'un des meilleurs du recueil).

Dans beaucoup d'autres textes, cependant, Patricia se contente de mettre en place une idée, sans vraiment exploiter les potentialités, surtout sans chercher à créer une véritable histoire : c'est le cas de « Ventres-à-louer versus Ode-et-rigueur » (sur les mères de substitution), ou de « En route pour l'éternité » (une bicentenaire maintenue en vie dans un hôpital). L'auteur, contrairement à ses habitudes, explore l'actualité dans ses directions les plus voyantes. Elle en profite aussi pour faire preuve d'un féminisme, certes à gros sabots, et qui vient un peu tard, mais dont on ne peut lui tenir rigueur.

Reste le meilleur récit de ce lot de dix, celui qui clot le recueil « Le Président Buck Jones brandit très haut la bannière étoilée ». Cette fois enfin, et c'est bien la seule, Highsmith lie une vraie histoire, une satire musclée, et une véritable catastrophe, à travers le portrait d'un Président US au nom de bande dessinée, qui finit par déclencher en toute bonne conscience (et poussé par sa femme) une guerre atomique avec l'URSS. On aurait aimé que l'ensemble soit de cette trempe-là. *Catastrophes* laisse donc une impression d'hybridité et de (relative) déception, surtout en regard de la réputation de l'auteur (Calmann-Lévy).

Jean-Pierre Andrevon

Ambrose BIERCE

Le dictionnaire du diable



NéO

LE DICTIONNAIRE DU DIABLE

Ambrose Bierce

Depuis quelques lustres, ce *Dictionnaire du Diable* était devenu une légende plus particulièrement propre aux amateurs de fantastique. Fortunes ou non, les collectionneurs le traquaient dans toutes les librairies de France et de Navarre et, à l'instar du *Livre des Merveilles* de Lord Dunsany, il fallait avoir un portefeuille bien garni pour l'acquiescer lorsque l'on avait la chance (rare) de tomber dessus. On a même vu apparaître il y a une dizaine d'années sur la place parisienne des exemplaires photocopiés et reliés par des petits melins qui avaient trouvé là le moyen de se faire quelque argent. Il s'agit là d'un véritable dictionnaire, avec mots et définitions par ordre alphabétique. Mais, bien sûr, il ne fait que trois cents pages, qui suffisent néanmoins à donner au lecteur toute la quintessence de la pensée de Bierce. Chaque mot choisi est défini dans un sens bien particulier, souvent imagé, et toujours dévoyé par Bierce dans des définitions où, ici encore plus qu'ailleurs, il montre que sa morsure

ne pardonne pas ! Bien que d'autres humoristes se soient essayés depuis plus d'un siècle à ce genre d'ouvrage, *Le Dictionnaire du Diable* reste le meilleur du genre, même en français, ce grâce à une remarquable traduction où le lecteur trouvera parfois, en note, l'explication de quelque jeu de mots fort habile et purement intraduisible. L'on regrettera que les éditions Oswald n'aient pas jugé utile de faire une édition annotée qui, même si cela peut se révéler parfois fastidieux, aurait été d'une aide précieuse à la compréhension de certaines références et allusions de Bierce à son époque qui restent parfois totalement obscures au non-initié. Par contre, le lecteur trouvera dans ce volume la remarquable préface de Jacques Sternberg, rédigée pour l'édition de 1964 du *Nouvel Office d'Édition*, qui est et demeure une excellente entrée en matière pour ce superbe concentré de poison, cet élixir de Bierce ! (NéO).

Xavier Perrot

HISTOIRES FANTASTIQUES

Gustave Meyrink

Avec ce recueil, les éditions du Rocher continuent, après trois romans (*Le visage vert*, *Le dominicain blanc*, *L'ange à la fenêtre d'Occident*), leur résurrection de Gustave Meyrink, auteur un peu trop méconnu en France, ou alors connu pour le seul *Golem*. Ce qui est intéressant dans les 23 textes qui nous sont présentés ici, c'est qu'ils couvrent par ordre chronologique toute l'œuvre de l'auteur, entre 1902 et 1931. On peut donc saisir facilement les lignes de force de l'œuvre, ses métamorphoses, et juger des très réels progrès faits en 30 ans (ils sont même énormes...).

Dans la première partie de sa vie, Meyrink, né à Vienne en 1868, n'écrivait pas : il fut banquier, acculé à la ruine, goûta de la prison. Ce n'est donc qu'à plus de trente ans qu'il commença d'écrire, d'abord dans la revue satirique viennoise « Lieber Augus-

tin », avant que le succès mondial du *Golem*, en 1915, n'asseoit définitivement sa renommée... Curieuse destinée donc, à laquelle s'ajoute le fait que Meyrink s'adonnait « aux activités secrètes les plus diverses » et aux « disciplines ésotériques (Kabbale, télépathie, yoga, alchimie, tao, théosophie...) » — ainsi que l'indique Jean-Baptiste Baronien dans sa post-face à l'édition par Marabout du *Golem*. Des expériences qui traversent indubitablement son œuvre. Mais pas seulement elles car, ainsi que le notent les traducteurs du présent recueil, le décor fantastique planté en début de texte « bascule et se transforme en virulente satire des militaires, de la Justice, des médecins, des notables. Meyrink règle ses comptes ».

Sans aucun doute ! Les amères expériences des années de jeunesse sont passées par là, et il est bien vrai que beaucoup de récits des débuts (ils sont en général très courts) perdent leur substance en cours de route et se transforment en farce. Un des plus éloquent en la matière est « L'Anneau de Saturne », qui mêle, à la suite d'ob-

L'INTEGRALE n° 10 et 11

Conan Doyle

Deux « petits » volumes contenant chacun deux courts romans mineurs. Passons sur « Rodney Stone », qui se déroule dans les milieux de la boxe que Doyle aime bien, et sur « Raffles Haw », un roman de mœurs... « La tragédie du Korosko » est plus intéressante parce que, ainsi que l'indique Baronian dans sa préface, ce récit est « un des rares romans de l'auteur contenant quelques éléments biographiques, puisque l'histoire proposée évoque des événements auxquels Doyle a été mêlé de près, lors de son voyage en Afrique (l'enlèvement et la sauvetage d'un groupe de touristes ayant affaire avec les fameux « derwiches »). Peu importe de toute façon, il s'agit d'un bon récit d'aventures, où ne manquent ni la couleur locale, ni la psychologie, ni l'action, ni la suspension. « Le gouffre Maracot », déjà édité par N&O isolément, sous le titre *La ville du gouffre*, met en scène un héros qui aurait pu être Challenger, mais qui se trouve être un autre savant qui ne fera

pas d'autre apparition chez Doyle-Maracot. Dans sa préface posthume (en réalité extraite de ses « Admirations »), Jacques Bergier prétend que l'édit Maracot possède une « personnalité plus profonde et peut-être plus extraordinaire » que Challenger. Il n'en est hélas rien, et le roman lui-même, une Jules-vernerie assez plate soutenue par des emprunts à la mythologie populistes (les habitants du gouffre sont des Atlantes ayant survécu), n'est pas ce que Doyle a écrit de meilleur. Même le style en paraît négligé, bien que Bergier ait prétendu qu'il « avait des idées plus originales que Wells, et qu'il écrivait mieux que Jules Verne ». Affirmation un peu précipitée sur laquelle nous ferons des réserves. Mieux vaut nous rapporter à nouveau à Jean-Baptiste Baronian qui cite Doyle lui-même, « la meilleure littérature est toujours la littérature qui vient sans peine », celle qui ne se préoccupe ni de l'aisance, ni du style, ni du mot juste, mais coule irrésistiblement des profondeurs de l'âme humaine ».

Une profession de foi bien dans la note des écrivains populaires, mais qui ne suffit pas toujours, surtout quand l'âme est absente, comme c'est manifestement le cas dans « Le gouffre Maracot », même si le fameux épisode du « Seigneur à la face sombre » met en scène un envoyé du diable qui vit depuis des milliers d'années sous la mer. L'âme, elle serait plutôt à chercher du côté du « Korosko », où en revanche, l'on trouve de jolies perles, du genre : «... avec pour tout espoir l'étoile rouge du suicide qui se levait dans sa jeune cervelle » (p. 61). Cela tendrait-il à prouver que le style vient plus facilement, plus naturellement dans le cadre d'un récit réaliste que dans un récit fantastique, dont la nature conjecturale bloque les élan de la plume ? C'est en tout cas une hypothèse (qui ne s'applique pas qu'à Conan Doyle) bien intéressante, et dont je laisse à d'autres le soin de suivre et développer... (N&O)

Jean-Pierre Andrevon

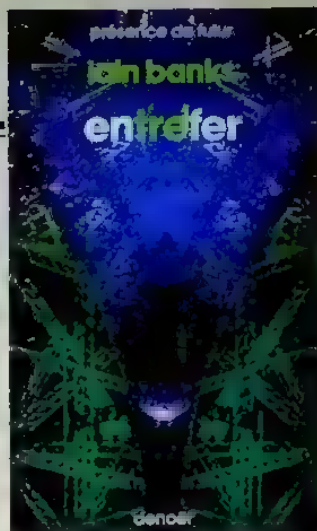


servations astronomiques, la SF et la transmigration des âmes, pour se conclure par le fait suivant : les « femmes de pasteur » sont de si impitoyables ménagères que, mêmes mortes, elles évoluent dans le cosmos pour enseigner aux esprits planétaires « l'art infernal des travaux d'aiguilles féminins ». Un cas-limite, bien sûr. Mais l'antimilitarisme, par exemple, est tellement fréquent qu'il en devient un leitmotiv — comme dans « Ovinoglobine », qui traite de manipulations génétiques avant la lettre, visant à donner à des singes une « patrilmanie progressive irréversible », tandis que dans « le cerveau évaporé », un cerveau cobaye se transforme en trogne militaire simplement parce qu'il a été placé sous un casque à pointe. On le voit à ces exemples, l'humour n'est pas absent chez Meyrink, et il est même parfois un peu gros. Il n'empêche que le tragique va peu à peu le remplacer, je dirais même l'étouffer, dans les textes de la maturité. Une des obsessions de Meyrink est l'atteinte biologique, le pourrissement. Dans « La préparation » (encore une expé-

rience de savant fou), l'auteur fait véritablement du gore avant la lettre : « Dans la haut d'une niche creusée dans la pierre pendait, accrochée à une tige de cuivre, une tête humaine aux cheveux blonds. Cette tige pénétrait au centre de la boîte crânienne. Sous le menton, une écharpe de soie entourait le cou et plus bas, la trachée-artère et les bronches le reliant à deux poumons rougeâtres ». Un genre de description qu'on retrouve aussi dans « Les plantes du Dr Cindrella », où les métamorphoses atteignent au surréalisme. Le moins qu'on puisse dire est que Meyrink n'y va pas par quatre chemins. Et le créateur horrifique en lui procède directement du satiriste. C'est là sa modérément, qu'épousent parfaitement des caractéristiques plus directement stylistiques, comme l'accroche abrupte des récits, où l'emploi fréquent du présent de l'indicatif. D'où vient cette verve féroce ? Sans doute de la certitude que l'Homme n'est qu'une frêle créature soumise à l'entropie et à mille autres forces inconnaissables (contre lesquelles

l'homme Meyrink lutte avec le secours des sciences dites occultes). « Ce que nous appelons la vie n'est que la salle d'attente de la mort », écrit l'auteur dans « Les sangues du temps ». Et il ajoute que « les corps qui semblent être matière ne sont rien d'autre que du temps figé ». Ce temps figé, ce temps qui vous ronge, Meyrink l'accélère et le distord dans son texte le plus étrange, le plus long, le plus maîtrisé, « Maître Léonard », où toute une vie est passée à la moulINETTE d'une prose dévastatrice qui ne prend pas le temps de nous laisser souffler. L'humain ? Il trompe les gens tout en les aidant, il ment et sous son discours se cache la vérité, il dit la vérité et le mensonge montre son visage, il laisse aller son imagination et ses paroles deviennent prophéties. Un itinéraire complexe mais logique, qui part de Poe et Kafka, fait un détour par Lovecraft (que Meyrink, mort en 1932, n'a sans doute pu connaître), et arrive à une sombre philosophie existentialiste. Un auteur complet, en somme (Le Rocher).

Jean-Pierre Andrevon



ENTREFER

Ian Banks

Pour on ne sait quelles raisons, le public français avait boudé le premier roman de Ian Banks : *Le Seigneur des Guêpes* (Presses de la Cité, 1984). Voici cet écrivain écossais maintenant introduit dans une collection-phare avec un ouvrage qui risque fort de soulever le scepticisme des « incunables » de la science-fiction, mais ne manquera pas d'enthousiasmer les amateurs d'atmosphères fantastiques et baroques. De fait, avec *Entrefer*, Ian Banks transcende la SF avec un rare talent et réussit à créer un roman superbe, presque de *mainstream*, aux multiples ramifications.

À la suite d'un accident de voiture sur un pont, le héros sombre dans le coma. Dans cet état de sommeil artificiel, son esprit crée tout un univers social sous la forme d'un pont aux dimensions océaniques, où la modernité technique va de pair avec des décors vaguement 1900, et dont nul n'est même certain qu'il rejoigne réellement la terre ferme. Dans cette structure sociale reconstituée, il est un amnésique soigné par le bon docteur Joyce, l'onirologue de service, à qui il raconte des rêves forgés de toutes pièces. Affublé du nom d'emprunt de John Orr (l'équivalent écossais de Dupont), notre héros se lance à la recherche des réponses aux interrogations innombrables qu'éveillent en lui cette extraordinaire société et ses curieux citoyens. À la poursuite d'un centre de documentation dont nul ne semble avoir jamais entendu parler, John Orr ira d'aventure en mésaventure, se heurtant au mur d'une bureaucratie cauchemardesque et typiquement kafkaïenne, pour finir par entreprendre un voyage vers l'inconnu qui, par un certain côté, éveille en nous le souvenir de *Urbt et Orbi* de James Ballard.

Enchassés dans le corps du récit, quelques chapitres, retraçant la vie de John Orr avant son accident, donneront au lecteur les clefs nécessaires pour établir une corrélation avec la réinterprétation (presque psychanalytique) qu'il en fait dans son rêve de comateux. Rêve dans le rêve, allégories mythologiques drôlatiques et sarcastiques (rencontre avec un barbare truculent ne s'exprimant qu'en phonétique et son familier prétentieux), mise en abyme de certains thèmes récurrents, *Entrefer* est pareil à l'entrecroisement des poutrelles d'un titanesque pont à quatre dimensions : vertigineux, complexe et d'une solidité à toute épreuve.

Par bien des aspects *Entrefer* flirté avec le fantastique et se situe à cette intersection des genres, floue et passionnante, où seul ne semble jaillir que le meilleur de chaque. Autant de thèmes, d'images et d'idées subtiles que Ian Banks exploite avec une incomparable maestria (*Denoël, Présence du Futur*).

Xavier Perrot



**VESTRON VIDEO
INTERNATIONAL™**

ELLES VEULENT JOUER AVEC VOUS



DOLLS

LES POUPÉES

un film de
STUART GORDON
(L'auteur de RE-ANIMATOR)

avec **STEPHEN LEE - GUY ROLFE - IAN PATRICK WILLIAMS - CAROLYN PURDY GORDON**
CASSIE STUART - BUNTY BAILY et CARRIE LORRAINE - Scénario de **ED NAHA**
Effets visuels **MECHANICAL AND MAKEUP IMAGERIES, INC.**
Directeur de la photographie **MAC AHEBERG** - Produit par **BRIAN YUZNA**

VIDÉO-SHOW

par Jean-Luc Vandiste

Participez au concours DOLLS et gagnez la cassette !

L'Écran Fantastique et Vestron vidéo seront heureux d'offrir au 5 plus rapides d'entre vous la cassette de l'excellent film de Stuart Gordon. Il vous suffit pour cela de nous envoyer, sur carte postale, les bonnes réponses, adressées à : l'Écran Fantastique, Concours Vidéo, 9 rue du Midi, 92200 Neuilly.

QUESTION :

- 1) Quel est le film qui révéla en France Stuart Gordon ?
- 2) Citez deux autres titres de films fantastiques mentionnant le terme "poupées".
- 3) Qui est responsable de l'animation image par image du film ?
- 4) Quel est le technicien commun à *Prison* et *Dolls* ?
- 5) Quel film Stuart Gordon tourna-t-il après *From Beyond* ?

NOTRE FAVORI : LES POUPÉES

(Dolls). U.S.A. 1986. Interprétation : Carrie Lorraine, Stephen Lee, Carolyn Purdy-Gordon. Réalisation : Stuart Gordon. Durée : 1 h 15. Distribution : Vestron Vidéo.

SUJET : "Leur voiture s'étant embourbée (accidentellement ?), David et Rosemary Bower accompagnés de la petite Judy, fille de David, trouvent refuge chez un couple de vieillards très accueillants. Leur grande demeure baroque est remplie de poupées de porcelaine semblant autant de sentinelles de la nuit. Deux punkettes et un jeune homme, Ralph, les rejoignent bientôt pour passer une nuit qui s'annonce longue et mémorable..."



La jolie Carrie Lorraine
et son petit amis.

Une lecture appropriée :
"Hansel et Gretel"



CRITIQUE : Tourné par Stuart Gordon entre ses deux adaptations grand-guignolesques de H.P. Lovecraft, *Re-Animator* et *From Beyond*, *Les poupées* est une nouvelle et brillante démonstration de ses talents cinématographiques. Gordon se sert ici de son expérience théâtrale pour dinger ses acteurs dans le lieu clos qu'est cette vieille bâtisse située au cœur de la forêt. Son apparence gothique met d'emblée le spectateur dans l'ambiance, en retrouvant la griffe des films de la célèbre "Hammer". Les décors, signés Giovanni Natalucci (*Ladyhawke*, *From Beyond*), sont découverts au fil du film, conférant à la maison un aspect gigantesque et au



spectateur l'impression de participer à l'action en même temps que les protagonistes face à l'inconnu.

Les poupées est un conte de fées moderne, destiné aussi bien aux enfants qu'aux adultes. A ce titre, le film est très manichéen : les méchants seront punis et les gentils sauvés ! Le couple de vieillards se révélera être la touche de sorcellerie de l'histoire. Les acteurs, excellents, campent admirablement leurs personnages, notamment la propre femme du réalisateur, Carolyn Purdy-Gordon (que son mari dirigera à nouveau dans *From Beyond*) dans le rôle de Rosemary Bower qui rappelle étrangement la marâtre de *La belle au Bois Dormant* de Disney. Sa composition, étonnante, est à la fois comique et terrifiante. La petite Carrie Lorraine quant à elle est saisissante de justesse et d'aisance, tandis que Stephen Lee s'avère idéal pour ce personnage d'enfant prisonnier d'un corps d'adulte. La musique, omniprésente et efficace est bien sûr signée Richard Band. Quant à l'animation des poupées, qui se devait absolument d'être réussie, elle nous vaut des effets inédits, lors de quelques séquences à la fois sanguinolentes et à l'humour très caustique, telle celle de la jambe sciée avec un instrument miniature. Le scénario va crescendo vers un dénouement original dévoilant au spectateur médusé le véritable secret des poupées. Une œuvre superbe ! Copie et duplication bonnes.

Innocentes ou maléfiques ?

VIDÉO-SHOW

HISTOIRE FANTASTIQUES 3

(Amazing Stories) U.S.A. 1986/1987. Interprétation : Hayley Mills (1 - Le Grand "Truc"), Stephen Geoffreys (2 - Destination Altarus), Jon Cryer (3 - La Formule Magique). Réalisation : Joe Dante (1), Robert Stephens (2), Tom Holland (3). Durée : 1 h 08. Distribution : CIC Vidéo (Inédit).

SUJET : 1 - "Une mère de famille seule dans sa maison se retrouve tout à coup nez à nez avec un incroyable monstre rose qui mange tout sur son passage ! D'où vient-il ? Comment se débarrasser de ce destructeur affamé ?..."

2 - "Alan s'aperçoit que son père a construit leur maison sur un transporteur spatial et qu'ils sont... des extra-terrestres..."

3 - "Phil découvre par hasard une formule chimique permettant de faire apparaître ce qui est représenté sur une photo. A lui les femmes de ses rêves, mais attention au dosage..."

CRITIQUE : Cette troisième cassette de compilation d'épisodes tirés de la série télévisée produite par Steven Spielberg est toujours d'une qualité exceptionnelle au niveau de la réalisation, faisant songer à de véritables petits films de cinéma. Ajoutons à cela un son hi-fi stéréo superbe et il est évident qu'il ne faut pas se priver du plaisir de visionner ce must télévisuel. Cette fois la carte du rire et de la comédie est jouée à fond, le suspense et la tension étant quasiment absents, ce qui est somme toute dommage et déséquilibré paradoxalement l'ensemble. En effet, les sketches ne se mettent pas mutuellement en valeur et ont plutôt tendance à se désamorcer les uns les autres, perdant ainsi leur impact comique et laissant une impression de moins grande réussite que les cassettes précédentes. L'épisode signé Joe Dante, ajoute un nouveau monstre au bestiaire déjà bien fourni du fantastique. Celui-ci est débonnaire et sympathique et doit beaucoup au talent de Rob Bottin. Grâce à son travail le Greibble (ainsi s'appelle ce grand "Truc", comme nous l'apprend le titre original) est capable de passer de la joie à la peur très rapidement et de manière tout à fait convaincante. La chute de l'histoire semblera malheureusement un peu faible et facile, nous laissant à la fois perplexes et sur notre faim. Le second épisode est assez pauvre et semble étiré, ce qui est un comble pour une durée de vingt-trois minutes ! Il vaut surtout par la présence du sympathique Stephen Geoffreys qui s'est bien remis de ses déboires vampiriques de *Vampire, vous avez dit vampire ?* Ses réflexions lorsqu'il apprend son origine extra-terrestre, dénotent d'un humour tout ce qu'il y a d'humain pour notre plus grand plaisir. Le troisième épisode dont le titre original, "*Miscalculation*", nous indique le principe, est un peu répé-



titif, sur le fond mais tout à fait réjouissant au niveau de la forme. Les erreurs de dosage du héros donneront des résultats nous permettant de retrouver l'esprit incisif du réalisateur Tom Holland (*Class 84*, *Fright Night*) tout en mettant en valeur son sens du comique à la limite de la caricature et un esprit très BD. Copie et duplication excellentes.

LES ENVOÛTÉS

(The Believers) U.S.A. 1987 - Interprétation : Martin Sheen, Helen Shaver, Robert Loggia. Réalisation : John Schlesinger. Durée : 1 h 49. Distribution : GCR.

SUJET : "Le psychologue Cal Jamison entame une vie nouvelle à New-York avec son fils Chris après le décès accidentel de sa femme. D'horribles meurtres d'enfants, offerts en sacrifice au cours de pratiques rituelles, ont lieu à New-York. Cal offre son aide à la police, mais s'aperçoit rapidement que le danger rôde également près de lui..."



CRITIQUE : Avec *Les Envoutés*, John Schlesinger (*Macadam Cowboy*, *Marathon Man*, *Un Dimanche comme les autres*) nous offre un hypnotisant thriller psychologique sur fond de magie noire. La peur

des protagonistes s'insinue à chaque image et la montée de la tension est implacable. L'interprétation est éblouissante et donne à Martin Sheen (*Apocalypse Now*) l'un de ses meilleurs rôles. Robert Loggia, acteur à la carrière discrète mais de longue haleine, prouve une fois de plus son grand talent dans le rôle du lieutenant McTaggart, policier sur le retour mais tenace. La plus grande qualité du film est d'être basé sur le réel. Rien de tel pour provoquer l'identification du spectateur et son sentiment de peur face à une situation qu'il "pourrait" connaître. Rares sont les films à traiter de la sorcellerie au quotidien, les plus récents étant le peu réaliste *Angel Heart* et l'excellent *L'Emprise des Ténèbres* de Wes Craven. Dans *Les Envoutés*, John Schlesinger tient à présenter la Santeria, magie blanche couramment pratiquée dans les communautés hispaniques, comme bénéfique. C'est son détournement, comme celui de toute foi, qui est maléfique. Pour augmenter la crédibilité du film et son réalisme, une spécialiste de la Santeria, Carla Pinza, incarne le rôle de Madame Ruiz, la femme de ménage de Cal Jamison qui essaye contre l'avis de son père de protéger Chris. Le côté maléfique est localisé entièrement dans le personnage de Palo, terrifiant sorcier africain interprété par Malik Bowens avec une présence extraordinaire. Harris Yulin prête son côté inquiet habituel à Robert Calder, un des hommes les plus riches et les plus influents des Etats-Unis, mais aussi un des membres de la mystérieuse secte dirigée par Palo. Le scénario de Mark Frost, d'après le livre "The Religion" de Nicholas Conde, est diabolique et inexorable. Seules les dernières images semblent céder à la facilité, faisant rebondir inutilement la fin du film. Une œuvre en tout point remarquable. Copie et duplication excellentes.

L'ABATTOIR

(Slaughterhouse) U.S.A. 1987. Interprétation : Joe Barton, Sherry Bendorff, Don Barrett. Réalisation : Rick Roessler. Durée : 1 h 26. Distribution : CBS/Fox (Inédit)

SUJET : "A Lakeside, une petite bourgade des Etats-Unis, le vieux Lester Bacon, boucher artisanal de son état, est sur le point de se faire exproprier. Pour se venger des notables de la ville il lâchera sur eux son fils débile Buddy..."

CRITIQUE : Ce film faisant immanquablement penser à *Massacre à la Tronçonneuse* a l'avantage de ne pas se prendre au sérieux. Doté d'un sujet "classique", *L'abattoir* multiplie les personnages et donc les dialogues, au détriment de l'action. En effet, après les deux premiers meurtres, il faut attendre plus d'une demi-heure la prochaine hécatombe. Le jeu volontairement outré du vieux Lester Bacon réjouira les amateurs en conférant

au film un parfum de série Z. Une scène d'anthologie restera dans toutes les mémoires : Buddy essayant les vêtements de l'adjoint du shérif,



massacré par ses soins, et ses "amis" les cochons se moquant de lui ! Car il faut préciser que Buddy ne parle pas mais grogne ; ses discours n'étant pas sous-titrés, c'est généralement son gentil papa qui nous les traduit. La musique, composée et interprétée par le groupe Vantage Point, est entraînante et agréable à écouter, ce qui apporte un peu de rythme à un scénario banal et plat d'où émergent parfois, de bonnes idées, comme ce film vidéo d'horreur tourné par de jeunes victimes en puissance dans l'abattoir désaffecté. Copie et duplication bonnes.

MUNCHIES

U.S.A. 1987. Interprétation : Harvey Korman, Charles Stratton, Nadine Van der Velde, Charlie Phillips. Réalisation : Bettina Hirsch. Durée : 1 h 18. Distribution : Film Office. (Inédit)

SUJET : "Sur le site archéologique du Machu-Picchu, le professeur Simon Parkington et son fils Paul découvrent une mystérieuse créature, un Munchie, qu'ils ramènent avec eux aux Etats-Unis. Kidnapée par Cyril, le frère jumeau de Simon, la créature baptisée Arnold va bientôt s'avérer un petit monstre agressif et invulnérable, capable de se régénérer et de se multiplier..."

CRITIQUE : Roger Corman, toujours à l'affût de sujets commerciaux, s'est inspiré du succès des *Gremlins* pour concocter cette petite bande sympathique. Inédite en salle en France, cette production Corman est bien entendu réalisée comme d'habitude avec peu de moyens et une certaine ingéniosité. Les Munchies, conçus par Robert Short, ressemblent à des gargouilles déguisées en lutins, mais leur animation fait trop souvent penser à de simples marionnettes, à cause de leurs mou-



vements trop raides. Contrairement à leurs aînés les Gremlins, Les Munchies parlent couramment l'anglais et expriment ainsi aisément leurs pensées élémentaires voire paillardes. Les dialogues ont continuellement recours à un humour de collégiens, fort drôle dans la première moitié du film, mais qui s'essouffle quelque peu par la suite. Le jeu des comédiens est volontairement outré et il est visible qu'ils ont pris un réel plaisir à en "rajouter". Ce second degré perpétuel empêche de se laisser prendre au suspense élémentaire de la seconde partie. Néanmoins, *Munchies* est suffisamment drôle pour mériter un large détour par votre magnétoscope ne serait-ce que pour voir Arnold surfer sur la moquette du salon debout sur un 33 tours ! A noter également la présence de Paul Bartel. Copie et duplication excellentes.

SATANIC

(The Boy from Hell). U.S.A. 1988. Interprétation : Anthony Jenkins. Réalisation : Deryn Warren. Durée : 1 h 28. (Inédit).

SUJET : "Les 18 ans de Daniel sont proches. Sa mère, terrorisée à l'idée que son père le retrouve, le place dans un centre pour jeunes à problèmes. Son père le retrouvera malgré cela et se fondra en lui, pour se rajeunir. Le nouveau Daniel déclenchera alors des phénomènes apparemment inexplicables..."

CRITIQUE : L'un des attraits de ce film est de présenter le thème de la possession d'une manière nouvelle. Hélas, après un début convaincant, le scénario s'étiole, victime du classicisme des événements et d'un rythme bien lent en désaccord complet avec le jeu exagéré des acteurs, aggravé encore par le doublage très quelconque. Les effets spéciaux sont correctement réalisés, mais sans imagination. La musique de Randy Miller accompagne sans génie ces images qui se laissent voir sans déplaisir, mais d'un regard distrait. Il aurait été souhaitable de trouver davantage d'humour et de distanciation. Copie et duplication excellentes.

VENDREDI MAUDIT

(Friday's Curse) U.S.A. 1987. Interprétation : John D. Le May, Robey et Christopher Wiggins. Réalisa-

tion : Richard Friedman (Dr Jack). Timothy Bond (Les Gants de Boxe. Durée : 1 h 29; Distribution : CIC Vidéo (Inédit).

SUJET : "Un chirurgien est réputé pouvoir faire des miracles et sauver les cas désespérés. En fait, celui-ci possède un scalpel aux pouvoirs maléfiques et doit tuer avant d'opérer pour sauver ses patients".

"Un boxeur de seconde ordre devient invincible sitôt enfilé une certaine paire de gants. Pendant qu'il combat, des crimes sauvages sont commis, les victimes étant rouées de coups jusqu'à leur mort..."

CRITIQUE : Cette cassette réunit deux épisodes de la série télévisée américaine "Vendredi 13". Bien que produite par Frank Mancuso Jr. (qui participe à la plus célèbre saga cinématographique d'horreur depuis le deuxième volet, *Le Tueur du Vendredi*), cette série ne nous permet à aucun moment de retrouver le redoutable Jason Voorhees, ni sa fameuse machette. Contrairement aux récents "Twilight Zone" ou "Le Théâtre de Ray Bradbury", "Vendredi 13-TV" présente trois personnages communs par épisode : deux cousins et un ami expert en antiquités, Jack Marshak. Ces cousins après avoir hérité du magasin d'antiquités de leur oncle Lewis s'étaient empressés de vendre les objets. Ayant découvert entre-temps que ce dernier avait conclu un pacte avec le diable, les deux hommes, aidés de Marshak, doivent récupérer au fil des épisodes les objets maléfiques.

Dans l'épisode "Dr Jack", l'objet à retrouver est le scalpel ayant appartenu au célèbre Jack l'Éventreur. Nouvelle variation, sur un thème cher aux amateurs de fantastique, le scénario à l'originalité de conférer un pouvoir au scalpel, Jack l'Éventreur étant présenté comme victime de ce sort et donc un bourreau malgré lui. L'atmosphère est présente grâce à la superbe photographie, au scénario et au jeu irréprochable des acteurs. Le second épisode est tout aussi remarquablement construit. Les gants de boxe, ayant appartenu à un certain Killer Ken Kersey, ont la particularité de libérer la face cachée de la personnalité qui est, comme chacun sait, sombre et violente. Cela se matérialise par la séparation de l'ombre de l'individu qui devient un être à part entière et un meurtrier en puissance. Très belle idée bien utilisée et qui permet à Light and Motion Corporation de réaliser le trucage indispensable à la crédibilité de l'histoire : l'ombre. En résumé, une cassette originale distillant un sentiment d'angoisse et de peur. Copie et duplication excellentes.

PREDATOR

U.S.A. 1987. Interprétation : Arnold Schwarzenegger, Carl Weathers, Kevin Peter Hall. Réali-

sation : John Mc Tiernan. Durée : 1 h 42. Distribution : CBS/Fox.

SUJET : "Des otages américains sont retenus prisonniers par des guerilleros dans une jungle d'Amérique Centrale. Un groupe de choc sous les ordres de Dutch Schaeffer est chargé de mener la mission de sauvetage. Tout se passe bien jusqu'au moment où les otages sont exécutés. Il ne reste plus alors qu'à passer à la dernière phase de l'opération : le repli. C'est à ce moment que se manifeste le Predator, mystérieuse créature tapie dans la jungle. Il s'attaque au groupe et massacre les hommes un par un..."

CRITIQUE : Après des films "en solitaire" tels *Le Contrat* ou *Commando*, Arnold Schwarzenegger avait vraiment envie de jouer au milieu d'un groupe d'hommes comme ceux des *7 Mercenaires* ou de *La Horde Sauvage*. *Predator* lui en a donné l'occasion. Très efficace, le film projette les spectateurs dans une végétation étouffante dès les



premières images. Peu après, l'attaque du camp des guerilleros est digne d'une scène finale. C'est à ce moment que d'un classique film d'action, *Predator* bascule dans le fantastique et l'angoisse. Les personnages, parfaitement dessinés, nous sont maintenant connus et nous nous identifions à eux face à l'inconnu. Ces hommes surentraînés, habitués à faire face à toutes les situations, vont être confrontés à quelque chose de surhumain et la peur va grandir en eux. N'indiquant pratiquement rien de leur passé, le portrait psychologique de chacun et pourtant étudié avec minutie. L'effort a été même fait pour ménager dans cette histoire d'hommes un rôle féminin (la fragile Elpidia Carrillo) qui, bien qu'aménagé de façon très artificielle, n'en présente pas moins un intérêt non négligeable dans la progression dramatique. Pour donner une réplique musclée à Schwarzenegger, nous retrouvons l'Apollo Creed des *Rocky*, Carl Weathers, peu avant qu'il n'obtienne le rôle-titre d'*Action Jackson*. La montée de la tension est exemplaire, jusqu'à l'ultime affrontement entre Schaeffer et le Predator. La réalisation de John Mc Tiernan est aussi précise

et inventive que dans *Nomads* ; il utilise ici de manière très suggestive une caméra thermique pour faire planer l'ombre du Predator sur le début du film. Les trucages particulièrement réussis, du Predator camouflé sont tout à fait inédits et réellement impressionnants. La créature est une nouvelle réussite à mettre au crédit de Stan Winston, déjà lauréat d'un Oscar pour son travail sur *Aliens*. Un formidable moment à passer de préférence en hi-fi stéréo. Copie et duplication bonnes. Format respecté.

L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR

U.S.A. 1986. Interprétation : Ian Hunter, William T. Hicks, Jill Donnelan. Boon le Babouin. Réalisation : Worth Keeter. Durée : 1 h 29. Distribution : CBS/Fox (Inédit).

Sujet : "Le Baron, fondateur pro-nazi de l'ordre de l'Aigle Noir, fait enlever le Docteur Brinkman et l'oblige à mettre au point une arme aux pouvoirs dévastateurs. Seul un homme pourra sauver le monde du nouveau péril nazi, le meilleur agent des services spéciaux américains : Duncan Jax..."

CRITIQUE : Une délirante parodie des films d'espionnage. Le rythme est endiablé et le scénario utilise à son avantage toute la gamme des conventions du genre. La bonne humeur de l'entreprise est communicative et si la jungle amazonienne ressemble fort à celle du Bois de Vincennes ou comporte ici et là quelques pins, qu'importe, cela correspond totalement à l'esprit du film. Certaines trouvailles du scénario permettent même d'aller encore plus loin, telle l'utilisation d'un babouin comme personnage à part entière. "Boon" porte aussi bien le smoking que la tenue de combat, secondant parfaitement Duncan Jax dans les moments d'action en n'hésitant pas une seconde à conduire un char d'assaut ! L'action est d'ailleurs omniprésente et nous vaut une séquence finale mémorable et une poursuite en aéroglisseur sur l'eau et dans la forêt aussi spectaculaire qu'inventive. Ian Hunter interprète Duncan Jax avec conviction et confère à son héros une aura digne de James Bond. Jax est d'ailleurs doté de gadgets qui lui sont remis par un Q chinois nommé Sato. La seconde partie nous réserve bien des surprises dont une bande de mercenaires archétypés qui aidera Jax à venir à bout du Baron. La musique de Dee Barton est parfaitement au diapason de l'ensemble comme nous le prouvent les apparitions d'un des mercenaires, le cow-boy, soulignées à chaque fois d'un accompagnement de circonstance. Un inédit pétillant à souhait à découvrir. Copie et duplication excellentes.

BLOC NOTES

PETITES ANNONCES

PHANTASM, fanzine sur le cinéma fantastique, Interviews, nouvelles, et un cadeau-surprise à tout nouveau lecteur ! Prix : 10 F (port compris), à adresser à : Christophe Darvaud, 9 rue Gervais-Bussière, 69100 Villeurbanne.

VENDS b.o. et affiches de films fantastiques. Christophe Grison, 62 avenue de Centenaire, 94210, La Varenne Saint-Hilaire.

ACHÈTE l'E.F. n° 2 à 5, "Mad Movies" 10 et 11. Vends affiches neuves 120 x 160 de Fog, Apocalypse Now, Ran, Monty Python Sacré Graal 40 F pièce. Christophe Dulon, 6 rue G. Fourniols, 81000 Albi.

RECHERCHE documents (filmographie, photos de films, photos sur la vie privée) concernant les acteurs Val Kilmer, Tom Cruise, Mat Dillon et Rob Lowe. Olivier Jayez, 15 rue des Acacias, 44240 La Chapelle/Erdre.

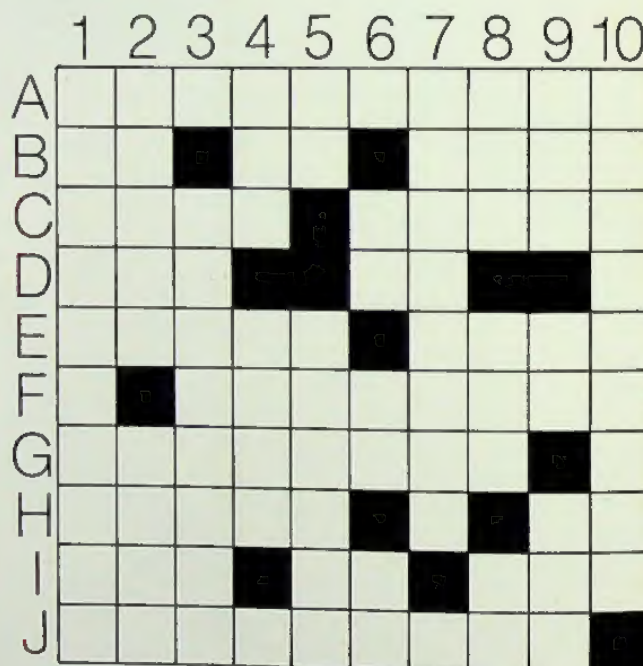
RECHERCHE les fiches du cinéma de Terminator, Prédateur, Rocky I, II, III, Alien I et II, Jason le mort vivant, Cobra, Rambo I et II, House, Conan I et II et Kalidor. Yannick Zimmermann, 25 rue Saint-Antoine, 68660 Liepvre.

LA PHOTO MYSTÈRE

De quel film s'agit-il ? Communiquez-nous rapidement votre réponse sur carte postale adressée à : La Photo Mystère, l'Ecran Fantastique, 9 rue du Midi, 92200 Neuilly. Un cadeau-surprise aux 10 premiers gagnants !



Mots croisés n° 51



HORIZONTALEMENT

- A. Film de Jim Henson avec David Bowie (1986)
- B. Initiales du réalisateur de L'Homme au Complet Blanc (1950) avec Alec Guinness.
Nom du personnage indigène qui trouve la bouteille de Coca-Cola dans Les Dieux sont Tombés sur la Tête. Héros mythologique, objet d'une tragédie de Sophocle.
- C. Action vécue en dormant. Humac : film de Jean-Marie Périer (1971) avec Dani.
- D. Fin de enter. Le plus gentil des aliens.
- E. Pays d'Afrique Orientale, ex-royaume de Saba. Inversé : nom du réalisateur de L'Homme Qui rit (1929) avec Conrad Veidt.
- F. Réalisateur de La Volonté du Mort (1926) avec Laura La Plante.
- G. Le Fantastique l'est souvent dans le film musical.
- H. Extrait de Charlton. Vu sur un livre.
- I. Longue période de la vie de la Terre. Capitaine mis en scène par Francis Ford Coppola pour Disneyland. Prénomée Karin, fut l'une des vedettes des Nibelungen de Harald Reinl (1967).
- J. Autre nom de Dracula, adopté par Murnau.

VERTICALEMENT

1. Réalisateur de Full Moon High (1979) et Return to Salem's Lot (1986)
2.Victoire : film de Nicholas Ray (1957) avec Christopher Lee. Inversé : ville d'Algérie
3. Créatures de la nuit assoiffées de sang.
4. Phonétiquement : lettre de l'alphabet symbolisant le mystère. Prénom de Bellamy, réalisateur de nombreux westerns.
5. Initiale de l'acteur noir qui fut le génie géant du Voleur de Bagdad (1940). Spectacle qui dure toute la nuit.
6. Initiales du partenaire comique de Marilyn Monroe dans Sept Ans de Réflexion. Initiales des prénoms de Jones, réalisateur de Apocalypse 2024. Métal précieux.
7. Nom du sous-marin du Capitaine Nemo.
8. Consonne de Taj-Mahal. Venue au monde. Initiales du réalisateur de L'île du Docteur Moreau (1977) avec Burt Lancaster.
9. Presque haut. A l'intérieur. Prénom du comique Costello.
10. Film de John Boorman ou nom d'une épée légendaire.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser avec le règlement correspondant à :
L'ÉCRAN FANTASTIQUE, 9 rue du Midi - 92200 NEUILLY

Nom : _____ Prénom : _____
Numéro : _____ Rue : _____

Code postal : _____ Ville : _____
Pays : _____ Date : _____ Age : _____

Je souscris ce jour un abonnement à l'ÉCRAN FANTASTIQUE à compter du prochain numéro.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de : Screenplay

Abonnement : France Métropolitaine : 12 numéros : 280 F
Europe et reste du monde : nous consulter
Étranger : règlement par mandat international uniquement.

CADEAU : une affiche à tout nouvel abonné. Envoi avec le premier numéro de votre abonnement. Ce mois-ci : Bad Taste.

Michel Gires

BAD TASTE

UN DÉGOÛT
ÉTRANGE
VENU
D'AILLEURS...



EUROGROUP

PRÉSENTE
BAD TASTE

UN FILM DE
PETER JACKSON

AVEC
PETER O'HERNE - MIKE MINETT
TERRY POTTER - PETER JACKSON - CRAIG SMITH

MUSIQUE MICHELLE SCULLION

PRODUCTEUR CONSULTANT TONY HILES

PRODUIT ET RÉALISÉ PAR PETER JACKSON

UNE PRODUCTION WINGNUT FILMS

AVEC LA PARTICIPATION DE
LA NEW ZEALAND FILM COMMISSION

LA SUPERRADIO



SKYROCK

MINITEL □ 36.15 ▸ CODE GERALDINE